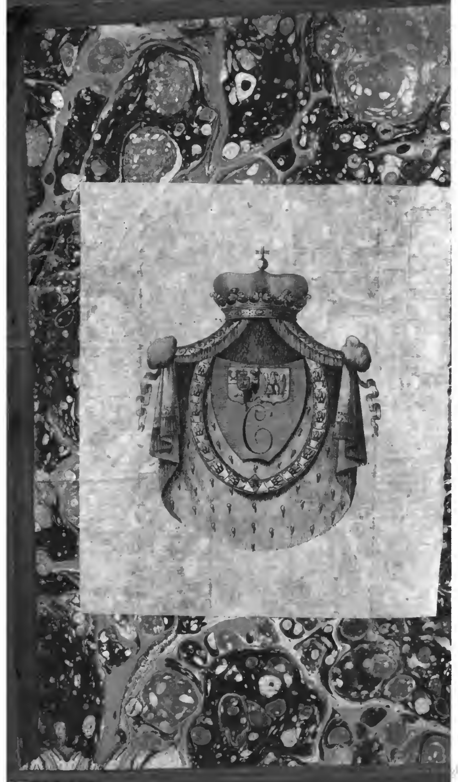
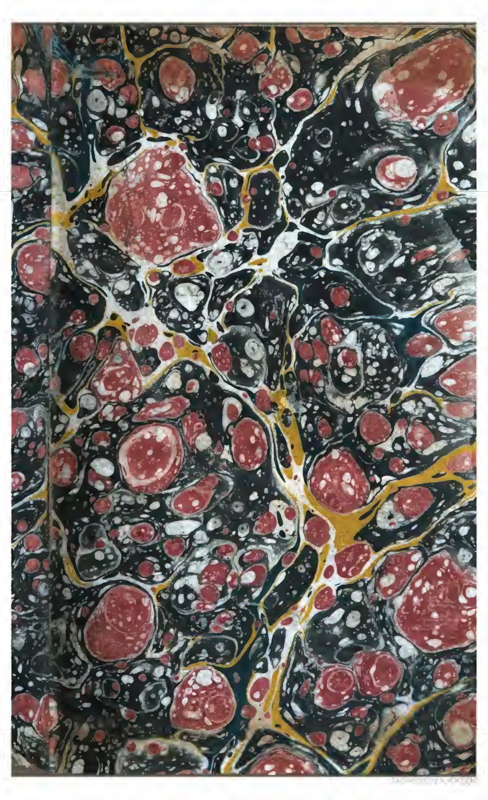






# TABLEAU

HISTORIQUE

# DES NATIONS.

SBN




# TABLEAU
## HISTORIQUE
# DES NATIONS,

OU

RAPPROCHEMENT DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENS ARRIVÉS, A LA MÊME ÉPOQUE, SUR LA SURFACE DE LA TERRE;

AVEC

Un aperçu général des progrès des Arts, des Sciences et des Lettres, depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours;

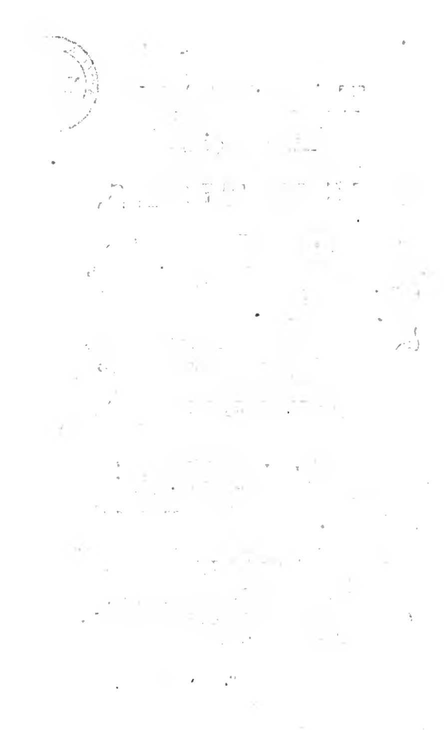
PAR M. E. JONDOT.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez L'AUTEUR, rue Cassette, n°. 23.
MARADAN, Libraire, rue des Grands-Augustins, n°. 9.

1808.



# TABLEAU
## HISTORIQUE
# DES NATIONS.

VINGT-NEUVIÈME SYNCHRONISME.

*De 300 à 280 avant J. C.*

A la mort de Cassandre, la Macédoine est livrée 298.
à de nouveaux troubles ; deux frères ennemis, Antipater II et Alexandre règnent chacun de leur côté; le premier étrangle sa mère Thessalonique, sœur d'Alexandre-le-Grand. Démétrius appelé au secours du second, fait assassiner ce malheureux prince qui s'attendoit à un tout autre sort, et conserve pour lui-même le royaume de Macédoine. L'assassin chasse ensuite le parricide Antipater, déclare la guerre aux Lacédémoniens, et les défait. Au bout de sept années, il perd le sceptre des Macédoniens

aussi promptement qu'il l'avoit gagné; il lui est enlevé par Pyrrhus, roi d'Epire, aussi léger, aussi inconstant, aussi habile capitaine que son rival dont il étoit le cousin, et qui ne peut s'y maintenir que durant six mois. Lysimaque, roi de Thrace, le remplace sur ce trône si vivement disputé.

Une téméraire et folle ambition ruine enfin Démétrius qui, chassé de Macédoine, chassé des principales villes de la Grèce, entr'autres de la ville d'Athènes qu'il avoit comblée de bienfaits, à laquelle ce prince, naturellement bon, avoit pardonné plusieurs fois, se détermine à tenter fortune en Asie, pour y recouvrer en entier l'héritage de son père Antigone sur Séleucus Nicanor, roi de Syrie, le plus puissant des monarques du monde, et qui se faisoit chérir de ses sujets. Le prince agresseur est vaincu,
288. fait prisonnier, traité avec bonté par Séleucus, qui avoit épousé la fameuse Stratonice, fille de Démétrius Poliocerte. Celui-ci meurt de chagrin dans sa retraite où l'ambition l'empêche de jouir en paix d'une vie douce, et que s'empressoit de lui rendre agréable la générosité de son ennemi. De nouveaux forfaits souillent les pages de cette sanglante histoire; Lysimaque fait mourir son fils Agathon.

L'Egypte, sous le gouvernement de Ptolémée, fils de Lagus, est constamment heureuse. Le génie des Egyptiens, que la tyrannie des Perses avoit comprimé, se réveille, et de nouveaux prodiges de sciences, d'arts et de civilisation éclatent sur les bords du Nil, au milieu des révolutions qui embrasoient l'Orient. Le fléau de la guerre à laquelle Ptolémée est obligé de prendre part, épargne pourtant ses sujets. Il raffermit sur des bases solides, l'édifice des loix égyptiennes, protège les savans, vivifie l'industrie, fait nettoyer les canaux, repeuple les villes désertes, relève, en quelque sorte, l'Egypte de dessous ses ruines, et fait refleurir le commerce. Il descend volontairement du trône, pour le céder à son fils Ptolémée Philadelphe qui, démentant les ver- 284.
tus de son père, se débarrasse criminellement d'un frère qui lui portoit ombrage, et, par ce fratricide, mérite l'ironique surnom de Philadelphe; mais le second des Ptolémée, également coupable de la mort du célèbre Démétrius de Phalère, ne fait point succéder à ce fratricide d'autres forfaits. Les soins du gouvernement adoucissent insensiblement le cœur du monarque, qui ne tarde point à suivre la carrière de sagesse et de gloire que son père avoit ouverte.

Lysimaque, roi de Macédoine et de Thrace, quoiqu'avancé en âge, quoiqu'éprouvé par le malheur, et sortant de captivité chez les Gètes, au lieu de se reposer de ses longs travaux, marche contre le roi de Syrie, Séleucus Nicanor; mais il est vaincu et tué dans une
282. grande bataille : une partie de ses Etats est incorporée à la monarchie syrienne. Cette même année, l'eunuque Philétère fonde le royaume de Pergame, tandis que les rois de Bythinie recouvrent le patrimoine de leurs ancêtres, en sorte que la quatrième monarchie macédonienne s'évanouit entièrement. Séleucus Nicanor n'échappe à toutes les calamités de la guerre, que pour fournir un exemple plus triste du néant des grandeurs humaines, puisque ce
281. grand roi périt assassiné par Ptolémée Céraunus ou le Foudre (ainsi appelé par dérision), qu'il avoit comblé de bienfaits. Tous les capitaines d'Alexandre-le-Grand finirent tragiquement leur vie, excepté Ptolémée, fils de Lagus. Séleucus a pour successeur son fils Antiochus Soter, ou le Sauveur, le même qui, éperdument amoureux de sa belle-mère Stratonice, se laissoit mourir de langueur, sans avouer la cause de son mal, lorsque le médecin Erasistrate la devina. Son père, pour obtenir la gué-

rison d'un fils tendrement chéri, lui céda l'objet d'une passion aussi singulière.

Les Romains, toujours occupés contre les Samnites, tantôt vainqueurs et tantôt vaincus, malgré les exploits de Fulvius et le dévouement de Décius, les victoires de Papirius et de Fabius, se voyoient aux prises avec un ennemi terrible, opiniâtre, qui se relevoit promptement de ses défaites. Enfin Manius Curius (290) porta des coups mortels à la puissance de ce peuple. Les Gaulois reparurent en armes, battirent les Romains (283), et furent battus à leur tour. La république romaine commença à sortir des ténèbres épaisses de l'ignorance dans lesquelles ses citoyens étoient plongés ; un cadran solaire indiqua les heures aux Romains qui, jusqu'alors, n'avoient pu supputer le temps qu'avec des horloges de sable, nommées clepsydres. Les plébéïens acquirent de jour en jour de nouveaux priviléges, et participèrent aux dignités sacerdotales ; la population prit un accroissement rapide ; tout, dans cette république guerrière, présentoit l'image de la force unie à une sage et inébranlable politique.

Dans la Sicile, Agathocle, terreur des Carthaginois et fléau de ses sujets, homme sanguinaire, mais habile général, après s'être distingué par de brillans exploits contre les Macédoniens,

et les peuples du Brutium dans l'Italie méridionale, termina ses jours par le poison. Syracuse retomba dans les horreurs de l'anarchie.

Carthage, au contraire, répara ses défaites, remit de nouvelles flottes en mer, se livra aux spéculations d'un immense commerce, et recruta ses armées dans les Espagnes qui lui offroient une pépinière inépuisable d'excellens soldats.

---

## TRENTIÈME SYNCHRONISME.

*De 280 à 260 avant J. C.*

Le lâche assassin, Ptolémée Céraunus, usurpa la couronne de Macédoine. Les Gaulois, comme envoyés du ciel pour punir ce monstre qui venoit de tremper ses mains dans le sang des fils de son frère et de son épouse Arsinoé, fon-
279. dirent sur ses Etats, battirent son armée, et le tuèrent : son frère Méléagre lui succéda et ne régna que trois mois. Antipater II régna encore moins de temps. Sosthène ranima le courage abattu de ses compatriotes, et par modestie, refusa le titre de roi; guerrier magnanime, désintéressé, homme vertueux, il chassa de la Macédoine les Gaulois. Les barbares ne tardèrent pas d'y

rentrer, et de vaincre les Macédoniens qui, dans cette bataille, perdirent Sosthène avec la fleur de la jeunesse du royaume. Les vainqueurs dévastèrent cette même contrée d'où naguères étoient sortis les conquérans de l'Asie, et les auteurs de tous les maux qui, depuis un demi-siècle, désoloient l'Univers. Rien ne fut épargné, et la main sacrilége des Gaulois dispersa la cendre des rois de Macédoine, pour arracher de leurs tombeaux quelques pièces d'or et d'argent. Brennus, chef ou roi des barbares, ayant voulu prendre le temple de Delphes, fut repoussé par un violent orage; et poursuivi par les Grecs qui combattoient sous les yeux de la divinité même adorée dans ce temple, laissa un grand nombre des siens sur le champ de bataille : on prétend que Brennus lui-même resta au nombre des morts. A cette même époque, une autre armée gauloise, sous la conduite de Lutaire, passa en Asie, et s'établit, les armes à la main, dans le pays qui, depuis, porta leur nom (la Galatie).

Antigone Gonatas (1), fils de Démétrius Poliocerte, reconnu roi par les Macédoniens, 276.

(1) Surnommé Gonatas, parce qu'il étoit né à Gone, ville de Thessalie.

s'efforça de cicatriser les plaies de ses sujets; et ce sage souverain, modèle touchant de piété filiale, mérita que sa postérité conservât un sceptre que ses vertus lui avoient si justement fait décerner.

Pyrrhus, roi d'Epire, grand général, habile tacticien, mais roi capricieux, bizarre, inquiet, ennemi du repos, appelé en Italie par les Tarentins, ennemis de Rome, et qui avoient outragé, de la manière la plus indigne, les ambassadeurs de cette république, débarque dans cette contrée (280). Il gagne la bataille d'Aquilée sur les Romains qui s'aguerrissent, et ne se découragent point; une seconde victoire fit trembler Pyrrhus lui-même, tant elle fut disputée; il ne put s'empêcher de s'écrier: « Encore deux victoires pareilles, et nous sommes perdus ». On connoît l'admiration que ce vaillant capitaine conçut pour ses ennemis, la magnanimité de Fabricius, la fermeté héroïque du consul, sa noble vertu qui le porte à rejeter l'odieuse proposition du médecin de Pyrrhus. Ce prince, charmé de trouver un prétexte de s'accommoder avec ces ennemis si magnanimes, quitte l'Italie, passe en Sicile (277), bat les Carthaginois, subjugue cette île, s'y fait détester, essuie des revers, se jette de nouveau sur

l'Italie (275), est vaincu par les Romains, repasse en Epire, fond de là aussitôt sur la Macédoine, remporte sur Antigone Gonatas de nouvelles victoires, essuie aussi de nouveaux échecs, attaque inutilement Lacédémone où les femmes signalent leur intrépidité, renonce brusquement à cette entreprise, et va se faire tuer dans Argos, par une vieille femme qui, du haut d'un toit, fit tomber une tuile sur la tête de ce prince; mort bien vulgaire pour un tel capitaine. L'Epire, après lui, rentra dans sa première obscurité; Antigone Gonatas se vit affermi sur le trône de Macédoine.

La prospérité de l'Egypte, sous le règne de Ptolémée Philadelphe, s'accrut considérablement. Perfectionnant l'antique ouvrage du roi Osymandias, Philadelphe rassembla dans Alexandrie, la plus riche ainsi que la plus nombreuse collection de livres. Le musée devint l'asile des hommes de lettres les plus distingués; un phare, chef-d'œuvre d'architecture, de l'invention de Sostrate de Cnide, fut construit pour éclairer, durant la nuit, la marche des navigateurs, et faciliter leur entrée dans le port. La mer Rouge fut liée à la Méditerranée, par le moyen d'un canal que Néchos et Darius, fils d'Hystaspe, avoient entrepris vainement de faire creuser;

en un mot, l'Égypte redevint, comme aux siècles de son indépendance, le centre des lumières, la merveille et l'étonnement de toutes les nations. Les richesses du monde affluèrent dans ce beau royaume; les lettres furent encouragées, et les livres sacrés des Hébreux, traduits en grec, traduction bien célèbre, sous le nom de version des septante. Les savans, logés, nourris aux dépens du trésor public, eurent souvent leur souverain pour convive. Il est consolant de voir au sein de la discorde, au milieu des plus affreuses convulsions politiques, un pays offrir sur la terre un spectacle de cette nature, et si propre à nous donner le courage de supporter la vue des crimes sans nombre, et des guerres sanglantes qui déshonorèrent à cette époque presque toute l'espèce humaine.

Déjà la Syrie, sous le règne d'Antiochus Soter, commence à donner quelques signes de décadence et de corruption; cependant la monarchie des Séleucides respire encore à l'ombre de la paix, et le crime n'y joue pas encore de tragédies. Antiochus Soter eut pour successeur
262. son fils Antiochus Théos, ou le dieu, titre qu'il ne méritoit nullement. Le royaume de Pergame, sous Eumène I$^{er}$, neveu de Philétère, acquiert en Asie de nouvelles possessions, se

consolide, et sert de contre-poids à la puissance des Syriens.

Rome, après avoir repoussé les Epirotes de l'Italie, commence à se faire redouter de la Grèce, et vient, à la suite des Macédoniens, captiver l'admiration des autres peuples; c'est à dater de cette époque mémorable, que le domaine de l'histoire s'agrandit prodigieusement, que les nations de l'Occident se montrent avec avantage sur la scène, et que nos regards s'étendent au loin sur la surface du globe. L'expédition de Pyrrhus fournit le premier lien qui unit l'histoire grecque à l'histoire romaine; désormais c'est de Rome que nous partirons, pour considérer le spectacle des révolutions et des guerres qui agitent l'ancien continent. Cette cité pauvre, grossière, brilloit de tout l'éclat des antiques vertus; des mains victorieuses ennoblissoient encore la charrue, et des cœurs vertueux faisoient chérir les occupations domestiques. On n'oubliera jamais Manius Curius mangeant des légumes au coin de son feu, et conservant néanmoins toute la fierté républicaine, pour mépriser et rejeter l'or des Samnites qu'il avoit vaincus. Jusqu'à présent les Romains ont déployé leur grandeur d'ame sur un très-petit théâtre; nous allons les voir monter sur un

théâtre plus vaste, et mériter, par d'éclatans exploits, le titre du plus vaillant et du plus puissant de tous les peuples.

## ROME CONQUÉRANTE.

Les Romains aguerris par cinq cents ans de guerres, vainqueurs des Epirotes, des Tarentins qui furent obligés de se rendre à discrétion après la retraite de Pyrrhus; vainqueurs également des Samnites, des Brutiens, et d'autres peuples de l'Italie méridionale, maîtres de l'Italie entière, recueillant toute leur vigueur, débarquent en Sicile, font des conquêtes importantes dans cette île, et y continuent la guerre, soit par ambition, soit pour occuper des esprits fiers et remuans qui auroient pu tourner leurs armes et leur courage contre la patrie elle-même. Les Romains, dignes de leurs premiers succès, donnèrent un exemple de justice qu'on ne sauroit trop louer, en faisant assiéger, par le consul Lucius Génutius, Rhège, ville à l'extrémité de l'Italie méridionale, dont une légion romaine s'étoit emparée par trahison, après en avoir massacré les habitans dont ils épousèrent les femmes. Ceux de ces scélérats qui tombèrent au pouvoir du consul, furent condamnés à

mort, et exécutés publiquement dans Rome.

L'invasion de la Sicile, par les Romains, fut la cause de la première guerre punique. Lorsque les Carthaginois commencèrent à se 264
mesurer contre la république romaine, les richesses avoient déjà corrompu leurs mœurs, tandis que leur rivale étoit, sous ce rapport, encore intacte. L'empire de l'Univers eut certainement été le prix des efforts de Carthage, si les citoyens de cette ville, au lieu de recourir à des mercenaires étrangers pour défendre leur patrie, l'eussent défendue eux-mêmes. Au dehors, elle en imposoit singulièrement; de grandes richesses, de nombreuses flottes, de florissantes colonies, des conquêtes immenses, sembloient assurer sa puissance, et la mettre à l'abri des revers de la fortune. Mais l'intérieur de cette république étoit mal administré; elle manquoit de cette sagesse de politique, de cette force concentrée que nous remarquons parmi les Romains; elle traitoit durement les nations de l'Afrique soumises à son empire, et qui l'eussent rendue invincible, si elle les eût ménagées avec la même prudence que Rome ménageoit les Italiens vaincus dont elle se fit autant d'alliés fidèles ; ces formidables Samnites eux-mêmes, traités avec douceur par

leurs ennemis, contribuèrent dans la suite à la prospérité de Rome, et la secondèrent de tout leur courage.

Durant le cours de vingt-quatre années que dura la première guerre punique, les deux peuples combattirent avec un acharnement inoui, et la Sicile fut leur champ de bataille. Cette île, si énergiquement nommée la palestre des nations, se déchiroit elle-même, ou étoit déchirée par les Carthaginois, et souvent l'un et l'autre de ces malheurs lui arrivoient. Syracuse n'avoit fait que changer de tyran, après la mort d'Agathocle. Icétas usurpa le pouvoir, le conserva huit ans, et ensuite fut chassé de la ville, et remplacé, au bout de quelques années, par Hiéron. Celui-ci parvint à se faire chérir des Syracusains, et à les rendre heureux. D'abord il se déclara contre les Romains, mais il embrassa bientôt leur parti, se montra leur plus fidèle allié, les secourut efficacement, leur envoyant des vivres, des habits et de l'argent. La fortune, dans les commencemens de cette guerre, se montra favorable aux Carthaginois, plus exercés que leurs rivaux aux manœuvres maritimes; mais les défaites mêmes instruisirent les Romains; le désir de la vengeance les rendit industrieux, et ils suppléèrent, par l'invention du corbeau ou grap-

pin, à ce qui leur manquoit du côté de l'expérience. Leurs premiers armemens sur mer furent l'effet d'une activité prodigieuse, et, sans jamais se déconcerter, ils réparèrent, avec une étonnante promptitude, les pertes immenses qu'ils essuyèrent. Le consul Duilius fut le pre- 260.
mier général romain qui remporta une victoire navale sur les Carthaginois; il reçut des honneurs inusités jusqu'alors dans la république, et qui nous paroissent cependant d'une simplicité qui rappelle les siècles héroïques.

Vers ce temps, Ménandre, en Egypte, perfectionna la nouvelle comédie, c'est-à-dire, celle qui ne met en scène que des personnages d'imagination; Callimaque, perfectionna l'élégie; Théocrite, Bion et Moschus perfectionnèrent la poésie pastorale.

---

TRENTE ET UNIÈME SYNCHRONISME.

*De 260 à 241, avant J. C.*

Les Romains se répandirent tout à coup au dehors, vainquirent les Corses, les Sardes, soutinrent la guerre, en Sicile, contre les Carthaginois, les vainquirent dans plusieurs com-

bats sur terre et sur mer. Les vaincus déchargèrent leur rage sur leurs propres généraux, et
256. l'un d'eux, Annibal l'ancien, expira cruellement sur une croix : les vainqueurs, profitant de leurs avantages, débarquèrent en Afrique, sous le commandement d'Attilius Régulus, défirent les Carthaginois avant d'opérer ce débarquement, les battirent, à diverses reprises, en Afrique même, emportèrent d'emblée un grand nombre de villes; mais Régulus, aveuglé par la prospérité, voulut imposer à Carthage, qui demandoit la paix, des conditions dures et révoltantes; de nouveaux succès l'aveuglèrent davantage. Les Carthaginois, déterminés à périr plutôt que d'accepter une paix aussi humiliante, choisirent, pour les commander et les exercer au maniement des armes, le Lacédémonien Xantippe. Sous la conduite de ce général étranger, ils tombèrent sur les Romains, et les défirent
255. complétement. On vit Régulus prisonnier, quitter ses fers pour aller dans Rome parler contre ses propres intérêts, retourner avec intrépidité à Carthage, et, soutenu par l'héroïsme, souffrir la mort la plus cruelle. Les Romains se vengèrent de ce malheur par une éclatante victoire; mais une affreuse tempête détruisit leur flotte, et la mer engloutit les vainqueurs dans

ses

ses abymes. Xantippe, à l'habileté duquel les Carthaginois étoient redevables de leur salut, éprouve toute l'ingratitude de ces odieux Africains qui, indignes des faveurs de la fortune, jaloux et farouches, se délivrèrent par un crime de ce Lacédémonien. Carthage redevint maîtresse de la mer; mais dans la Sicile, cette république essuie de nouveaux revers; Cæcilius Metellus défait l'armée d'Asdrubal, et deux cents éléphans tombent au pouvoir des Romains: le général carthaginois, de retour en Afrique, est mis à mort; ses compatriotes obtiennent de nouveaux avantages. Publius Claudius, consul 250.
romain, méprisant les coutumes de son pays, tournant en ridicule la cérémonie religieuse des poulets sacrés, perd presque toute la flotte romaine; les Carthaginois en brûlent une seconde toute entière, et ravagent ensuite impunément les côtes de l'Italie. C. Lutatius nommé consul, met 242.
fin à ces ravages et à ces succès; une nouvelle flotte ayant été équipée, il triomphe complétement des Carthaginois éblouis de leurs succès; et Rome victorieuse, après tant d'efforts et de calamités, dicte la paix à Carthage. 240.

Dans la Grèce, le génie de la liberté se réveilla (251); Aratus de Sycione eut la gloire d'opérer ce réveil, en délivrant ses concitoyens

de la tyrannie, en invitant les villes grecques à se confédérer entr'elles ; la prise de l'Acro-Corinthe immortalisa sa valeur, et augmenta la puissance de la nouvelle ligue des Achéens. Sparte dégénérée offrit les scènes les plus tragiques; Agis, un de ses rois, ayant essayé de rétablir la constitution de Lycurgue, fut étranglé en prison par la main du bourreau, ainsi que son épouse et sa mère, tous également victimes de leur vertu et de leur amour pour la patrie. La discorde arma les deux rois Cléombrote et Léonidas ; on vit Chélidonide se partager héroïquement entre son époux Cléombrote et son père Léonidas, et ne suivre que l'infortune de ces deux ennemis qui lui étoient également chers : pieusement fidèle, elle fuit, tantôt avec son père, tantôt avec son époux vaincu ; ne connoît que sa tendresse pour eux, sans vouloir partager le triomphe de l'un et de l'autre qu'un semblable héroïsme auroit dû réconcilier, si l'ambition n'eût pas étouffé dans le cœur de ces rois, la douce voix de la nature. Antigone Gonatas rétablit les Macédoniens dans leur ancienne puissance, et, jusqu'à sa mort, s'occupa du bonheur de ses peuples; son fils Démétrius lui succéda à la fin de l'année 242.

En Egypte, Ptolémée Philadelphe acheva (247)

un règne long, glorieux, paisible, et laissa le sceptre à son fils Ptolémée Evergète, ainsi nommé, à cause de sa douceur et de sa bienfaisance. Les Egyptiens continuèrent à jouir d'une félicité sans bornes, et leur monarque s'enrichit justement des dépouilles de la Syrie en proie à toutes les fureurs du crime.

En Syrie, sur la fin du règne d'Antiochus II (256), un homme de la plus basse extraction, Arsace, fit révolter la Parthie; un autre, Théodote, la Bactriane, et tous les deux prirent le titre de roi. Les tragédies commencent à se jouer dans ce royaume; Antiochus répudie sa femme Laodicée pour épouser Bérénice, fille de Ptolémée Philadelphe. L'infortunée princesse, au lieu de partager le lit d'Antiochus, est assassinée dans un temple au pied des autels, avec toute sa suite (246), par ordre de sa rivale Laodicée, et le roi Séleucide lui-même est empoisonné par cette furie. Séleucus II Callinicus, soupçonné d'être le complice de ce parricide, n'étoit guère propre à rétablir la tranquillité. Ptolémée Evergète, roi d'Egypte, et frère de Bérénice, ravage la Syrie, fait mourir les meurtriers de sa sœur, et se retire chargé de butin.

Après la retraite des Egyptiens, de nouvelles calamités accablèrent la Syrie; une tempête dé-

truisit une flotte syrienne avec tous les soldats qu'elle portoit ; la guerre civile s'alluma entre Séleucus et son frère Antiochus Hiérax, ou l'Epervier : les Gaulois ou Galates d'Asie, se rangèrent sous les drapeaux du rebelle, et le firent triompher (245) à la journée d'Ancyre ; ils essayèrent ensuite de le massacrer, afin de s'emparer de la Syrie ; et pour se soustraire à leur cruauté, il fut obligé de s'enfuir. Pour la première fois, peut-être, le vainqueur et le vaincu virent leurs destinées se confondre : celui-ci se releva promptement ; celui-là ne le put jamais. Triste jouet de la fortune, fugitif, des brigands assassinèrent Antiochus Hiérax qui lui-même s'étoit toujours montré comme un véritable brigand.

Le royaume de Pergame, sous Eumène, se fortifia de plus en plus ; Attale, son successeur (242), profita adroitement des troubles de la Syrie, gagna de nouvelles provinces, battit les Galates ou Gaulois, voisins inquiets, dangereux, qui cherchoient à subjuguer les Etats de l'Asie ; mais qui échouèrent dans cette entreprise.

TRENTE-DEUXIÈME SYNCHRONISME.

*De 240 à 218 avant J. C.*

A peine Rome se voit débarrassée de la guerre
:ontre les Carthaginois, qu'elle est obligée de
a faire contre les Gaulois qui, depuis un demi-
siècle, se tenoient en repos; ils furent vaincus,
insi que les Liguriens, les Sardes et les Cor-
es. Teuta, reine d'Illyrie, ayant fait assas-
iner un ambassadeur romain, auroit causé 230.
beaucoup d'embarras à ce peuple, si la républi-
ue romaine n'eût attiré dans son parti Démé-
rius de Pharos qui procura à cette puissance
 facilité de battre les Illyriens sur terre et sur
er, et de forcer leur reine à demander la paix
ie Rome lui accorda, moyennant un tribut. Le
ombre des magistrats, préteurs et proconsuls,
 multiplioit, parceque celui des armées augmen-
t à proportion : les Romains, injustes aggres-
urs, provoquèrent le ressentiment des Gaulois
alpins qui prirent les armes, mais ils furent 225.
faits; un de leurs rois fut tué, l'autre se tua lui-
me, et l'armée gauloise fut presque entière-
nt exterminée. Les vainqueurs perdirent sur

le champ de bataille le consul Attilius ; ils surent bien tirer parti de cette mémorable victoire, ainsi que de beaucoup d'autres exploits qui la suivirent. D'un autre côté, les Romains réprimèrent les courses des pirates istriens, et se firent respecter sur mer. Les Illyriens, de nouveau armés contre la république romaine par Démétrius de Pharos, ce traître qui avoit abandonné le camp de la reine Teuta, furent battus par le consul
229. Emilius, et leur chef contraint de se réfugier en Macédoine. Rome jouissoit du fruit de sa valeur, lorsque le bruit de la chute de Sagonte et du malheur de cette ville, vint lui annoncer qu'il falloit se disposer à une guerre plus opi-
220. niâtre que toutes les précédentes.

La paix jurée entre les Romains et les Carthaginois, avoit été suivie, pour ceux-ci, des plus fâcheux résultats. L'année même de la conclusion de cette paix, les mercenaires, à la solde de Carthage, se révoltèrent et saccagèrent le territoire de cette république; Mathos et Spendius étoient les chefs des révoltés. Les deux partis signalèrent leurs vengeances par d'affreuses représailles; les prisonniers mis en croix, avant d'expirer, souffroient les plus cruelles tortures. C'en étoit fait de Carthage; elle périssoit sous leurs coups, si un grand homme, Amilcar Barca,

père d'Annibal, n'eût, par sa valeur, sa présence d'esprit, son adresse, son habileté, éteint les feux de cette guerre civile, dans le sang de ceux qui l'avoient allumée.

Les Carthaginois, libres de toute inquiétude au dedans, envoyèrent en Espagne, Amilcar sous lequel Annibal fit ses premières armes : le fils, au pied des autels, jura une haine éternelle aux Romains. Le père ayant été tué, Asdrubal le remplaça dans le commandement de l'armée, et lui-même, au bout de quelques années, éprouva le même sort. Pour lors Annibal, chargé de la conduite des troupes, les exerça contre les Espagnols, emporta des villes, gagna des batailles, et soumit à sa patrie toutes les Espagnes jusqu'à l'Ebre.

La paix ne pouvoit subsister long-temps entre deux nations qui s'observoient d'un œil jaloux ; les Romains, premiers infracteurs du traité, protégèrent les rebelles de l'île de Sardaigne qui appartenoit à Carthage. Annibal fortifia ses concitoyens dans le projet de tirer vengeance d'un ennemi actif, perfide, et rompit la paix par un coup d'éclat, la prise de Sagonte, dont les habitans périrent presque tous (1). Ce premier coup

(1) On voit dans le royaume de Valence, les ruines

d'essai fit connoître et redouter Annibal des Romains ; il ne tarda pas à leur porter à eux-mêmes d'autres coups plus terribles. Le fils d'Amilcar Barca, guidé par un génie plus vif, plus sûr que celui de son père, rempli d'une plus grande audace, résolut d'écraser, dans l'Italie même, les ennemis de sa patrie. Pour exécuter ce hardi dessein, il partit de l'Espagne, franchit les Pyrénées, entra dans la Gaule méridionale, traversa le Rhône, remonta les bords de ce fleuve impétueux, gravit les Alpes, continuellement oc-

---

de Sagonte, nommées Morviédro; elles sont entourées de bosquets et de berceaux de feuillage : la nature a caché les débris de cette ville fameuse sous des touffes de fleurs ; et le parfum des citroniers, des orangers, embaume les asiles privilégiés de l'antiquité, tandis qu'ailleurs l'antiquité, nue, désolée, flétrie, semble commander le recueillement, la tristesse et l'effroi qu'inspire communément la vue d'un cadavre. Un amphithéâtre subsiste en entier dans l'enceinte des ruines de Sagonte ; mais à la place des spectateurs dont il fut autrefois couvert, de jolis arbustes figurent avec grâce, et la nature elle seule s'amuse à donner des scènes qui, par leurs contrastes, ne laissent pas que de mériter l'attention d'un voyageur religieux, et accoutumé à faire des réflexions sur les vicissitudes humaines.

cupé à repousser les attaques des barbares qui habitoient ces hautes montagnes. Les fatigues, les combats, le froid, lui firent perdre un grand nombre de ses soldats et de ses éléphans : le passage des Apennins lui coûta une perte encore plus considérable ; les Romains s'empressèrent d'envoyer des légions de ce côté, pour s'opposer à l'invasion des Carthaginois.

Dans la Sicile, Hiéron, roi de Syracuse, gouvernoit cette ville avec sagesse, et maintenoit dans la tranquillité, son peuple au milieu des agitations de la guerre.

La Grèce reprenoit une face nouvelle ; Sparte, toujours dans l'anarchie, voyoit ses loix oubliées, et les cœurs se dépraver de jour en jour. Cléomène, fils de Léonidas, grand admirateur de la vertu d'Agis, dont son père avoit pourtant été l'assassin, choisit pour modèle cet infortuné prince. A l'exemple d'Agis, il travailla, mais avec plus de prudence et de secret, au rétablissement de la constitution de Lycurgue ; il employa des voies odieuses pour l'exécution de ce louable projet, en faisant tuer les éphores (229), factieux qui, du reste, perpétuoient les troubles dans la république. L'ancienne discipline reparut dans Sparte, et Cléomène, à la tête de ses concitoyens régénérés, remporta plusieurs victoires sur les

ennemis de sa patrie. Aratus, fondateur de la ligue des Achéens, ne voyoit point, sans jalousie, Cléomène se distinguer. Incapable de se mettre à l'abri des petites passions, il perdit lui-même la Grèce, quelque temps après l'avoir sauvée, et aplanit, sans le vouloir, les voies pour subjuguer ce pays. Aratus, inférieur à Cléomène, sous le rapport des talens militaires, plutôt que de céder patriotiquement à l'ascendant d'un roi victorieux et révéré, qui tendoit une main protectrice à tous les Grecs, rejeta cet appui, et appela même les Macédoniens au secours de la ligue des Achéens. Démétrius II étoit mort (232). Antigone Doson, durant l'enfance de Philippe, fils de Démétrius, prit les rênes du gouvernement, et s'empressa de se rendre aux vues d'Aratus qui, par cette demarche imprudente, perdit tout le fruit et toute la gloire de ses travaux passés. Antigone marcha contre les Spartiates; Cléomène fit tête à l'orage, mais la fortune trahit ce généreux et vaillant roi à la journée de Sélasie (222); l'armée des Macédoniens et des Achéens confédérés le vainquit, et il fut contraint de se réfugier en Egypte, à la cour du féroce Ptolémée Philopator, qui ne lui fournit aucun moyen de recouvrer ses Etats, et finit même par le retenir

contre le droit des gens. Cléomène, dans un transport de mélancolie et de désespoir, voulut rompre ses fers : à la tête de ses compatriotes, il appela les Alexandrins à la liberté; mais personne ne parut pour le soutenir, et le roi de Sparte, ainsi que ses compagnons d'infortune, se donnèrent la mort pour échapper aux opprobres du supplice. Sparte retomba dans ses premiers malheurs et se remplit de séditieux ; la dynastie des Héraclides s'éteignit dans les horreurs de la discorde; le tyran Machanidas (219), régna à leur place, et acheva de déshonorer Lacédémone.

En Syrie, Séleucus Callinicus ne jouit pas long-temps des avantages de la paix, les Parthes le défirent; et devenu leur prisonnier, il mourut en captivité, traité jusqu'à la fin, avec tous les égards dus à un roi. Sous le règne de son fils Séleucus Céraunus, ainsi nommé par dérision, à cause de sa foiblesse, la Syrie tombe dans les langueurs de la mollesse. Après un règne de trois années, ses officiers l'empoisonnèrent; il eut pour successeur (224) son frère Antiochus qui n'eut de grand que le nom. Quand il parvint au trône, la foiblesse de son âge l'empêcha de tenir lui-même les rênes du gouvernement, et un conseil de régence s'ac-

quitta de ce soin. A cette époque, la Syrie ne manquoit ni d'habiles capitaines, ni d'habiles ministres; mais presque tous étoient de vils scélérats occupés à de basses intrigues, et à se supplanter les uns les autres. Epigène et Achéus méritent d'être exceptés de cette condamnation; mais le crime l'emporta sur la vertu. Epigène périt par la perfidie de son ennemi Hermias. Antiochus, nourri dans les alarmes et dans les feux de la guerre civile, n'acquit pas une expérience plus solide, ni une connaissance plus parfaite des hommes. Hermias se joua de la crédulité de ce prince, et causa la révolte d'Achéus auquel le roi étoit redevable de sa couronne; le rebelle s'empara de plusieurs provinces de l'Asie.

Le royaume des Parthes se fortifioit de plus en plus sous les Arsacides, ou descendans d'Arsace, et reculoit ses limites du côté de la mer Caspienne.

Ptolémée Évergète, digne héritier de Ptolémée Lagus, mourut regretté des Egyptiens (221). Après une succession si rare et si belle de vertus et de talens dans une même dynastie, parut Ptolémée Philopator, accusé d'avoir avancé les jours de son père, et nommé, pour cette raison, Philopator, par antiphrase. Avec ce

prince se placèrent sur le trône tous les vices et tous les crimes qui de là se répandirent sur toute la surface de l'Egypte. Doublement parricide, il fit encore mourir sa mère, ainsi qu'Arsinoë, tout à la fois son épouse et sa sœur. Sosibe, ministre de Philopator, mérita, par de criminelles complaisances, par d'infâmes trahisons, de partager l'exécrable célébrité de son maître qui trempa, sans remords, son diadème dans le sang le plus pur de ses sujets.

Les ténèbres de l'ignorance se dissipent insensiblement chez les Romains; leurs expéditions en Sicile, leurs relations avec les peuples de la Grèce, le nouveau spectacle du monde qui se produit à leurs yeux, mettent en mouvement leurs facultés intellectuelles, et donnent l'éveil à leur imagination jusqu'alors renfermée dans le cercle des occupations champêtres et dans l'enceinte des murs de Rome. Un poëte, Livius Andronicus, compose et fait représenter des tragédies et des comédies qui amusent les loisirs d'un peuple grossier. Dans la Grèce, les sophistes, par leurs subtilités scholastiques, flétrissoient l'ancienne philosophie dont la pureté s'altéroit de jour en jour; le portique et l'académie avoient de nombreux partisans; l'épicurianisme faisoit des progrès alarmans pour

la morale ainsi que pour le bonheur de la société ; le cynisme levoit effrontement la tête, et les disciples de Diogène apprenoient à fouler aux pieds la pudeur ; ces fous, dignes de nos petites maisons, bravoient en public, les loix de la nature ; le libre exercice de leur doctrine annonçoit suffisamment l'entière dépravation des Grecs qui toléroient toutes les sectes et toutes les opinions, preuve qu'ils n'avoient plus eux-mêmes aucune espèce de vertus.

---

TRENTE-TROISIÈME SYNCHRONISME.

*De 218 à 201 avant J.-C., ou jusqu'à la fin de la deuxième guerre punique.*

Annibal poursuivant sa marche, rencontra et battit les Romains sur les bords de la Trébie, puis sur les bords du Tésin : il gagna sur le consul Flaminius, près des bords du lac de Trasymène, une bataille plus importante qui répandit la terreur jusque dans Rome ; quinze mille Romains et leur consul furent tués. La sage lenteur de Fabius, nommé dictateur dans une pareille crise, arrêta les progrès du général carthaginois, et déconcerta ses projets, évitant,

avec le plus grand soin, d'engager une action. Campé sur les hauteurs, il le harcela par des marches et des contre-marches, et parvint même à le renfermer dans un défilé d'où Annibal ne put se tirer qu'à l'aide du plus singulier stratagème ; ce général fit mettre le feu à des sarmens de vigne, attachés, par son ordre, aux cornes d'un grand troupeau de bœufs qui, aiguillonnés par la douleur, se jetèrent dans ce défilé, effrayèrent le poste romain lequel s'enfuit, et de cette manière, ouvrit un passage à l'armée carthaginoise. Les Romains ne s'accommodoient nullement de l'habile lenteur de Fabius : ce dictateur, insulté par ses propres soldats, appelé par eux le *pédagogue d'Annibal*, ayant la conscience de ses talens, fier de ces railleries piquantes, ajournant sa gloire, souffrit avec patience qu'on lui donnât pour collégue Minucius, son général de cavalerie, qui obtint la moitié des légions, et descendit dans la plaine. Quant à Fabius, ne songeant qu'à sauver sa patrie, il persista à camper sur les hauteurs, dans les brouillards et dans les nues, d'où à la fin il se dégagea, et se précipita pour délivrer l'imprudent Minucius et les légions romaines (217).

Les Romains eurent l'imprudence de nommer consul, Varron, homme de néant, et qui n'a-

voit pour tout mérite que la forfanterie; on lui donna pour collégue, Paul Emile, patricien vertueux, mais qui n'avoit pas sur les gens de guerre le même ascendant que Varron. Annibal couronna tous ses exploits par la victoire de Cannes; soixante-dix mille Romains, et leur consul Paul Emile, restèrent sur le champ de
216. bataille; Varron, pour n'avoir pas désespéré du salut de la république, fut remercié par le sénat, au lieu de recevoir la juste récompense de sa témérité. Rome succomboit infailliblement, si Carthage eût envoyé promptement des renforts à son général victorieux; mais dans le sénat de cette ville, se trouvoient des citoyens aussi envieux de la gloire d'Annibal, qu'insensibles au salut de leur patrie; la faction d'Hannon paralysa les efforts d'Annibal, et par de pitoyables raisonnemens que dictoit une haine mal déguisée, empêcha qu'on ne lui envoyât des secours. Le vainqueur affoibli par ses victoires mêmes, refusa de marcher incontinent sur une ville telle que Rome où, loin de se laisser abattre par le malheur, les habitans s'empressoient de s'enrôler, et se montroient décidés à s'ensevelir sous les ruines de la république. Rome, malgré tant de revers, subsistoit toute entière avec son sénat magnanime, et un caractère inébranlable d'intrépidité.

d'intrépidité. Le véritable reproche que l'on soit en droit d'adresser à Annibal, c'est d'avoir fait prendre à son armée victorieuse des quartiers d'hiver à Capoue où elle s'amollit. Quand les troupes carthaginoises sortirent de cette capitale de la Campanie, elles étoient méconnoissables; les Romains obtinrent quelques avantages sur elles, grâce à l'habileté de Fabius et du proconsul Gracchus. L'impétueux Marcellus, devenu l'épée de Rome, comme Fabius en étoit le bouclier,
après trois années de siége, s'empara, malgré 212.
tout l'art d'Archimède, de la ville de Syracuse où, depuis la mort d'Hiéron, s'étoient passées les plus sanglantes tragédies. Hiéronime son petit-fils, prince débauché et cruel, avoit été assassiné, et le gouvernement républicain substitué à la monarchie; d'affreux massacres se commirent dans Syracuse; le peuple déchaîné contre les grands, se livra au parti carthaginois qui perdit cette ville.

Dans le même temps, Annibal se rendit maître de Tarente, et les Romains de Capoue où le consul Livius exerça contre les sénateurs des cruautés atroces. En vain le général carthaginois essaya de sauver cette ville par une puissante diversion : en vain il alla camper devant les murs de Rome; tout se

préparoit à une grande bataille, lorsqu'un violent orage survint, et força les Carthaginois de décamper.

Les deux Scipions furent défaits et tués en Espagne; un simple chevalier, Marcius, recueillit les débris des légions vaincues, et par son courage, ses exploits, donna le temps à sa patrie d'envoyer de nouvelles troupes qui, sous la conduite du jeune P. Cn. Scipion, battirent les Carthaginois, s'emparèrent de Carthagène, et détruisi-
210. rent les forces de Carthage, dans le même temps qu'Annibal, en Italie, rappeloit la victoire sous ses drapeaux, par la défaite du préteur Fulvius dans la Pouille; mais le bouillant Marcellus vainquit ce redoutable ennemi sous
209. les murs de Nole, et lui tua huit mille hommes, tandis que Fabius força la ville de Tarente. L'année suivante, Marcellus périt vaillamment dans une embuscade où sut l'attirer Annibal.

Cependant cet habile général voyoit ses forces diminuer de jour en jour, et ne se soutenoit en Italie que par les ressources de son génie. Une puissante armée accouroit pour le joindre; elle avoit pour chef son frère Asdrubal, mais elle ne put opérer sa jonction; dans cette circonstance, Annibal se laissa tromper par les consuls Clau-

dius et Livius, qui eurent l'art de cacher leur retraite, et arrivèrent sur les bords du Métaure. L'armée carthaginoise harassée de fatigues, fut entièrement défaite, et cinquante mille Africains restèrent sur le champ de bataille, avec 208.
Asdrubal, dont la tête fut coupée et jetée, au retour des consuls vainqueurs, dans les retranchemens d'Annibal. Dès ce moment, l'espérance s'évanouit à ses yeux; il se retira à l'extrémité de l'Italie méridionale, effrayant, malgré ses malheurs, les Romains qui n'osoient l'attaquer. Le jeune Scipion, dans ce même temps, portoit des coups terribles à la puissance de Carthage, mettoit en fuite les troupes de cette rivale, et faisoit prisonniers ses meilleurs généraux; d'un autre côté, Lævinus enlevoit en Sicile des places importantes, détruisoit la flotte des Carthaginois, et facilitoit par ses victoires une descente en Afrique.

Cette gloire étoit réservée au jeune Scipion qui, après avoir entièrement chassé les Carthaginois des Espagnes, fut choisi pour cette expédition. Il débarqua sur le territoire de Carthage, 204.
extermina l'armée combinée d'Asdrubal et de Syphax, roi de Numidie, d'abord allié des Romains, puis leur ennemi, qui tomba en leur pouvoir. Ce fut le premier monarque que Rome vit suivre,

enchaîné, le char de ses généraux vainqueurs.
Enfin Carthage donna ordre à Annibal de venir
au secours de sa patrie ; il ne quitta qu'avec re-
gret, qu'en frémissant de rage, cette terre
ennemie où il se maintenoit depuis dix-sept
années contre les forces romaines. Ce grand
homme n'ayant pu obtenir la paix à des condi-
tions supportables, prit le parti de se battre à
202. la journée de Zama. La fortune de Scipion
l'emporta sur l'expérience d'Annibal réduit à
une poignée de vieux soldats africains, deve-
nus presque l'unique force des nombreuses
troupes carthaginoises levées tumultuairement,
tandis que les légions romaines étoient compo-
sées d'hommes aguerris et fiers de leurs derniers
succès. Annibal vaincu, obtint la paix pour sa
patrie à des conditions aussi dures qu'humi-
liantes, et la malheureuse Carthage, dépouillée
de sa grandeur, rentra dans les bornes étroites
de son territoire.

Durant tout le cours de cette deuxième guerre punique, les dangers publics redoublèrent le zèle superstitieux des Romains, zèle qu'ils poussèrent au point d'immoler des victimes humaines pour apaiser la divinité. Peu contens de leurs dieux, ils en firent venir d'étrangers, et reçurent avec les démonstrations de la plus

vive joie, la statue d'Ida qu'ils avoient demandée au roi de Pergame, Attale. Scipion Nasica fut chargé, pour sa piété, sa vertu, de l'honneur de recevoir la statue de cette déesse.

Dans la Grèce, Sparte gémissoit sous la dure tyrannie de Machanidas; les Achéens devinrent bientôt les sujets plutôt que les alliés de la Macédoine. Aratus battu par les Etoliens, à la journée de Caphies, fut obligé de faire sa cour à Philippe qui se lassa des conseils de ce général, et se debarrassa par le poison d'un homme qui avoit débuté avec tant d'éclat dans la carrière de la gloire, auquel on reprochoit une excessive timidité devant l'ennemi, et qui cependant, exécuta, en surprenant l'Acro-Corinthe, le plus hardi coup de main dont il soit question dans l'histoire ancienne. Philopémen, déja distingué par ses exploits, attira sur lui toute l'attention des Achéens; il vainquit et tua lui-même Machanidas, près de Mantinée; mais les Spartiates eurent la douleur de voir un autre tyran remplacer celui-ci (206); c'étoit Nabis, encore plus avide, plus féroce que son prédessesseur.

La Macédoine, sous Philippe, reparut dans son ancien éclat, et victorieuse des ennemis

qui l'entouroient. Ce prince vouloit conquérir la Grèce entière par le moyen des Carthaginois, et les Romains par le moyen des Grecs. Tant que les Romains furent occupés de la deuxième guerre punique, leurs efforts contre la Macédoine parurent assez foibles; et néanmoins ils obtinrent quelques succès, entr'autres à la journée d'Apollonie où la flotte macédonienne fut détruite, échec facile à réparer. Les Carthaginois terrassoient les Romains eux-mêmes en Italie; mais Philippe qui redoutoit Carthage presqu'autant que Rome, agit mollement, et se trouva fort mal de cette fausse politique. Rome triomphante ne pardonna jamais à ce prince d'avoir été l'allié d'Annibal; les Lacédémoniens et les Etoliens favorisoient ces étrangers commandés par le préteur Sulpitius. Rome venoit de triompher de Carthage; et pourtant, Philippe, au lieu de chercher à gagner des alliés et à se disposer à une vigoureuse résistance, se liguoit avec le roi de Syrie pour dépouiller injustement de ses États un roi mineur.

Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, tourna ses armes contre l'Egypte; Ptolémée Philopator, roi cruel et efféminé, le vainquit cependant à la journée de Raphia en Palestine.

Antiochus ayant conclu la paix (217), marcha contre le rebelle Achéus, réduisit, par la force, ce général à se renfermer dans Sardes où il périt victime de la plus noire trahison, et le roi fit rentrer dans le devoir toutes les provinces qui s'en étoient écartées. Ce fut alors que, délivré de ces guerres intestines, Antiochus poussa dans l'Orient ses conquêtes beaucoup trop vantées : elles se bornèrent à la conclusion d'un traité avec les Bactriens et les Parthes qui conservèrent leur indépendance, ainsi qu'à la reprise de la Médie que les Syriens avoient perdue depuis quelque temps. Ces diverses expéditions ne furent, à proprement parler, que de grands voyages ; elles lui procurèrent néanmoins une éclatante renommée, lui enflèrent le cœur, et lui troublèrent le jugement. Nous verrons tout le feu de sa valeur se dissiper devant les Romains, et toute son habileté s'évanouir.

En Egypte, Ptolémée Philopator dégouttant du sang de ses sujets, vit ses armes prospérer au dehors ; à sa mort (204), il laissa le trône à son fils Ptolémée Epiphane âgé seulement de quatre années. Les Romains, justes par ambition, épousèrent la défense de cet enfant qu'Antiochus ligué avec Philippe, vouloit dépouiller.

D'affreux troubles éclatèrent dans Alexandrie, et servirent les vues ambitieuses du peuple conquérant.

Ainsi, lorsque Rome triomphe, les rois se divisent, les républiques trompées appellent, par leurs vœux, les Romains républicains et tout-puissans qui les enchaîneront elles-mêmes.

---

## TRENTE-QUATRIÈME SYNCHRONISME.

*De* 200 *à* 183 *avant J. C.*

Rome poussa vivement la guerre contre Philippe, roi de Macédoine. Quintius Flaminius détacha du parti des Macédoniens, les Achéens séduits, égarés par Aristène, leur premier magistrat. Les Romains achetèrent partout des traîtres, et pour venir à bout de leurs projets ambitieux, ne rougirent pas de s'allier avec des tyrans, entr'autres avec Nabis. La Macédoine ne le cédoit en rien, pour la valeur, à Rome elle-même; mais ce royaume se vit abandonné à ses seules ressources qui devoient nécessairement s'épuiser contre un ennemi qui en avoit d'inépuisables. Rhodes, Athènes, Sparte se liguèrent pour détruire les Macédoniens, en attendant que ces peuples mal-avisés

reçussent eux-mêmes le juste salaire de leur conduite impolitique. Flaminius battit Philippe à la journée des Cynocéphales en Thessalie, et fut redevable de cette victoire à la cavalerie étolienne. Le proconsul, en proclamant dans les jeux isthmiques une liberté trompeuse, excita parmi les Grecs trop crédules, des transports de joie et de reconnoissance; c'étoit afin de pouvoir enchaîner plus facilement ces imbécilles et ridicules enthousiastes. Philippe obtint la paix, parce qu'il étoit encore redoutable, et qu'il étoit de l'intérêt des Romains de le ménager. 197.

Annibal, dans Carthage vaincue, faisoit admirer sa sagesse et ses lumières à la tête de l'administration publique, comme il avoit fait admirer ses talens à la tête des armées. Les Romains peu magnanimes le forcèrent de s'expatrier (197). Quoique abattu, ils ne cessoient de le redouter, et de voir dans ce général le vainqueur de Trasymène et de Cannes; il alla se réfugier à la cour d'Antiochus, roi de Syrie.

Les Espagnols repoussoient courageusement les fers que Rome vouloit leur donner, et quoique vaincus, ils opposoient une résistance invincible à leurs ennemis.

Les Romains déclarèrent ensuite la guerre à Antiochus que les Etoliens appelèrent dans

la Grèce ( 192 ). Ce roi surnommé le Grand ne joua qu'un rôle ignoble, il n'avoit point de caractère; aujourd'hui il écoutoit Annibal, et le lendemain il méprisoit les avis de ce capitaine : cependant Annibal seul valoit une armée. Antiochus dans la Grèce, parut comme un héros de théâtre, promettant beaucoup, et ne réalisant aucune de ses magnifiques promesses; il s'abandonna dans l'île d'Eubée à l'ivresse des plaisirs. Nabis, tyran de Sparte, venoit de périr, et Philopémen d'augmenter la puissance des Achéens qui reçurent Lacédémone dans leur ligue. Antiochus fut tiré de sa honteuse ivresse par le consûl Acilius qui battit ce grand roi
191. à la journée des Thermopyles, et le contraignit de se retirer précipitamment en Syrie, abandonnant les Etoliens à la merci des Romains qui, sur mer, battirent une flôtte ennemie commandée par Annibal. L'année suivante, Lucius Scipion, guidé par les conseils de son frère Scipion l'Africain, passa en Asie, défit complétement le roi de Syrie à la journée de Magnésie près des monts Sypiles, le força de céder aux Romains toutes les provinces en deçà du Taurus. Annibal, pour se soustraire à la vengeance des conquérans, se réfugia à la cour de Prusias, roi de Bythinie, où ce grand

homme déploya encore les ressources d'un génie que le malheur n'avoit point épuisées. Fulvius vainquit les Etoliens, Manlius les Galates ou Gaulois asiatiques.

Cependant la réputation de Philopémen alloit toujours croissant avec ses exploits; heureux si la valeur et l'habileté de ce général se fussent tournées contre les Romains auxquels il causoit de l'ombrage! du moins on pourroit mieux apprécier les talens de ce grand homme; mais ses principaux exploits ne servirent qu'à leur agrandissement, et Philopémen surnommé le dernier des Grecs, ne triompha jamais que des républiques grecques, principalement de Lacédémone dont il abolit la constitution. Les 189.
Lacédémoniens poussés au désespoir, réclamèrent la protection des Romains.

Antiochus-le-Grand devint sacrilége, afin de pouvoir payer l'énorme tribut que lui avoit imposé Rome; mais il fut tué par les habitans d'Elymaïde dont il vouloit piller le temple. Sous le 187.
règne de son fils Séleucus Philopator, la monarchie syrienne ne présenta que des scènes de carnage.

Dans la même année, les trois plus grands hommes de leur siècle finirent misérablement leur carrière; Scipion l'Africain mourut en exil 183.
à Linternes; Annibal, lâchement poursuivi par

les Romains, termina ses jours par le poison; et Philopémen, tombé au pouvoir des Messéniens révoltés contre les Achéens, but la ciguë sans proférer une parole, avec le même héroïsme qu'avoit montré autrefois Socrate.

En Égypte, Ptolémée Epiphane régna avec sagesse, tant que vécut son tuteur Aristomène; mais il le fit empoisonner. L'Etolien Scopas se révolta contre le roi; Polycrate, aussi sage qu'Aristomène, terrassa les rebelles, et fit périr leur chef; l'esprit de révolte se communiqua à tous les grands. Les Romains fomentoient ces troubles, afin d'affoiblir les Lagides, et de rendre moins difficile la conquête de l'Égypte.

Alors tous les trônes étoient ébranlés; les rois dénonçoient les rois, les peuples dénonçoient les peuples; des orateurs vendus à la république romaine faisoient partout l'éloge de sa feinte modération; elle tendoit des piéges à toutes les nations, favorisoit en tous lieux les rebelles contre leurs souverains, et se jouoit de leur simplicité; son amitié ou sa haine leur étoit également funeste. Antiochus fit un appel à tous les rois, à tous les peuples, et ne fut point écouté; lui-même avoit laissé Philippe seul aux prises avec la puissance romaine : ils se présentèrent les uns après les

autres pour se faire battre, au lieu d'ajourner leurs querelles, et de réunir leurs forces contre l'ennemi commun. Les plus coupables sans doute furent les Achéens; ils jouèrent le plus honteux de tous les rôles, en secondant les efforts des Romains. Les Macédoniens, unis aux Achéens, auroient certainement repoussé les légions romaines; mais Rome avoit une prudence, une politique supérieures à celles des Grecs.

Les Macédoniens affoiblis, les Etoliens terrassés, les Achéens tremblans, les Galates domptés, Ariarathe, roi de Cappadoce, assujetti aux Romains, les rois de Pergame, de Syrie et de Bithynie leurs esclaves, l'Egypte docile aux ordres du sénat, le royaume des Parthes indépendant, les Espagnes libres en partie, et les Gaules tout entières, tel est le spectacle que le monde offre à la fin de cette courte période.

---

## TRENTE-CINQUIÈME SYNCHRONISME.

*De* 183 *à* 166 *avant J. C.*

Durant les dernières années de son règne, Philippe, roi de Macédoine, fut abreuvé d'amertumes par les Romains; des chagrins domestiques abrégèrent ses jours. Rome voyoit avec

plaisir la discorde s'établir dans le palais des rois dont elle se déclaroit la souveraine arbitre. Démétrius, héritier présomptif du trône, succomba par la perfidie de son frère naturel,
180. Persée. Celui-ci, à la mort de Philippe, lui succéda; aussitôt la Macédoine retentit du bruit des armes. Les Spartiates manquant d'énergie, de prévoyance, en haine des Achéens, appelèrent une seconde fois dans la Grèce les Romains qui profitèrent adroitement de cette invitation, et par leurs manœuvres affoiblirent la ligue des Achéens. Ceux-ci, au lieu d'ouvrir les yeux, de combattre avec honneur pour leur liberté, et de se joindre aux Macédoniens, restèrent neutres; cependant ils auroient pu écarter pour toujours le danger loin de leur pays. Les Romains, contre toute attente, n'essuyèrent que des revers dans les trois premières campagnes en Macédoine; Licinius et Hostilius furent battus. Persée, comme Antiochus, appela les peuples et les souverains à son secours, sa voix ne fut point entendue. La guerre qui traînoit en longueur, commençoit à vivement alarmer Rome; Paul-Émile fut choisi pour la terminer promptement, et faire cesser les alarmes: ce grand homme coupa, sous les murs de Pydna, en Thessalie, le dernier nerf de la monarchie
168. macédonienne, c'est-à-dire, détruisit la fa-

meuse phalange. Les Macédoniens, bien différens de toutes les autres nations, succombèrent vaillamment, les armes à la main. Long-temps l'inébranlable fermeté des phalangites rendit la victoire douteuse; elle se fût probablement déclarée pour les Macédoniens, si un Philippe ou bien un Alexandre les eût commandés; la lâcheté de Persée hâta leur perte.

Le royaume de Macédoine avoit subsisté l'espace de six cent trente-six années, depuis Caranus son fondateur, jusqu'à la sanglante journée de Pydna; quatre cent cinquante-huit ans jusqu'à la mort d'Alexandre, et cent cinquante-huit, sous dix-neuf monarques, depuis la mort de ce conquérant jusqu'à cette époque.

Persée, roi perfide, sanguinaire, fratricide, l'opprobre et l'horreur de l'humanité, se moqua des dieux au sein de la prospérité; dans l'adversité, il implora leurs secours, et chercha, dans l'île de Samothrace, un asile au pied de leurs autels. Tourmenté par l'avarice et par la terreur, il se remit à la discrétion des Romains qui le traitèrent ignominieusement. Ces conquérans barbares se jetèrent sur l'Epire où Paul-Emile détruisit soixante-dix villes, dont les habitans furent emmenés en esclavage; vengeance qui fit trembler la Grèce entière, et lui

apprit enfin à connoître ses protecteurs. Persée, ainsi que toute sa famille, orna le char de triomphe de son vainqueur; mais Paul-Emile fut aussi malheureux que Persée vaincu, puisque la mort lui enleva deux fils, la veille et le lendemain de cette fastueuse cérémonie. Deux rois parurent, presque dans le même temps, captifs aux yeux des Romains, Persée et Gentius, roi d'Illyrie, qui tous les deux périrent tragiquement. La crainte saisit les Achéens; la sagesse de Lycortas, père de Polybe, rassura pendant quelque temps ce peuple qui couroit visiblement à sa perte.

Une nation tombe en Europe; une autre, celle des Juifs, se relève en Asie, la même année que se donna la célèbre bataille de Pydna. Ils étoient restés dans une heureuse obscurité, depuis leur retour de la captivité de Babylone: les premiers Ptolémées en attirèrent un grand nombre dans leurs Etats, les comblèrent de bienfaits, et les Juifs jouirent de la plus flatteuse considération sur les bords du Nil où leurs ancêtres avoient vécu dans une si dure servitude; mais leurs plaies, fermées depuis plus de trois siècles, se rouvrirent, et cette terre d'Egypte faillit encore les dévorer tous. Philopator, les dévouant à l'ignominie, les fit marquer au visage,

sage comme de vils criminels. Quarante mille d'entre eux condamnés à la mort, l'attendoient dans le cirque d'Alexandrie où leurs bourreaux les tenoient renfermés, et ne furent sauvés que par un bizarre caprice du farouche et sanguinaire Philopator. La persécution cessa; les Juifs recouvrèrent leur crédit et en abusèrent; ils se rendirent coupables des plus odieuses exactions; leur cupidité, leur goût pour l'usure et pour d'infames trafics, les rendirent de plus en plus méprisables.

Bientôt les rois de Syrie, maîtres de la Palestine qu'ils enlevèrent aux Lagides, avilirent cette nation avant de l'attaquer ouvertement; les choses saintes furent profanées, et la grande prêtrise donnée au plus offrant; le traître Jason l'obtint à ce prix, et devint la véritable cause des malheurs de ses compatriotes. Une violente persécution s'alluma; Antiochus Epiphane ne se proposoit pas moins que d'effacer jusqu'aux derniers vestiges du culte du vrai Dieu : il entra dans Jérusalem, remplit cette cité de carnage, fit égorger quatre-vingt mille habitans, vendre quarante mille, enleva les trésors du temple, et le profana. Sa cruauté redoubla les années suivantes, et les plus cruelles tortures furent inventées pour vaincre le courage

et l'attachement de quelques Juifs fidèles à la religion de leurs pères. Alors éclata l'intrépidité du vieil Eléazar, et celle d'une mère et de ses sept fils. Le vaillant Mathatias, accompagné de ses cinq enfans aussi vaillans que leur père, tua le gouverneur de la province qu'il habitoit, appela aux armes ses concitoyens, et chercha une retraite dans le désert où un grand nombre de Juifs allèrent se réunir sous ses drapeaux; il eut pour successeur son fils Judas Machabée qui battit les généraux du roi de Syrie.

La Syrie se ranime un peu à la mort de Séleucus IV, sous Antiochus Epiphane, ou l'illustre, prince plus guerrier et plus heureux dans ses expéditions que son aïeul, mais aussi d'une férocité de caractère, d'une bassesse d'ame peu communes.

En Egypte, les rois enfans se succédoient; Ptolémée Epiphane venoit de mourir empoisonné. Sous Ptolémée Philométor, ou qui aime sa mère (et il l'aima véritablement), le royaume n'essuya que des malheurs. Antiochus, dans une première expédition, battit les troupes égyptiennes près du mont Casius, se rendit maître de la personne de leur roi et de la plupart des provinces de l'Egypte. Les Egyptiens qui ne vouloient pas subir le joug, placèrent sur

le trône Ptolémée Physcon (ou le gros ventre), frère de Philométor. Dans une seconde expédition, Antiochus les battit de nouveau sur terre et sur mer, mais ne put s'emparer d'Alexandrie. Dans une troisième, il se préparoit à subjuguer, pour son profit, l'Egypte entière; ce fut alors que les Romains l'arrêtèrent, et que le cercle de Popilius sauva l'Egypte. Antiochus, si fier à l'égard des Egyptiens, si cruel à l'égard des Juifs, si rampant, si craintif devant les Romains, ne manquoit pas de qualités pour régner; mais la terreur que lui inspiroit Rome, le rendit méprisable aux yeux de ses sujets, et les cruautés qu'il exerça dans la Judée le firent regarder comme un exécrable monstre. Après la retraite de l'armée syrienne, Ptolémée Philométor et Ptolémée Physcon régnèrent conjointement.

La philosophie s'égare de plus en plus dans le labyrinthe de ses systèmes; les sectes se multiplient ainsi que les sophistes : on ne peut rien imaginer de si absurde qui n'ait été enseigné à cette époque; les couleurs du vice sont appliquées sur le tableau de la vertu; tout annonce la décadence, ou plutôt la chute de la Grèce.

## TRENTE-SIXIÈME SYNCHRONISME.

### *De 166 à 152 avant J. C.*

Rome, dans les commencemens de cette période, jouit de la paix, et fomente toujours la guerre dans les contrées étrangères, principalement dans l'Asie. L'Univers, durant un espace de quatorze années, respire; mais la Palestine étoit le théâtre d'une guerre sanglante. L'impie Antiochus, apprenant les victoires de Judas Machabée, résolut d'en tirer une vengeance éclatante; au moment qu'il vomissoit des blasphèmes contre l'Eternel, et qu'il précipitoit sa
164. marche, il meurt rongé par les vers, et laisse pour héritier son fils Antiochus Eupator, sous la tutelle de Lysius. Dès ce moment la Syrie devient un théâtre de discordes où l'ambition la plus effrénée se joue de la nature; Judas Machabée obtient de nouveaux succès. Les Juifs eurent aussi leur Décius dans la personne d'Éléazar qui, se dévouant pour le salut de tous, et croyant dans une bataille faire périr le roi de Syrie même, est écrasé par la chute d'un éléphant. La guerre civile qui s'élève dans la Syrie,

leur permet de respirer un moment. Démétrius Soter, fils de Séleucus IV, échappé de Rome où il étoit gardé en otage, usurpe la couronne, et se débarrasse, par une mort violente, 162.
d'Antiochus Eupator et de Lysius. Le nouveau roi ayant voulu réduire les Juifs, n'est pas plus heureux que ses prédécesseurs; ses troupes sont défaites dans deux batailles; mais, dans une troisième, Judas Machabée, frappé d'un coup mortel, expire sur ses trophées, et sa mort est pleurée amèrement de toute la na- 161.
tion. Jonathas, digne d'un tel frère, vole à de nouvelles victoires. Démétrius Soter est détrôné par un imposteur, Alexandre Bala; et les divers concurrens briguent l'alliance des Juifs qui jouissent complétement des fruits de leurs exploits, célèbrent en sûreté leurs cérémonies religieuses, et même se font déclarer les alliés de la république romaine.

Ainsi, durant ces quatorze années, les Juifs occupent seuls la scène; les Romains s'en retirent, en quelque sorte, pour laisser paroître avec éclat une nation jusqu'alors ignorée. Le plus grand homme, l'homme le plus extraordinaire de ce siècle, est, sans contredit, Judas Machabée, dont les exploits surpassent ceux de tous les généraux Romains eux-mêmes.

L'Egypte recouvre quelque tranquillité ; le palais seul des rois est troublé par la discorde. Physcon, monstre aussi gai que spirituel, amusoit le peuple d'Alexandrie par des saillies pleines de sel. Eumène venoit d'achever un long règne qui avoit été funeste à bien des peuples, parce que ce monarque, esclave des Romains, leur servit d'espion, dénonça les autres monarques, et contribua beaucoup à forger leur fers. Eumène, son fils, encore en bas âge, est mis sous la tutelle d'Attalus son oncle qui, au bout d'une année, prend le sceptre à la mort de son neveu.

Rome, à la fin de cette courte période, fait la guerre aux Dalmates, aux Celtibériens en Espagne, souffle la discorde parmi les Grecs, et durant ces quatorze années de repos, prépare les conquêtes et les événemens mémorables qui vont suivre : elle dirige sa politique contre les Carthaginois, en armant contre eux Massinissa, roi de Numidie, afin de les affoiblir, avant de les combattre et de les anéantir.

Le goût des lettres se répandoit parmi les conquérans, et poliçoit leurs mœurs ; les personnages les plus distingués, cultivoient les muses, et le poëte Térence, auteur d'un grand nombre de comédies, eut pour protecteurs et pour amis, les plus illustres personnages de

Rome, que l'on peut nommer les restaurateurs de l'éloquence, de la poésie et des sciences. Ces grands hommes perfectionnèrent la langue latine qui acquit plus de pureté; la délicatesse de leur goût et de leur critique forma la plupart des auteurs contemporains. Scipion et Lælius se lièrent de la plus étroite amitié avec Panætius, philosophe grec; Polybe, gardé en otage chez les Romains, cultiva la science de l'histoire, et nous a laissé des matériaux précieux sur les Romains et sur les Carthaginois. Caton seul voyoit avec peine les progrès de l'esprit humain; ce sévère censeur redoutoit l'influence de la philosophie grecque, et ce n'étoit pas sans raison, car cette philosophie étoit singulièrement dépravée.

---

## TRENTE-SEPTIÈME SYNCHRONISME.

*De 152 à 132, avant J. C.*

Rome, dans les deux premières guerres puniques, avoit courageusement, à force ouverte, combattu ses ennemis; mais dégénérée de la vertu de ses ancêtres, elle effraie, à cette époque, le monde par sa perfidie, et prend, contre les Carthaginois, le parti de Gulussa, roi des Numides, barbare dont la férocité auroit dû

être punie au lieu d'être encouragée. Dans la
149. troisième guerre punique, la plus insigne trahison fait triompher les Romains ; le consul Manilius, après avoir désarmé les Carthaginois et brûlé leur flotte, leur signifie l'ordre de quitter leur patrie. Ces malheureux retrouvent dans leur désespoir des armes et des ressources contre ces odieux ennemis ; ils périront, mais ce ne sera pas sans vengeance : ils repoussent les efforts des deux consuls Manilius et Censorinus. Alors la guerre devient sérieuse, et l'on envoie pour la terminer, Scipion l'Emilien, fils adoptif de Paul-Emile. Carthage, après la plus vigoureuse résistance, est prise et détruite de
146. fond en comble. Scipion, instrument d'une atroce vengeance, ne peut voir, sans émotion, cette immense cité que l'incendie dévoroit ; et lisant à la lueur des flammes le destin futur de Rome victorieuse, verse des larmes amères, en songeant aux vicissitudes humaines.

---

Une colonie romaine fut, au bout de quelques années, fondée sur les décombres de Carthage, et cette ville nouvelle devint florissante : après la destruction de l'ancienne, c'est-à-dire, l'an 439 de l'ère chrétienne, elle tomba au pouvoir des Vandales qui en firent la capitale de

leur royaume. Genseric, leur chef, sortit de cette nouvelle Carthage, pour ravager les côtes de l'Italie et saccager Rome; ce roi barbare, vengeur d'Amilcar, d'Asdrubal et d'Annibal, remporta sur mer une bataille aussi funeste aux Romains, que l'avoit été celle de Cannes; cent mille soldats y périrent, et leur indigne général, Basilisque, échappa presque seul à cette horrible défaite. L'an 534 après J. C., sous l'empire de Justinien, Bélisaire détruisit le royaume des Vandales que cinq monarques avoient gouverné successivement, Genséric, Hunéric, Trasamond, Hildéric et Gélimer. Un siècle et demi après la journée de Tricamère, les Sarrasins s'emparèrent de Carthage, sous la conduite de Hassan, lieutenant du calife Abdolmélic, qui n'en laissa pas subsister le moindre vestige (698) après J. C.

---

La Grèce subit également le joug des Romains qui, pour les affoiblir, retiennent comme otage, en Italie, l'élite de la jeunesse. Les Achéens n'eurent pas la présence d'esprit d'unir leurs derniers efforts à ceux des Carthaginois; des furieux, tels que Critolaüs et Diaéüs, les conduisirent à leur perte; la prudence, la sagesse d'Aratus, la valeur et l'habileté de Philopé-

men n'existoient plus. Métellus porta le premier coup à cette ligue célèbre, et sa victoire auprès du mont Oëta, facilita à Mummius Achaïcus la prise de Corinthe. Les Romains traitèrent cette ville avec la même barbarie que Carthage, et dans la même année, une des plus féconde en événemens mémorables, ils mirent le feu à tous les édifices : dans cet incendie se fondirent pêle-mêle un grand nombre de statues de différens métaux qui, par cette union, en formèrent un seul bien célèbre, sous le nom de cuivre de Corinthe; dès-lors la Grèce fut réduite en province romaine.

Les Achéens et les Etoliens, peuple à demi-sauvage, formèrent les derniers beaux jours de cette intéressante contrée; mais les vaincus eurent la gloire de dompter les vainqueurs, et les Grecs devinrent, en quelque sorte, les précepteurs de Rome.

Un imposteur, Andriscus, avoit réveillé la valeur des Macédoniens qui vainquirent les Romains; mais ceux-ci, sous les ordres de Métellus, triomphèrent de leurs ennemis; Andriscus tomba au pouvoir du consul, et la Macédoine remise sous le joug, fut déclarée province romaine. Quelque temps après, un faux Philippe parut, mais il éprouva le même

sort. Le royaume de Macédoine, depuis cette époque, n'a pu recouvrer son indépendance; et pourtant dans tous les siècles, ses habitans se sont distingués par leur ardeur martiale. Les Albanais, ou descendans des Macédoniens, sont encore aujourd'hui les meilleurs soldats de l'empire ottoman, et leur courage ne le cède en rien à celui des plus braves soldats de l'Europe civilisée.

Les révolutions se succèdent en Syrie : Alexandre Bala défait Démétrius Soter qui périt; l'imposteur périt également au bout de quelques années, et Démétrius Nécator se ressaisit de l'héritage de ses pères, mais d'une main foible et tremblante. De nouveaux troubles, d'affreux massacres ont lieu dans cette contrée : deux rois paroissent en Syrie, Tryphon Diodote et Nécator; celui-ci, au lieu de reconquérir le reste de ses Etats, aveuglé par l'ambition, entreprend de subjuguer l'empire des Parthes, où Mithridate, fils de Priapatius régnoit : c'étoit un des plus grands guerriers de ce temps, il avoit poussé ses conquêtes jusque dans l'Inde. Démétrius défait et tombé au pouvoir du vainqueur, est traité en roi, et se marie avec Rhodogune, princesse du sang des Arsacides. Tryphon, levant le masque, fait mourir Antiochus, fils de Bala, prince dont il s'étoit annoncé le défenseur, et usurpe

la couronne que lui enlève, avec la vie, Antiochus Sidétes (chasseur), frère de Démétrius qui étoit retenu captif (138). L'Egypte, paisible sous le gouvernement de Philométor, tant que ce prince vécut, devient presque aussi malheureuse que la Syrie à la mort de ce prince (145). Ptolémée Physcon, demeuré seul maître, lâche la bride à toutes ses passions, déshonore la royauté par ses vices et par ses excès, épouvante les gens de lettres qui se dispersent et s'enfuient dans la Grèce, ainsi que dans l'Asie mineure.

Les rois de Pergame, de Bythinie, de Cappadoce, ainsi que tous ceux de l'Orient, les rois parthes exceptés, vivoient sous la dépendance du sénat romain; les Juifs conservoient leur liberté. Jonathas venoit d'être assassiné par le scélérat Tryphon, usurpateur du trône des Séleucides. Un troisième frère, Simon, renonce à l'alliance, ou plutôt à la domination des Syriens : dans sa personne (142) commence le règne des Asmonéens : quand la nation juive cesse d'être inquiétée au dehors, les factions l'agitent; Simon périt victime de la scélératesse de son gendre ; Hyrcan son fils prend le titre de roi. Dix-huit souverains pontifes, depuis Zorobabel jusqu'à l'avénement d'Hyrcan (134), avoient jusqu'à ce temps gouverné les Juifs.

Déjà presque toutes les nations étoient asservies, ou couroient au devant de l'esclavage; le petit nombre de républiques qui subsistoient, égaloient en lâcheté, en imprudence, les monarchies, et dégoûtoient, par de basses flatteries, les conquérans eux-mêmes. Il y avoit un long interrègne sur la terre : Rome dispose de tous les trônes, brise le sceptre sur la tête des rois, écrase les peuples qui essaient de lui résister; elle reçoit le testament d'Attale, dernier roi de Pergame, prince dont la démence seule peut justifier les crimes, et le peuple romain s'adjuge (153) des Etats et des richesses qui appartenoient à Aristonicus, fils naturel d'Attale : tout devient ou se prépare à devenir la proie de la république romaine.

Il n'en étoit pas de même en Occident : l'Espagne combat avec intrépidité et non sans obtenir de glorieux succès contre les oppresseurs de toutes les nations. Les Lusitaniens et les Celtibériens se distinguoient par leur héroïque courage : on peut dire que les Romains eurent en tête des gens plus braves qu'eux-mêmes. Dans les Espagnes, Lucullus, et Galba se comportèrent comme des scélérats, et traitèrent pour lors les Espagnols, avec la même barbarie que les descen-

dans de ceux-ci traitèrent dans la suite les Américains. Dans le même temps que Carthage et la Grèce périssent, un chef de voleurs, Viriathus, se rend maître de la Lusitanie, venge ses compatriotes, et la gloire de ses exploits efface bientôt le souvenir et la honte de son métier. C'est un brigand qui se montre le plus grand homme de ce siècle, et qui trouve le plus de ressources dans son génie naturel; plus souvent vainqueur que vaincu, son exemple apprit à toutes les nations combien il leur eût été facile de terrasser les Romains déjà amollis par le luxe de l'Asie, si elles se fussent toutes en même temps liguées contre eux; il se soutint l'espace de douze années contre toute leur puissance. Le consul Q. Servilius Cépion, ne pouvant réduire Viriathus, gagna
140. des traîtres qui assassinèrent, au mépris d'un traité, cet habile et vaillant général. Les victoires des Romains furent moins glorieuses que les défaites des Espagnols, plutôt accablés que vaincus.

La ville de Numance, qui comptoit à peine dix mille combattans, résiste avec héroïsme aux injustes prétentions de Rome, bat l'armée de Q. Pompeius; celui-ci conclut la paix qui est rompue par le proconsul Popilius. Les Romains essuient un nouvel échec; quatre mille
137. Numantins, aussi humains que valeureux, épar-

gnent la vie de trente mille Romains qu'ils ont renfermés dans un défilé, et qu'ils auroient pu tous massacrer avec le consul L. Hostilius Mancinus qui obtient la paix de l'ennemi. Le sénat romain ne veut point la ratifier, et livre aux Numantins ceux qui l'avoient signée. Numance inspiroit le plus grand effroi; Rome jette les yeux sur Scipion l'Emilien, condamné à servir les passions d'une république aussi vindicative que cruelle. Les Romains ne se piquent pas de la même générosité que les Numantins; Scipion pousse le siége de cette ville avec une cruauté révoltante, et n'y entre que sur les cadavres de ses braves habitans qui, pendant dix 133.
années, avoient presque toujours triomphé, avec de foibles moyens, d'un peuple, maître d'une grande partie de la terre. Numance éprouve le même sort que Corinthe et Carthage.

L'année suivante, le consul Rutilius termine la guerre des esclaves qui, dans la Sicile, s'étoient révoltés contre leurs maîtres, et avoient pris pour chef Eunus, Syrien, principal auteur de cette révolte; ils occupent long-temps les légions romaines, et se battent avec le plus grand acharnement contre elles.

Les Romains commencent à jeter des regards d'ambition au delà des Alpes, et à porter

leurs armes dans la Gaule narbonaise où ils s'établissent ; ils ne se sentoient pas encore assez forts pour subjuguer toutes les Gaules. En attendant, ces astucieux et fourbes républicains se ménagent des alliés dans l'intérieur du pays, sèment la discorde, donnent le nom de frères aux Éduens, caressent ce peuple puissant, afin d'avoir meilleur marché des autres Gaulois ; tactique qui leur avoit déjà réussi dans la Grèce ainsi que dans l'Orient.

Au milieu des fureurs de la guerre, sur les débris de la plupart des trônes, les muses sont cultivées, l'esprit des Romains se police, Athènes devient l'école des jeunes patriciens, et l'urbanité romaine naît dans le sang des nations vaincues.

---

## TRENTE-HUITIÈME SYNCHRONISME.

*Rome victorieuse, corrompue par le luxe de l'Asie, et déchirée par les factions.*

*De 131 à 111 avant J. C.*

Les lauriers des Romains se flétrissent en Asie comme dans les Espagnes. Si leur vainqueur Aristonicus, roi de Pergame, eût été soutenu

tenu par les autres souverains, auroit pu opérer contre Rome une heureuse révolution; mais ce monarque abandonné à ses propres ressources, est à la fin accablé, fait prisonnier par Aquilius, et le royaume de Pergame devient le pa- 129.
trimoine de la république romaine.

Elle renfermoit, dans son propre sein, des ennemis bien plus dangereux; c'étoient les Gracques qui, les premiers, firent couler le sang de leurs concitoyens sur la place publique de Rome.
Jusqu'à cette époque la modération et le patrio- 128.
tisme avoient prévenu un tel malheur; l'excès de la corruption enfanta la barbarie. De dessous les décombres de Numance sortirent les premières étincelles de la guerre civile : le séditieux T. Gracchus suivi de trois ou quatre mille hommes, répand la terreur parmi les honnêtes citoyens; le sénat se rassemble, la patrie est déclarée en danger, et Scipion Nasica tue T. Gracchus. Mais la révolte n'est point éteinte dans le sang de cet homme; C. Gracchus, son frère, ranime ce funeste esprit; des tribuns factieux l'encouragent; les plus vertueux Romains sont menacés, et Scipion l'Africain lui-même est trouvé étranglé dans son lit. Rome, séjour de l'anarchie, est bientôt un champ de bataille : le consul Fulvius appuie le projet séditieux

de C. Gracchus qui, élu tribun, enlève au sénat une partie de son autorité, veut accorder le droit de suffrage aux alliés déjà en possession du droit de bourgeoisie : les patriciens prennent les armes ; la plus saine partie du peuple se joint à eux : le consul Opimius réduit les re-
121. belles, et fait périr C. Gracchus dont la fin ne fut ni moins tragique, ni moins meritée que celle de T. Gracchus (1).

Les Romains portèrent leurs armes dans l'intérieur des Gaules où Domitius battit les Arvernes, et Fabius les Allobroges. C. Marius, homme de la plus basse extraction, et dont toutes les manières étoient rustiques, devenu
119. tribun, signala sa haine contre les patriciens ; les troubles recommencèrent. Une grande dépravation régnoit parmi les Romains, et gagna

(1) Les Gracques ont eu de nos jours plus de défenseurs qu'ils n'en eurent dans Rome. Un historien, d'ailleurs estimable, assure, on ne sait trop d'après quelle autorité, que les orateurs faisoient l'éloge des deux frères devant le peuple romain, et la satire devant le sénat. Assurément ce n'est pas Ciceron, car il dit positivement dans sa harangue pour Cn. Plancus : *Opimium damnatum esse commemoras, servatorem reipublicæ, qui prætor finitimo, consul domestico bello rempublicam liberarat.*

même le cœur des vestales ou vierges sacrées; trois d'entre elles manquèrent à leur vœu de chasteté. Une seule cependant fut punie, ménagement sacrilége dont le peuple murmura; ses murmures effrayèrent les patriciens, et Lucius Crassus fit condamner et exécuter les deux autres coupables. Les Gaulois cisalpins entreprirent d'envahir l'Italie, mais le proconsul 117.
Marcius les défit complétement au pied des Alpes; les vaincus poussés par une frénésie cruelle, s'entre-tuèrent pour ne point survivre à leur défaite; les femmes elles-mêmes imitèrent cet exemple, et avant de se donner la mort, tuèrent leurs enfans.

Un ennemi nouveau et plus terrible parut; c'étoient les Cimbres qui, après avoir vaincu le consul Papyrius, se jetèrent sur l'Italie d'où Carbon les repoussa. Ces barbares ne firent 113.
qu'ajourner leurs projets d'ambition et de vengeance, et, quoique rejetés au delà des Alpes, ne méditoient rien moins que la destruction entière de la république romaine; ils eussent réussi infailliblement, s'ils avoient eu autant d'habileté que de valeur.

La Grèce porte le joug avec tranquillité; les Thraces seuls osent se mesurer contre les Romains qui viennent à bout de les réduire.

En Orient, régnoit sur la Syrie, un prince doué des plus belles qualités, Antiochus Sidètes; il essaya de conquérir l'empire des Parthes : après avoir obtenu de grands avantages sur leur monarque, il dissémina imprudemment ses troupes, fut défait et tué (131). Démétrius Nicator, son frère, s'enfuit de la Parthie, et remonta sur un trône qu'il avoit perdu depuis si long-temps. Les Parthes ne jouirent pas long-temps du fruit de leurs victoires; les Scythes envahirent leur pays, vainquirent et tuèrent Pharnate dans une grande bataille (129). Artaban son successeur, ayant été tué au bout de quelques jours, Mithridate, surnommé le Grand, prit le sceptre, et rétablit l'honneur ainsi que la gloire de l'empire des Parthes.

Démétrius Nicator, au lieu de s'affermir la couronne sur la tête, marche en Egypte contre Physcon; il est repoussé. Alexandre Zébina, fils d'un fripier, usurpe le sceptre, bat Démétrius que sa femme Cléopâtre fait égorger. Deux rois paroissent en même temps dans la Syrie, Séleucus, fils de Nicator, et Zébina. Séleucus est tué des mains de sa propre mère qui donne le sceptre à son autre fils, Antiochus Grypus qui, par sa valeur, son habileté, recouvre tout entier l'héritage de ses pères. Zébina, le seul impos-

teur peut-être qui, pour ses vertus, mérite nos regrets, venoit de périr (120), lorsque Cléopâtre est elle-même obligée de boire la coupe empoisonnée qu'elle avoit préparée à son fils. Une nouvelle guerre civile s'allume entre Antiochus Grypus et son frère Antiochus de Cyzique; des forfaits inouis sont commis : la plupart des princesses de ce temps étoient de véritables furies; les noms de Tryphène et de Cléopâtre, doivent principalement exciter notre horreur.

Dans le même temps, on voit des monstruosités royales et des monstruosités républicaines; l'Egypte devient le théâtre de tous les crimes. Ptolémée Physcon fait massacrer une partie de la jeunesse d'Alexandrie; les Egyptiens soulevés chassent ce féroce tyran; la scène d'Atrée et de Thyeste se renouvelle sur les bords du Nil; l'infortuné Méphitis, enfant que Physcon avoit eu de Cléopatre, est envoyé à cette reine, coupé en mille pièces, et renfermé dans une boîte. La voie des armes fait triompher le parricide qui remonte (128) sur le trône, d'où la mort le fit descendre (117). Il eut pour successeur son fils Ptolémée Latyre.

Hyrcan, roi des Juifs, détruisit Samarie, rendit victorieuse sa nation qui parvint au plus haut période de puissance.

Ainsi toutes les nations sont plongées dans l'infortune; celles qui ont subi le joug, sont réellement les plus heureuses : Rome en adoucit la rigueur, surtout dans la Grèce.

---

## TRENTE-NEUVIÈME SYNCHRONISME.

*De* 111 *à* 91 *avant J. C.*

Les Romains, à peine échappés aux discordes civiles, déclarèrent la guerre à Jugurtha, roi de Numidie, souillé du sang de ses deux frères, Hiempsal et Adherbal, et qui, jusque dans Rome, fit assassiner Massiva, fils de Gulussa. Micipsa leur père, aveuglé par sa tendresse pour Jugurtha, son fils naturel, qui s'étoit acquis une grande réputation militaire au service des Romains, lui fit partager un sceptre qui ne lui étoit pas dû sous le rapport de la naissance. Le voile de l'hypocrisie avoit caché le monstre aux yeux du monarque mourant. Jugurtha, durant quelque temps, s'assura l'impunité d'un double fratricide, par le moyen de son or, et les citoyens qui passoient pour être les plus vertueux des Romains, se laissèrent néanmoins corrompre, et ne rougirent point de le protéger. Opimius, un des plus coupables,

fut condamné à l'exil, ou plutôt sacrifié à la haine des plébéiens, et Jugurtha lui-même, obligé de quitter Rome, s'écria en se retournant vers cette ville: « O ville vénale, il ne manque que de l'argent pour t'acheter »! Le peuple, plus grand, plus généreux que les patriciens, résolut la guerre; les commencemens n'en furent pas très-flatteurs pour des républicains aussi fiers, qui eurent en Afrique leurs fourches caudines; l'armée de leur lâche général, Aulus Posthumius Albinus, passa sous le joug des Numides. Métellus répara par ses victoires l'honneur des armes romaines; ce vertueux général étoit sur le point de terminer cette expédition, lorsque son lieutenant, Marius, nommé consul, vint prendre le commandement des légions, et achever d'écraser les Numides. Vainqueurs en Afrique, vaincus en Italie par les Cimbres, les Romains alors trembloient pour leurs propres foyers; plusieurs de leurs généraux furent battus, et quelques-uns tués.

Marius amena avec lui, en Afrique, un rival dans la personne du questeur Sylla. L'atroce Jugurtha poussé de villes en villes, de déserts en déserts, se réfugia auprès de Bocchus, roi de Mauritanie, son beau-père, auprès duquel se rendit aussitôt l'audacieux Sylla: après avoir quelque temps hésité lequel des deux il trahi-

roit, de Sylla ou des Romains, le farouche monarque remit son gendre entre les mains
106. du questeur. La joie que cette nouvelle répandit dans Rome, fut bientôt empoisonnée par la défaite de Quintus Cépion; les Romains perdirent près de quatre-vingt mille
104. hommes; de toute leur armée, dix hommes seuls échappèrent au fer des Cimbres, et Sertorius fut de ce petit nombre. L'effroi de Rome, dans cette circonstance, rendit le triomphe de Marius encore plus éclatant; on le regardoit comme le seul capitaine qui pût sauver la république. Jugurtha, après cette pompeuse cérémonie, expia ses forfaits dans une basse-fosse.

Si les ennemis de Rome eussent agi simultanément, si les relations eussent été aussi multipliées entre les peuples de l'antiquité, qu'elles le sont entre les peuples de nos jours, cette république étoit anéantie; mais ils se contentoient de se présenter, et de se faire battre les uns après les autres.

Un chevalier romain, Vettius, avoit essayé d'exciter à la liberté les esclaves de Capoue; le préteur Lucullus étouffa dans sa naissance cette rebellion, mais l'étincelle se communiqua; les esclaves se révoltèrent une seconde fois dans la Sicile, et se choisirent pour roi un simple

joueur de flûte, Arthénion, qui n'étoit pas indigne des faveurs de la fortune. Cette guerre coûta beaucoup de sang aux Romains qui furent vaincus dans plusieurs combats; mais Lucullus battit les esclaves qui, toujours pleins d'audace, tenoient la campagne. Arthénion appela en duel un autre général romain, Manius Aquilius. Celui-ci ayant accepté le défit, tua son adversaire, et, par ce hardi coup de main, déconcerta les projets des esclaves qui, privés de leur chef, n'opposèrent plus qu'une foible résistance, et furent enfin obligés de se rendre.

Cependant les Teutons et les Ambrons menaçoient Rome; leur armée innombrable couvroit dans la Provence la vaste plaine arrosée par la rivière d'Arc: Marius les défit complétement. Les Cimbres accoururent pour venger la mort de leurs compatriotes; le danger augmentoit: le vainqueur de Jugurtha, et Catulus Lutatius les terrassèrent près de Verceil. Cette victoire, à laquelle Rome dut son salut, fut l'ouvrage 101.
de Lutatius, puisque les barbares enfoncèrent l'aile commandée par Marius. Cependant la postérité ne voit sur ce champ de bataille que Caïus Marius, tant l'injustice prévaut parmi les hommes! Dans le même temps les Ciliciens occupoient déjà les armées romaines.

Un foyer de discordes étoit entretenu au sein de Rome par Saturninus et le préteur Glaucia, tous les deux créatures de Marius, et tous les deux coupables des plus grands crimes. Les dépouilles des Cimbres, occasionnèrent des troubles ; le fougueux Saturninus fit exiler Métellus qui s'opposoit à un partage. Avec ce consul la vertu sembla être bannie de Rome ; dès lors s'opéra un changement total dans la république. La force substituée à la justice, imposa silence au patriotisme. La populace dicta les loix, nomma les prêtres, et par son choix dégrada les fonctions sacerdotales et la religion même. Le sénat avili et terrifié approuva les plébiscites les plus injustes. Glaucia, Saturninus et Marius se désunirent : les deux premiers, moins adroits, moins hypocrites, plus impatiens, essayèrent de détruire brusquement la république romaine, et, dans cette vue, s'emparèrent du capitole ; mais tous les ordres de l'Etat marchèrent contre l'ennemi commun. Marius désavoua ses créatures ; une bataille furieuse s'engagea dans Rome ; les séditieux furent vaincus, et Glaucia ainsi que
100. Saturninus périrent ; Métellus fut rappelé, et
99. l'odieux Marius obligé de voyager en Asie, voyage qui ressembloit à un véritable exil. Durant son absence, la vertu respira chez les Ro-

mains, et Métellus devint un objet de vénération aux yeux de ses concitoyens.

L'Espagne se débattoit toujours contre ces conquérans. Dolabella soumit la Lusitanie qui exerça encore long-temps la valeur romaine. Didius égorgea les habitans de toute une ville, qu'il avoit attirés dans son camp; c'étoit par de tels exploits que se signaloit le peuple roi. Une politique bien différente le guidoit dans les provinces d'Asie; le gouvernement des magistrats romains étoit paternel; des trônes subsistoient encore, et il falloit nécessairement présenter cette amorce aux peuples : quoi qu'il en soit, le consul Mucius mérita, par son administration sage et bienfaisante en Asie, d'être proposé pour modèle à tous les gouverneurs. La fureur des spectacles augmentoit avec la puissance des Romains, et leur humeur sanguinaire.

C'est dans ce temps que Mithridate Eupator, roi du Pont, se fit connoître. Il étoit monté sur le trône à l'âge de douze ans, 124 ans avant Jésus-Christ. Le premier essai de son pouvoir fut d'abord funeste à sa mère et à son frère, qu'il fit mourir. Ce parricide, qui se jouoit des loix les plus sacrées de la nature, qui tua par trahison le fils aîné d'Ariarathe, roi de Cappadoce, étoit cependant un grand homme; il se

rendit maître de tout ce pays. Nicodème, roi de Bythinie, se plaignit de cette injuste invasion, aux Romains qui chassèrent Gordion, gouverneur de Cappadoce pour le monarque du Pont, et placèrent sur le trône Ariobarzane.

Les royaumes de l'Asie ne présentent qu'un spectacle lugubre de carnage. Deux rois, dans la Syrie, prolongeoient les horreurs de la guerre civile; Antiochus Grypus périt en 96; Séleucus, son successeur, marche contre Antiochus de Cyzique, et défait ce prince qui reste sur le champ de bataille (95). Ici l'histoire des Séleucides est presqu'inintelligible. Antiochus X, surnommé Eusèbe, conserve les États de son père Antiochus le Cyzique, de sorte que la Syrie forma deux Etats. Séleucus est vaincu, à son tour, par Eusèbe, et brûlé dans son palais par les habitans de Mopsueste qui lui avoient donné asile. Un autre fils d'Antiochus Grypus est aussi battu, se noie dans l'Oronte, et laisse ses Etats à Philippe ainsi qu'à Démétrius, ses deux frères (93).

Le feu des révolutions minoit également l'Egypte. Ptolémée Latyre est détrôné, et sa mère Cléopâtre donne le sceptre à Ptolémée Alexandre, un autre de ses fils : l'île de Chypre restoit au premier de ces princes qui, de là, inquiète

vivement ses anciens sujets. Ptolémée Latyre, maître de plusieurs autres provinces, dans son malheur se montre redoutable; il gagne, sur Alexandre Jannée, la bataille du Jourdain où trente mille Juifs périssent. Le vainqueur, pour effrayer davantage les vaincus, imagine de remplir de grandes chaudières de femmes et d'enfans, afin de persuader que ses troupes se nourrissoient de chair humaine (1). La Judée étoit perdue, sans Cléopâtre, reine d'Egypte, qui survint avec de nombreuses troupes, et contraignit Ptolémée de se retirer.

Hyrcan avoit détruit la ville de Samarie, repoussé toutes les attaques de Ptolémée Latyre, et porté au plus haut degré la gloire de la nation juive (109). Son fils Aristobule qui lui succéda (107), manqua de la replonger dans ses anciens malheurs; durant une seule année de règne, ce monstre eut le temps de se

(1) Nous avions toujours été tenté de révoquer en doute le récit de cette barbarie, lorsqu'en lisant l'histoire de Pologne, par M. de Solignac, nous avons trouvé un trait de la même nature. Les Polonais, après avoir remporté une grande victoire, firent plus que les troupes de Ptolémée Latyre, car elles se nourrirent effectivement de chair humaine, pour laisser à leurs ennemis une idée terrible de leur férocité.

souiller des plus exécrables crimes, et de tuer sa mère ainsi qu'un de ses frères. Les remords firent descendre au tombeau ce parricide que remplaça son frère Alexandre Jannée. Pour s'affermir sur le trône, ce roi fut obligé de répandre des flots de sang, et de faire égorger six mille de ses sujets dans l'enceinte même du temple. A cette époque, commencent les malheurs de la Judée devenue un foyer de séditions; les générations suivantes furent nouries dans les alarmes et dans le carnage. Alexandre répara les revers qu'il avoit essuyés contre Ptolémée Latyre, et recula les frontières de son royaume.

---

## QUARANTIÈME SYNCHRONISME.

### *De* 91 *à* 73 *avant J. C.*

Marcus Livius Drusus, excellent citoyen, essaya de ranimer le patriotisme des Romains, de rendre au sénat son ancienne splendeur, d'accorder le droit de citoyen aux alliés de Rome, et de concilier tous les partis; on l'assassine (91). Sa mort fut le signal de la guerre sociale ou des alliés qui voulurent le venger. Presque tous les peuples d'Italie coururent aux

armes, et principalement les Marses qui se distinguèrent dans la première campagne, d'où cette guerre prit le nom de guerre marsique. L'Univers resta immobile, tandis que la république romaine perdoit l'élite de ses soldats. Des armées consulaires furent défaites; les Marses triomphèrent de Rutilius, les Samnites de Lucius César. Pompédius-Silo, un des plus habiles capitaines de son temps, auroit pu détruire Rome, s'il n'en eût été détourné par un personnage consulaire, Cn. Domitius, qui avoit été son hôte. La gloire de Marius s'éclipsa durant cet orage, celle de Sylla s'accrut. Pompée Strabon qui avoit montré le plus d'énergie, et remporté le plus de victoires, ne sut pas tirer parti de sa renommée : enfin, pour la première fois, Rome céda, et les alliés obtinrent le droit de bourgeoisie. Durant cette guerre, les liens de 89.
la discipline se relachèrent, et l'on vit des soldats massacrer leur général Posthumius dont la mort resta impunie.

Les Romains déclarèrent la guerre à Mithridate, roi de Pont, et Sylla fut chargé du commandement de l'armée destinée à marcher contre ce prince; mais de nouveaux troubles éclatèrent dans Rome. Des factieux assassinèrent le préteur Asellion; le tribun du peuple, Sulpitius,

chef d'une troupe de brigands vendus à Marius, remplit la ville de meurtres, poursuivit Sylla qui alla chercher un asile auprès du féroce Marius même. Le fier patricien s'étant échappé de Rome, y rentra à la tête d'une armée, fit tuer Sulpitius, et se piquant fort peu de générosité, mit à prix la tête de Marius qui avoit sauvé la vie au vainqueur. Avant de partir pour l'expédition contre Mithridate, ce roi barbare qui, en un seul jour, avoit fait massacrer plus de quatre-vingt mille Romains, qui avoit outragé la majesté de la république dans la personne d'Aquilius, et subjugué la Bythinie ainsi que la Phrygie, Sylla, eut l'imprudence de ne point s'opposer à la nomination de L. C. Cinna au consulat, un de ses plus mortels ennemis, qui osa le citer devant le peuple.

A peine le général s'est éloigné, que les affaires changent de face; Sylla est à son tour proscrit, tandis qu'il bat des lieutenans de Mithridate aux journées de Chéronée et d'Orchomène. Cinna, d'abord chassé de Rome, s'appuie du secours des alliés qu'il veut incorporer dans les tribus; il est vaincu par son collégue Octavius, et dix mille alliés sont tués dans Rome; mais de nouveaux renforts arrivent de toutes parts aux factieux. Cinna rappelle Marius et les

autres proscrits ; Rome est assiégée par Cinna, Carbon, Sertorius, chacun à la tête d'un corps de troupes. La ville est prise, le sombre et farouche Marius se baigne avec délices dans le sang de ses ennemis, et des bandes d'égorgeurs, protégées par lui, commettent tant d'excès, que Sertorius, moins inhumain que son maître, est obligé de les tailler en pièces. Les plus illustres victimes de cette proscription, furent Marc-Antoine, Mérula, et Lutatius Catulus, uniquement coupable d'avoir été autrefois collégue de Marius. Dans le même temps, Sylla prenoit la ville d'Athènes qui, défendue par le tyran Aristion, soutint un siége des plus opiniâtres, et gagnoit la célèbre bataille de Chéronée sur Archélaüs, lieutenant de Mithridate, dont presque toute l'armée fut détruite : on prétend que le général romain perdit quatorze hommes seulement. Une seconde armée du roi de Pont, commandée par Dorilaüs, essuya le même sort. De pareils exploits effrayèrent Marius qui redoutoit, disoit-il, *l'antre du lion absent.* Pour se distraire de cette pensée, il s'abandonna aux plaisirs de la table; mais bientôt usé par la débauche, consumé par la crainte, ce farouche vieillard s'éteignit au milieu des torrens de sang que l'on avoit répandus pour servir sa vengeance.

87.

T. V. Flaccus, chargé par l'horrible faction des égorgeurs, de la guerre contre Mithridate, à la place de Sylla, fut tué par son lieutenant Fimbria qui, aussi habile que scélérat, vainquit le roi de Pont dans plusieurs batailles, et même l'eût pris dans Pitane, ville de la Troade, si les Romains du parti opposé eussent voulu le seconder. Sylla étoit un ennemi plus difficile à vaincre que Mithridate. Fimbria ayant essayé de tenter le sort des armes contre ce patricien, se vit abandonné de ses troupes; et l'assassin de Flaccus, trop fier pour user de la permission que lui accordoit Sylla de retourner en Italie, se perça de son épée. Quoique menacé par ses formidables ennemis qui armoient toute l'Italie, l'heureux rival de Marius ne conserva pas moins toute sa supériorité, ainsi que tout son orgueil, devant Mithridate auquel il dicta la paix. A la tête de trente mille hommes qui lui étoient entièrement dévoués, il reparut en Italie; le désordre, la mésintelligence se glissèrent parmi ses ennemis au moins dix fois supérieurs en nombre : la révolution fut aussi rapide qu'effrayante dans ses divers actes. Cinna venoit d'être lapidé par ses propres troupes : battre le consul Norbanus, débaucher, durant une conférence, toute l'armée du jeune Scipion, coûta peu d'ef-

forts à Sylla. Son lieutenant, le jeune Pompée, enleva, de la même manière à ce même Scipion, une seconde armée, et défit, dans plusieurs combats, le jeune Marius.

Une rage meurtrière s'empara dans Rome, des partisans de celui-ci qui mirent le feu au capitole, et immolèrent tous les amis de Sylla. Partout ce général étoit vainqueur : ses ennemis perdirent une nouvelle bataille à la vue du capitole. La prise de Préneste et la mort du jeune Marius ne terminèrent point les maux de la guerre civile; Sylla insatiable de vengeance, usa des plus affreuses représailles, et l'horreur de ses proscriptions effaça l'horreur des proscriptions précédentes. L'homme le plus dangereux de tous les partisans de Marius, celui qui devoit un jour relever ce parti et détruire la république, César, échappa à la vengeance de Sylla qui cependant devinoit cet ennemi naissant. Le vainqueur de Mithridate, dont l'esprit étoit cultivé par les lettres, se comporta avec toute la fureur d'un barbare, d'un homme grossier et à demi sauvage; ses cruautés furent plus rafinées que celles de Marius.

Les alliés, au lieu de réunir toutes leurs forces dans le commencement de cette guerre civile, embrassèrent chacun, suivant leurs intérêts, un

des deux partis : l'audacieux Pontius Télésinus, chef des Samnites et des Lucaniens, conçut, mais trop tard, un projet digne de son génie, voulut l'exécuter sur le champ, et marcha droit sur Rome. Un combat s'engagea entre son armée et celle de Sylla; Télésinus, après avoir défait l'aile commandée par celui-ci, fut vaincu par Crassus, et périt vaillamment les armes à la main.

Sylla, sous le nom de dictateur, jouissoit de la plénitude du pouvoir suprême. Sertorius, retiré dans la Lusitanie, avec les débris de la faction de Marius, conserva dans le pays toutes les formes républicaines de sa patrie. Cet illustre fugitif, le seul qui, dans les jours de proscriptions, se soit montré humain, déploya des vertus et des talens militaires qui le firent universellement admirer.

Le jeune Pompée attiroit déjà les regards du monde entier par ses exploits. Après s'être déshonoré par une affreuse ingratitude envers Carbon son bienfaiteur qu'il fit mourir en Sicile, il se distingua spécialement dans la deuxième guerre sociale. L'heureux et sanguinaire Sylla essaya de raffermir sur les anciennes bases, une république que lui-même avoit ébranlée jusque dans ses fondemens, et de rétablir le règne des loix parmi ses concitoyens. Rome, veuve de ses plus illus-

tres défenseurs, n'étoit plus qu'une ombre de ce
qu'elle étoit auparavant; un esprit de vertige et
d'anarchie avoit gagné les dernières classes du
peuple. Entouré des parens de ses victimes, le
dictateur eut l'étrange courage d'abdiquer cette
souveraine magistrature, et les Romains res- 79.
pectèrent ce bourreau qui mourut tranquillement
l'année suivante. Un seul particulier, et c'étoit
un jeune homme, ne craignit point de l'insulter
sur la place publique. Avant cette abdication,
Muréna son lieutenant, laissé en Asie, reprit
sans autorisation les armes contre Mithridate,
et n'obtint que de foibles avantages. Le dictateur
rappela Muréna qui reçut dans Rome les honneurs du triomphe, malgré sa mauvaise conduite.

Quelle série de crimes nous venons de parcourir? Pourquoi ces pages ensanglantées de l'histoire romaine nous intéressent-elles! c'est qu'une sorte de grandeur et d'héroïsme accompagne les actions des scélérats qui parurent sur la scène. On admirera toujours, quoique avec horreur, le vainqueur de Jugurtha, des Cimbres et des Teutons, enfoncé dans les marais de Minturnes, ou bien assis sur les ruines de Carthage, et comparant orgueilleusement ses malheurs à ceux de cette cité célèbre. Mithridate vaincu fait ressortir le caractère de Sylla, et ce

prestige diminue à nos yeux l'impression terrible que doit faire naître le souvenir des proscriptions.

La mort du dictateur fut suivie d'une guerre civile allumée par Lépidus qui vouloit relever le parti de Marius; Catulus et Pompée battirent ce factieux, et l'obligèrent de prendre la fuite. Mais Sertorius repoussa courageusement les efforts de Métellus, battit Pompée, s'allia avec Mithridate, tandis que le roi du Pont subjuguoit la Paphlagonie et la Bythinie, et battoit Cotta par terre et par mer. Mithridate l'eût forcé de se rendre dans Chalcédoine, si Lucullus ne fût promptement venu au secours de son imprudent collégue, et n'eût contraint le roi du Pont de se rembarquer précipitamment. Publius Servilius Isauricus, dans le même temps, triomphoit des pirates de Cilicie, sans pouvoir cependant les dompter.

Le crime continue à exercer ses fureurs en Egypte; Alexandre fait mourir sa mère Cléopâtre : ce parricide excite une telle horreur, que son frère Ptolémée Latyre est rappelé (88); la tranquillité se rétablit quelques instans sur les bords du Nil : à sa mort (81) recommence une nouvelle série de forfaits; Alexandre II fait assassiner son épouse et sa bienfaitrice, Cléopâtre

Bérénice; l'Egypte, chaque jour, perd de sa splendeur et de son indépendance.

Les Syriens accablés par le malheur, indignés d'obéir à des princes cruels et occupés uniquement à s'entre-déchirer, n'opposèrent qu'une foible résistance à Tigrane, roi d'Arménie, lequel s'empara d'une partie de la monarchie des Séleucides; cette conquête le rendit le monarque le plus puissant de l'Asie.

Les Parthes, encore immobiles, observoient avec inquiétude les mouvemens des Romains, mais ne déployoient aucune énergie contre ces conquérans qu'ils eussent bien embarrassés, s'ils eussent voulu joindre leurs efforts à ceux de Mithridate.

La Judée respira durant les dernières années d'Alexandre Jannée qui termina son règne en 79. Sous celui d'Alexandra sa veuve, qui fit reconnoître Hyrcan pour sacrificateur, la secte des Pharisiens acquit une funeste influence dans l'Etat, influence qui enflamma la jalousie, ainsi que le ressentiment des Sadducéens leurs ennemis. Ceux-ci professoient une doctrine différente, et subversive de tout ordre social.

QUARANTE ET UNIÈME SYNCHRONISME.

*De 73 à 56 avant J. C.*

Rome, débarrassée de la guerre civile, poussa plus vivement la guerre contre Mithridate; Lucullus battit, et chassa du Pont ce prince qui se réfugia auprès de Tigrane, roi d'Arménie. Avant la fin de ces glorieuses campagnes, Spartacus, Thrace de nation, arma les esclaves et les gladiateurs, forma une armée de cent vingt mille
73. hommes, et aussi habile, aussi actif que brave, tomba sur les généraux romains, les vainquit, et jeta la terreur dans Rome même. Crassus le défit dans une grande bataille; quelques milliers de gladiateurs fugitifs furent rencontrés et taillés en pièces par Pompée qui eut l'effronterie de s'attribuer le principal honneur de cette mémorable victoire. Les pirates de Cilicie infestoient toutes les mers, dissipoient les flottes romaines, et devenoient de jour en jour plus redoutables. Sertorius, après avoir constamment été vainqueur des généraux envoyés contre lui en Lusitanie, fut lâchement assassiné par son lieutenant Perpenna, à l'instigation de Pompée qui, de cette manière, remit les Espagnes sous la domination de la république.

Lucullus, poursuivant le cours de ses exploits, entra dans l'Arménie, vainquit, dans une grande bataille, Tigrane, roi que la prospérité avoit enflé d'un ridicule orgueil, et rendu presque imbécille : Mithridate lui-même démentit son ancien caractère, et prit lâchement la fuite devant les légions romaines. Métellus, surnommé Créticus, subjugua l'île de Crète; Pompée purgea les mers des pirates, et par cet important service, se rendit l'idole de la multitude.

L'indiscipline régnoit parmi les légions romaines aux ordres de Lucullus : cet illustre général, trop occupé de la fortune au milieu de ses exploits, se fit mépriser du soldat qui refusa de le suivre. Mithridate infatigable, et prompt à tirer parti de cette indiscipline, rentra dans le Pont, battit Fabius et deux autres lieutenans de Lucullus qui marcha trop tard à leur secours. Pompée, grâce aux efforts de Ciceron, obtint le commandement de l'armée contre Mithridate: ce général, accoutumé à recueillir le fruit des victoires des meilleurs généraux de son temps, n'avoit plus à combattre que l'ombre de la puissance du roi de Pont; Lucullus avoit abattu les principales forces de ce roi. Mithridate, réduit à une poignée de soldats, fugitif, mais ferme dans le malheur, fut abandonné de Tigrane son beau-

père qui se rendit aux Romains ; lâcheté inutile puisqu'ils dépouillèrent d'une partie de ses Etats, ce prince qui s'intituloit le roi des rois. Pompée porta la terreur des armes romaines jusqu'au pied du Caucase. Mithridate poursuivi avec acharnement, toujours indomptable, toujours terrible, abandonné de ses troupes, et de son fils même, ne trouva d'asile que dans une mort violente, et
63. s'y précipita volontairement.

La vie de ce prince, si célèbre sous le rapport militaire, n'offre qu'un affreux tissu de crimes ; Marius, Cinna, Sylla n'approchèrent jamais de sa férocité. Il assassina, sans éprouver de remords, ses gendres, ses femmes, ses oncles, ses fils, ses frères, sa mère, ses meilleurs serviteurs ; et pourtant Mithridate est un des noms que la postérité prononce avec le plus de plaisir et d'admiration ! Sa haine contre les Romains, sa longue résistance, son grand caractère ont ébloui les hommes, et leur ont fait oublier que ce double sentiment n'étoit point dû au plus exécrable des parricides. A la fin de cette guerre, qui avoit duré près de quarante ans, l'histoire romaine devient, à peu de chose près, celle de l'Univers ; les Romains n'ont plus d'autres ennemis qu'eux-mêmes à redouter.

Un scélérat plus vil, et d'une autre trempe,

effraya les Romains durant le cours de ces prospérités ; c'étoit Catilina, homme de tête et de main, capable des plus hardies entreprises, des plus noires révolutions, et déjà coupable des actions les plus horribles. Pour assouvir sa cupidité, il résolut d'opérer un bouleversement, ou de périr ; mais Ciceron déconcerta les noirs projets de cet exécrable scélérat, le força de fuir, de lever le masque, punit ses complices, tandis que Pétréïus marcha contre Catilina 62.
même qui se fit tuer sur le champ de bataille, mort trop belle pour un conspirateur.

Alors Rome est souillée de tous les crimes : Clodius qui en avoit fait l'apprentissage en Asie, qui avoit soulevé les soldats contre Lucullus, commence à se signaler comme Catilina. Pompée, fier des honneurs du triomphe, aspirant à la domination, presqu'aussi démagogue que Marius, suscita des troubles dans Rome, en proposant la 60.
loi agraire. Métellus Créticus, digne imitateur de la vertu de ses ancêtres, pour s'être prononcé contre cette loi populaire, fut mis en prison. Déjà la liberté menaçoit ruine, lorsque Pompée s'unit à Crassus ainsi qu'à César, afin de partager avec eux le pouvoir suprême : ce triumvirat affecta de fouler aux pieds les loix, l'autorité du sénat, et de persécuter les hommes qui, à l'exemple de Ca-

ton, s'opposoient aux desseins ambitieux des triumvirs. César acquit bientôt une espèce de supériorité, et fit trembler Pompée. A la honte de la magistrature, à la honte de la vertu, Clodius accusé d'inceste, ce Clodius qui profana les mystères de la bonne déesse, devint un des arbitres, un des tyrans de Rome, fit exiler Ciceron, et favorisa de tout son pouvoir les vues de César qui se fit donner la conduite de la guerre contre les Gaulois. Les magistrats perdirent leur caractère, et les loix toute leur force.

En Asie, Pompée disposant de tous les trônes, venoit de ranger (64) la Syrie sous la domination romaine; ce royaume, depuis quatre-vingt-dix années, c'est-à-dire, depuis la mort d'Antiochus IX, n'avoit cessé d'être en proie à la discorde. Pompée survint, détrôna Antiochus XII, et recueillit paisiblement cette riche mais sanglante succession. Vingt-six rois avoient tenu le sceptre depuis Séleucus Nicator, jusqu'à Antiochus XII.

Nous avons glissé légérement sur l'histoire de ces monarques, une des plus embrouillées et des plus tragiques que l'on connoisse. Malheur à celui qui, de sang froid, peut en supporter la lecture! De noires trahisons, des révoltes continuelles, des imposteurs qui séduisent les peu-

ples, des mères qui assassinent leurs fils, des fils qui assassinent leurs mères, des mégères qui ont sans cesse le glaive ou la coupe empoisonnée à la main, quelles images horribles, et quelle dynastie! Nous serions tentés d'appeler tout l'espace qui s'écoule depuis la mort d'Antiochus Théos jusqu'à Antiochus XII, la période des femmes scélérates; les Laodicée, les Arsinoë, les Apamée, les Cléopâtre, les Bérénice, les Triphène (noms également communs à la dynastie des Lagides), trempent impitoyablement leurs mains dans le sang de leurs proches. On devroit peut-être déchirer avec indignation ces pages ensanglantées dont la lecture n'est d'aucune utilité réelle; il faudroit plonger dans un éternel oubli ces monstrueux tableaux. Il est un grand nombre de faits intéressans qui pourroient remplacer ces faits obscènes, dégoûtans, atroces; mais il faut à la plupart des hommes de grands crimes pour leur causer de grandes émotions; et c'est principalement pour cette raison que l'étude de l'histoire me semble dangereuse, surtout pour les femmes et pour les ambitieux, qui puisent de funestes leçons dans cette source corrompue.

La Syrie fut une des contrées qui gagnèrent le plus à passer sous une domination étrangère; ses rois l'avoient continuellement tourmentée.

Quand cette tyrannie eut cessé, la nature parut vouloir punir les Syriens des forfaits de leurs ancêtres; elle leur déclara une guerre opiniâtre, et leur causa autant de malheurs que l'ambition des Séleucides en avoit causé.

L'histoire d'Egypte ne présente pas un spectacle moins hideux sous le règne de Ptolémée Aulète, ou le joueur de flûte; ses honteuses débauches le firent mépriser, chasser du trône sur lequel monta sa sœur Bérénice (65). Ptolémée, réfugié dans Rome, parviut à gagner le sénat; Béréuice, cruelle, débauchée, fit mourir son époux Cybiosate. Les Romains regardoient déjà comme leur patrimoine, cette fertile contrée que les Lagides dégénérés souilloient de forfaits. Les Parthes, au lieu de faire cause commune avec Mithridate, s'unirent aux Romains par un traité de paix.

Chez les Juifs, après la mort d'Alexandre, il y eut un roi et un souverain pontife; Hyrcan II obtint la puissance sacerdotale, et Aristobule II, son frère, la puissance royale. Ce partage enfanta des guerres civiles; Pompée voulant les terminer, s'empara de la personne d'Aristobule, assiégea Jérusalem qui se défendit avec opiniâtreté, mais enleva cette place un jour de sabbat (63). On vit, durant le carnage que les vainqueurs

firent des habitans, les prêtres, tout entiers consacrés au ciel, continuer leurs sacrifices dans le temple. Pompée abusant de sa victoire, bravant le courroux du ciel, osa entrer dans le lieu très-saint; aussi cette année fut-elle la dernière de ses prospérités : Aristobule, ainsi que ses deux fils, furent enchaînés, et suivirent dans Rome le char de triomphe du vainqueur. La Judée, sous le règne du foible Hyrcan, devint un foyer d'intrigues et de séditions.

Les Gaules enfin sont le théâtre de la guerre; J. César y signale sa valeur et ses talens, défait, dans une grande bataille, les Helvétiens qui cherchoient à s'établir dans ce pays, soumet ensuite les Belges, tandis que ses lieutenans soumettoient les Armoriques ou la petite Bretagne.

---

## QUARANTE-DEUXIÈME SYNCHRONISME.

*De 56 à 47 avant J. C.*

Rome marche à grands pas, d'une part, à la domination universelle, et de l'autre à l'esclavage; elle ne commet que des injustices criantes. Avide des trésors de Ptolémée, roi de Chypre, elle venoit de lui enlever cette île, et de forcer

ce prince avare de se donner la mort. Ptolémée Aulète, redevenu possesseur de l'Egypte, fait mourir sa sœur Bérénice, ruine l'Egypte pour satisfaire la cupidité de ceux qui l'avoient réta-
55. bli sur le trône.

Crassus, le plus insatiable des Romains, jaloux du crédit et de la renommée de César, voulut s'illustrer aussi par des exploits, et ajouter à ses propres richesses celles des Arsacides. A l'âge de soixante ans, il marcha contre Orode,
54. roi des Parthes, malgré les imprécations d'un augure et les sinistres pressentimens des gens sages. Sur son chemin, il pilla le temple de Jérusalem, passa ensuite l'Euphrate, et, au lieu de pousser vivement l'ennemi épouvanté, s'arrêta, et retourna en Syrie. Crassus, dans la deuxième campagne, n'essuya que des revers; Suréna, général des Parthes, l'attira dans un piége. Le jeune Crassus fut tué; la tête de ce Romain, mise à la pointe d'une lance, effraya les légions, et plongea son malheureux père dans la douleur; lui-même, quelques jours après, périt, et près de quarante mille hommes trouvèrent, ainsi que ce général, leurs tombeaux dans les plaines de la Mésopotamie. Le royaume d'Arménie, sous Artavasde, fils et successeur de Tigrane, se détacha de

l'alliance

l'alliance des Romains, pour s'uuir avec les Parthes.

Suréna ne jouit pas long-temps du fruit de ses exploits; le barbare Orode tua cet habile général qui avoit sauvé l'empire des Parthes. Ceux-ci ne surent pas profiter de leurs victoires; s'ils eussent fait plus d'efforts, ils subjugnoient une grande partie de l'Orient. La nouvelle de cette défaite répandit la consternation et l'abattement dans Rome.

L'Egypte languissante s'affoiblit de jour en jour; Ptolémée Aulète, tributaire des Romains, dépouille ses sujets pour satisfaire les conquérans du monde, enlève même le cercueil dans lequel étoit enseveli Alexandre-le-Grand, et, couvert d'opprobre, spectateur indifférent de la ruine de la monarchie, meurt (51), laissant ses Etats à l'aîné de ses fils, Ptolémée Denis qui épouse l'aînée de ses sœurs, Cléopâtre, celle même que ses débauches, sa coquetterie et sa cruauté ont rendue si fameuse.

Chez les Juifs, se passèrent de nouvelles tragédies; Pompée fit exécuter par la main du bourreau, Alexandre, fils d'Aristobule II, auquel le sceptre appartenoit : c'est le premier exemple dans l'histoire, d'un souverain immolé juridiquement dans ses Etats, et à la vue de son peuple. 49.

Durant neuf campagnes, voici quels furent les principaux exploits de J. César dans les Gaules : il défit les Helvétiens qui vouloient s'établir dans ce pays, vainquit Arioviste, roi des Germains, tua dans une bataille soixante mille Nerviens, vainquit les Suèves qui avoient passé le Rhin, passa lui-même ensuite ce large fleuve, mit en fuite les Germains, retourna dans les Gaules, peu de temps après, opéra une descente dans la Grande-Bretagne, se rembarqua pour débarquer de nouveau, et triompher des Bretons. Dans la sixième année de cette guerre, il punit la révolte d'Ambiorix, chef des Éburons ou Liégeois, écrasa, au bout de trois années, la puissance de Vercingétorix qui, du fond de l'Auvergne, avoit armé la plus grande partie des Gaules contre les Romains ; il écrasa ce formidable ennemi, malgré les deux cent mille Gaulois qui étoient venus au secours des Arvernes : des siéges et des batailles sans nombre aguerrirent les légions romaines.

Jamais les Gaules n'eussent été assujetties à l'empire romain, si un seul et même lien politique eût uni entre eux les divers Etats dont elle étoit composée, mais qui tous avoient des intérêts contraires ; aussi J. César, non moins habile négociateur qu'excellent général, sut triompher

d'une partie des Gaulois, avec le secours des Gaulois eux-mêmes, ses alliés.

Au fond des Gaules, César ne s'endormoit point sur ses véritables intérêts; à la fin de chaque campagne, ce général venoit passer l'hiver à Rome, et distribuoit les places.

Clodius, le plus méchant, le plus séditieux des citoyens, qui avoit fait du forum un champ de bataille, fut tué par Milon son adversaire, 52.
obligé de repousser la force par la force, et que pourtant le peuple, malgré toute l'éloquence de Ciceron, condamna à l'exil. César et Pompée écartèrent de la dignité consulaire Domitius Aénobardus. Pompée, seul consul pendant cinq 51.
mois, prit pour collégue Q. Métellus Scipion.

Tandis que César se distingue à la tête des armées, que Ciceron lui-même cueille quelques lauriers dans la Cilicie, Pompée s'amuse à faire construire des théâtres, oublie le soin de sa gloire, et entreprend d'inutiles voyages en Asie. Bientôt l'ambition lève le masque, la mésintelligence éclate ouvertement entre César et Pom- 50.
pée; celui-ci débauche deux légions à son rival.

Aucun des deux rivaux ne veut licencier l'armée qu'il commande; César offre de renvoyer la sienne, si Pompée consent à mettre bas les armes : ni l'un ni l'autre ne parloient de bonne foi. Pompée

devenu maître dans Rome, fit déclarer la patrie en danger, et son rival criminel. César n'avoit aucune des formes légales pour appuyer sa révolte, lorsque Curion, tribun du peuple, l'année suivante, se rendit dans le camp de César qui, à la tête de ses légions, marcha aussitôt sur l'Italie, prit Rimini, et passa enfin le fatal Rubicon.

Ciceron qui sauva la république des fureurs de Catilina, ne put la sauver de l'ambition de Pompée et de César. Si Rome eût pu être défendue par le zèle, l'éloquence et la vertu d'un seul citoyen, l'auteur de tant de chefs-d'œuvres, objets perpétuels de notre admiration, eût été le libérateur de sa patrie; mais les factions des Gracques, les guerres civiles de Marius et de Sylla avoient ébranlé les fondemens de la république, et ce grand homme ne pouvoit ranimer, du feu de son génie et de son patriotisme (1), un corps languissant qui tomboit en dissolution. La république, partagée entre Pompée et César, devoit nécessairement succomber, de quelque parti que se rangeât la victoire. L'un après avoir triomphé de l'Orient, l'autre après avoir triom-

(1) Les hommes de tous les partis purent reprocher à Ciceron sa puérile vanité, mais ne lui contestèrent jamais le titre de bon citoyen.

phé de l'Occident, et planté les aigles romaines jusque dans la Bretagne; celui-là, fier de compter tant de rois asiatiques vaincus; celui-ci, d'avoir subjugué tant de peuples, ne pouvoient se décider, entourés de tant de gloire, à se perdre dans la foule des citoyens.

Maître de son armée, César, plus favorisé de la fortune, plus actif, agit sur le champ au lieu de consulter; Pompée, frappé d'un esprit de vertige, délibéra, et quitta ensuite honteusement l'Italie. L'audacieux César entra dans Rome, pilla le trésor public, et passa ensuite dans l'Épire. L'activité de Pompée parut un moment se réveiller; il battit César devant Dyrrachium, et il eût anéanti l'armée de son rival, s'il eût su profiter de cette première victoire. L'incomparable audace de César et sa fortune l'emportèrent enfin. Les Germains enrôlés sous ses étendards, devinrent les principaux instrumens de son triomphe; leur fidélité étoit aussi éprouvée que leur bravoure. Pompée, vaincu complétement dans les plaines de Pharsale en Thessalie, s'enfuit précipitamment en Egypte; Caton s'embarqua pour 48.
l'Afrique, résolu de défendre la liberté romaine jusqu'au dernier soupir.

Pompée fit voile vers l'Egypte où la guerre civile régnoit entre Ptolémée et Cléopâtre. Le

rhéteur Théodote engagea le jeune roi à une lâcheté criminelle, et Pompée fut assassiné par les ordres de ce prince qui lui devoit la couronne. César vengea la mort de son rival, non sans s'exposer aux plus grands dangers qu'il eût encore courus. Sa passion pour Cléopâtre, sa partialité contre Ptolémée, faillirent de le perdre; les Alexandrins prirent les armes, fondirent sur les Romains qu'ils eussent infailliblement exterminés, sans la présence d'esprit de César qui apaisa un moment leur fureur; mais elle s'enflamma de nouveau. Ptolémée parvint à s'échapper; l'eunuque Ganymède, général égyptien, rusé, plein d'habileté et de valeur, battit les Romains, et les réduisit aux derniers abois. César alloit succomber, lorsque Mithridate de Pergame, survint à la tête d'une armée, défit celle de Ptolémée qui, en fuyant, se noya dans le Nil: la victoire de Mithridate délivra César. Après cette révolution, le général romain couronna un autre Ptolémée avec Cléopâtre, et durant quelque temps oublia la gloire dans les bras de cette reine étrangère.

## QUARANTE-TROISIÈME SYNCHRONISME.

### *De 47 à 43 avant J. C.*

César s'échappa avec peine du sein des plaisirs; mais une fois dégagé de ses liens, il reprit toute son activité, marcha en toute diligence contre Pharnace, fils de Mithridate, qui venoit de prendre les armes, et n'eut besoin que de paroître 46. pour vaincre cet ennemi, célérité si bien exprimée par ces mots : *Veni, vidi, vici.* Il retourna ensuite dans Rome, quitta bientôt cette ville, passa en Afrique, vainquit Scipion à la journée de Thapsus, et obligea Juba, roi de Mauritanie, de se tuer. Caton, renfermé dans Utique, résolu de ne jamais plier sous le joug d'un particulier, se déchira les entrailles, et priva César du plaisir de lui pardonner : le vainqueur, de retour à Rome, profita d'un instant de repos pour réformer le calendrier.

Les enfans de Pompée devenoient de jour en jour plus puissans dans les Espagnes. César se rendit dans cette contrée, joignit ses ennemis dans les plaines de Munda, combattit 45. pour la vie autant que pour la victoire, et ne triompha d'eux qu'après les plus pénibles efforts

qui terminèrent la guerre civile. Alors il fut salué *imperator :* plus de liberté, plus de pa-
44. trie ; la fortune de César a fait disparoître ces deux divinités. Il exerçoit dans Rome l'autorité suprême, sous le nom de dictateur, et cependant son ambition n'étoit pas satisfaite ; il eût désiré le titre de roi que les Romains avoient en horreur. Une conjuration se forma contre ce grand homme, qui tomba sous le fer d'une troupe d'assassins, au nombre desquels on compte son propre fils.

Rome, fondée par un fratricide, avoit, sous Junius Brutus, acheté sa liberté par un parricide, et des flots de sang coulèrent sous les murs de cette ville, et sur les bords du lac Rhégilles, pour cimenter les fondemens de la république. Rome perdit, par le même crime, sa liberté sous Marcus Brutus : là, c'est un père qui fait le métier de bourreau contre ses fils ; ici, c'est un fils qui poignarde son père. Ainsi le parricide commence et termine les destinées de la république romaine, et la liberté s'éteint dans le sang des Romains.

*Jugement sur César.*

César, victorieux de tous ses ennemis, leur pardonna généreusement. La suite de ses actions

nous annonce que la clémence fut réellement une vertu de son cœur, encore plus que de sa politique. Depuis la journée de Pharsale, ce ne fut plus le continuateur de Marius, l'ami secret de Catilina, le protecteur du factieux Clodius, le fauteur de tous les scélérats, ce fut César tout entier. La clémence d'Auguste, son successeur, fut une vertu bien plus tardive, beaucoup plus intéressée, et, par conséquent, beaucoup moins louable; Auguste étoit las de vengeance quand il pardonna, et la plupart de ses ennemis avoient péri dans les proscriptions, ou dans les guerres civiles: les ennemis de César, au contraire, étoient en grand nombre. Ce qui le distingue d'un tyran, c'est que celui-ci affecte la douceur, la bonté envers tous, afin de parvenir à son but, et qu'il attend, pour assouvir sa vengeance, qu'il soit devenu le maître dans l'Etat; tandis que César s'arrête au moment même qu'il peut se venger; sa clémence le perdit, car ceux qu'il avoit épargnés le poignardèrent.

*Parallèle de Pompée et de César.*

La gloire de César est plus pleine que celle de Pompée. Les Gaulois, les Helvétiens et les Germains, vaincus par le premier, étoient d'au-

tres ennemis que les Asiatiques. Dans la deuxième guerre contre les esclaves, Pompée ne tailla en pièces que des malheureux échappés du champ de bataille où Crassus avoit complétement défait l'armée du redoutable Spartacus. Sertorius traita le grand Pompée comme un écolier, et lui donna d'assez bonnes leçons. L'expédition de Pompée contre les pirates de la Cilicie, est de tous ses exploits, celui qui fait le plus d'honneur à ce général; en Asie, il recueillit seulement le fruit des victoires de Lucullus.

Du moins si Pompée est inférieur à César, sous le rapport des talens militaires, on voudroit lui adjuger la supériorité sous le rapport du patriotisme. Jugeons-le impartialement d'après les faits historiques. Les deux rivaux se ressemblent plus qu'on ne se l'imagine sur ce point, avec cette différence, que César, plus ouvert, plus hardi, cacha moins ses vues; au lieu que Pompée, plus dissimulé, plus timide, les cacha davantage; mais de zélés républicains démêlèrent aisément ces vues ambitieuses. Au milieu des malheurs publics, en Thessalie, Pompée refusa le commandement de l'armée navale à Caton, parce que, dit Plutarque, « l'unique but de toute la politique de Caton, étoit de rendre la liberté à sa patrie ».

QUARANTE-QUATRIÈME SYNCRHONISME.

*De 43 à 31 avant J. C.*

Une affreuse anarchie suivit la mort de César ; les conjurés obtinrent un succès passager. Ciceron, qui applaudissoit à leurs principes, paralysa néanmoins leurs bras. Brutus lui-même sauva Antoine, le plus grand ennemi du parti républicain. L'arrivée de Lépidus, à la tête d'une légion, fit changer les affaires de face; Antoine lut le testament de César, montra la robe ensanglantée du dictateur, à la multitude qui furieuse se jeta sur les conjurés, lesquels, après avoir repoussé la force par la force, quittèrent Rome. Antoine y régna despotiquement, et ne vit pas sans jalousie Octave, petit-neveu de César, paroître au milieu des Romains. Il affecta de mépriser un jeune homme de dix-huit ans; mais déjà la finesse, la politique rendoient ce jeune homme un rival dangereux. Octave s'appuya des conseils de Ciceron qui, charmé de jouer encore un rôle, s'empressa de diriger cet élève qui devoit anéantir la république.

Une nouvelle guerre civile s'alluma entre Décimus-Brutus, gouverneur de la Gaule cisalpine,

et Antoine. Deux consuls périrent les armes à la main; Antoine vaincu, fut déclaré ennemi de la république. Fugitif, sans ressources, sans argent, sans soldats, on le croyoit perdu; mais il se releva inopinément, en gagnant les légions de Lépidus, qui voulurent tuer leur foible général. Brutus et Cassius, chefs des conjurés, s'embarquèrent, et réunirent vingt légions sous leur commandement.

Octave, Antoine, Lépidus se réconcilièrent, et s'abouchèrent ensemble dans une petite île, près de Mantoue: c'est là que ces trois bourreaux désignèrent leurs victimes, stipulèrent le massacre de leurs ennemis, se firent mutuellement d'abominables sacrifices, et résolurent de dépouiller les habitans d'un grand nombre de villes dont les terres devoient être abandonnées aux soldats. Rome présenta l'image la plus effroyable; trois armées y entrèrent à la fois. Des proscrits incendièrent une ville où la mort seule les attendoit; trois cents sénateurs, deux mille chevaliers furent immolés; au milieu de Rome, s'élevoit un tribunal où l'on déposoit les têtes des proscrits. Ciceron, près de s'embarquer, fut égorgé par les assassins, et périt avec plus de courage que l'on n'auroit dû en attendre de lui. Quand Antoine vit la tête de ce vertueux ora-

teur, il s'écria : *Voici le terme des proscriptions, vivez Romains.* S'il y eut de nombreux exemples de perfidie, de trahison et de scélératesse, il y en eut aussi plusieurs d'héroïsme, qui consolent l'humanité. Sextus Pompée, fils du grand Pompée, sauva un grand nombre de proscrits, que des barques envoyées sur les côtes de l'Italie, recevoient pour les conduire en Sicile.

Antoine ainsi qu'Octave, après cet horrible massacre, marchèrent contre les conjurés, et laissèrent Lépidus dans Rome : le parti républicain comptoit les meilleures troupes, mais la discipline n'y étoit pas observée régulièrement. Elles forcèrent Brutus à livrer bataille; il y eut plusieurs actions de suite, que nous appelons communément la journée de Philippes; les républicains furent vaincus près de ce lieu, non loin du Strymon. Poursuivi par un mauvais génie, victime d'une cruelle erreur, Cassius se tua avec le même poignard qu'il avoit tourné contre Jules-César : Brutus, vaincu le lendemain, se fit tuer. 42.

Ce général et son ami Cassius désespérèrent du succès de leur cause avec trop de précipitation ; ce furent eux qui abandonnèrent la fortune, et non la fortune qui les abandonna. On avoit déja vu, avant eux, des vaincus, ré-

duits à une situation plus critique, ne point être abattus par leurs défaites, établir leur gloire, et relever le parti dont ils étoient les défenseurs. Ces Romains magnanimes avoient donc plus les yeux fixés sur leur tombe, que sur la patrie elle-même qui avoit besoin de leur vie. Antoine pleura la mort de ces deux ennemis; Octave en témoigna une joie indécente, et commit, sur le champ de bataille, des forfaits dont le récit n'est propre qu'à faire frémir: ce triumvir s'étoit pourtant caché lâchement dans les bagages avant la journée de Philippes. Tibère naquit cette même année, et méritoit de venir au monde dans un temps aussi désastreux, aussi cruel.

L'Univers avoit les yeux levés sur Marc-Antoine; les villes de l'Asie et de la Grèce lui rendirent des honneurs divins. Cléopâtre, reine d'Egypte, mandée à son tribunal pour avoir fourni des secours aux conjurés, enchaîna ce vainqueur, et amollit son courage. Cependant Ventidius, un de ses lieutenans, vengea la honte de Crassus, et battit les Parthes.

Sextus Pompée, maître de la mer, infestoit les côtes de l'Italie, et balançoit la puissance des triumvirs. Antoine et Octave invités à une con-
36. férence, se rendirent à bord de sa galère: il eût

pu les enlever, il ne le fit pas, fut vaincu dans une grande bataille navale, et la Sicile conquise. Sextus Pompée s'enfuit en Asie, et fut tué.

La guerre civile éclata entre Fulvie, épouse d'Antoine, et Octave. Vaincue, elle mourut de chagrin, et Antoine épousa Octavie, sœur du triumvir. Lépidus dépouillé du pouvoir, rentra dans la vie privée. Octave sut bien profiter des fautes de son rival qui, devenu perfide, emmena Artavasde, roi d'Arménie, le traîna en triomphe dans Alexandrie, et le tua. Après cet acte de cruauté il marcha contre les Parthes qui le vainquirent, et l'obligèrent de retourner dans les bras de son enchanteresse à laquelle il eut l'indignité de sacrifier Octavie son épouse.

Rome s'indigne de cet avilissement ; à l'approche de la guerre, Antoine ne s'occupe que de plaisirs : aveuglé par les charmes de Cléopâtre, ne voulant plus vaincre, il se laisse battre dans le golphe d'Ambracie, près le promontoire d'Actium, par Vipsanius Agrippa, s'enfuit en Egypte 31.
sur ses vaisseaux, abandonnant une nombreuse armée de terre qui auroit pu facilement réparer cet échec, et qui est obligée de se rendre à Octave. Toujours épris d'une funeste passion, il se perce de son épée pour ne point survivre à sa chère Cléopâtre qu'il croyoit morte. Octave

survient; la reine essaie de le captiver, et ne peut y parvenir. Pour se soustraire à la honte d'être offerte en spectacle aux Romains, elle se fait piquer par un aspic, et meurt. Avec cette reine finit la dynastie des Lagides qui, sous dix-sept rois, avoient gouverné l'Egypte durant l'espace de deux cent quatre-vingt et un ans.

Cette contrée réduite par Octave en province romaine, devint le grenier public de Rome. On peut dire que la fertilité de l'Egypte servit à rendre stérile l'Italie entière, où les soins de l'agriculture furent délaissés, et qui se couvrit de vergers, de parcs, ainsi que de maisons de plaisance. Les flottes d'Alexandrie, chargées de blés, remontoient le Tibre, et approvisionnoient abondamment la capitale de l'Univers.

De nouveaux troubles s'élevèrent en Judée; Antipater l'Iduméen qui, par ses intrigues, son habileté s'étoit acquis une grande influence, mourut empoisonné (43). Les partis se combattirent avec plus d'acharnement; l'un d'eux appela Phraate, roi des Parthes, qui entra dans Jérusalem, plaça sur le trône Antigone, fils d'Aristobule, mit en fuite Hérode, fils d'Antipater, qu'Antoine prit sous sa protection, et qu'il nomma roi (38). Protégé par les Romains, l'Iduméen marcha sur Jérusalem, prit cette ville, et l'on vit

un

un roi, Antigone, condamné à mort, par une sentence, et décapité par des licteurs romains. Hérode épousa Marianne, de la famille royale. Ainsi finit la race des Asmonéens, après cent vingt-neuf ans d'existence; alors le sceptre sortit de la tribu de Juda, comme l'avoient prédit clairement les prophètes. Le nouveau monarque des Juifs avoit du caractère, du talent, mais il étoit féroce et d'une humeur jalouse; il cimenta son pouvoir avec le sang de tous les Juifs qui lui causoient de l'ombrage: une fausse tranquillité, fruit de la tyrannie, succéda momentanément aux horreurs de la discorde.

## ROME EMPIRE.

### AUGUSTE.

Après la journée d'Actium, l'Univers obéit docilement à un seul maître, et respira. Octave, jusqu'à cette époque, n'avoit connu que le métier d'assassin; maître du monde, il le devint de ses passions, reçut le nom d'Auguste, et changea de conduite en changeant de nom.

Avant d'entreprendre l'histoire de l'empire romain, faisons quelques remarques sur Rome républicaine. Les prodiges de la valeur firent naître dans cette ville, une grande puissance,

et couler d'immenses richesses ; mais la valeur et les richesses lui donnèrent un souverain. Durant les beaux jours de la république, les soldats romains craignirent plus leurs généraux que les ennemis ; cette crainte salutaire enfanta les prodiges de la valeur. Rome, du temps de la république, fut insatiable de gloire ; sous les empereurs, elle ne sera plus, pour ainsi parler, qu'affamée de plaisirs. Dès le temps de Scipion l'Africain, l'amour des soldats pour les généraux vainqueurs, remplaça l'amour de la patrie, et les généraux insensiblement s'acheminèrent au pouvoir suprême.

La république reposoit uniquement sur les fondemens de la religion ; l'épicurianisme venu de la Grèce, les ébranla dans le cœur des principaux citoyens. Sans les augures, sans les vestales, les Romains n'auroient pu si long-temps maintenir leur liberté : lorsqu'ils n'écoutoient plus leurs magistrats, du moins ils écoutoient leurs prêtres ; et Jupiter tonnant du haut du capitole, étoit, pour ce peuple républicain, un dictateur perpétuel. Du moment que la crainte des dieux cessa d'agir sur la multitude ; du moment qu'en plein sénat, on osa révoquer en doute les dogmes les plus sacrés ; du moment que deux augures ne purent se regarder,

sans rire l'un de l'autre, la république ne subsistoit déjà plus réellement.

Le sénat eut, dans les premiers siècles, la politique de mettre les citoyens aux prises avec l'ennemi extérieur, afin de ne point leur donner le temps de se diviser, et de se battre entre eux. En faisant naître une guerre extérieure, il ajournoit toutes les querelles, et prévenoit la ruine de la république. L'Italie une fois conquise, le sénat fut privé de ce moyen d'administration. Carthage est détruite; la Grèce, le Pont, la Cappadoce, la Syrie, l'Arménie, sont conquises; Pompée revient vainqueur de l'Orient; César, quelques années après, de l'Occident. Le monde se taisoit en présence de ces deux illustres capitaines. Après tant de triomphes, il ne leur manquoit plus que de monter au capitole, afin de rendre des actions de grâce aux dieux immortels; mais l'ambition n'a jamais pu réunir deux grands hommes. Si la paix règne durant quelques années sur la terre, elle ne règne pas dans leur cœur dévoré par cette passion. Rome n'a plus d'ennemis que les Parthes; ce peuple est trop éloigné pour tenir les ambitieux en bride, et leur inspirer de la crainte.

Sous Auguste, l'histoire de l'empire romain

devient celle de l'ancien continent. Tout l'Orient étoit soumis, excepté les indomptables Parthes qui défendoient courageusement leur indépendance, et servoient de contre-poids à la puissance romaine. Dans la Judée, Jésus-Christ vient au monde, et dès l'âge de douze ans, fait admirer sa sagesse divine : les peuplades du Caucase, retranchées sur des montagnes inaccessibles, osoient, du haut de ces remparts naturels, défier la puissance des maîtres du monde.

La Grèce, quoique asservie, conservoit encore l'antique forme de ses constitutions, et une ombre de liberté qui flattoit l'orgueil de ses habitans. Les Thraces, les Étoliens, les Thessaliens n'avoient nullement changé de caractère; Rome avoit pour eux les mêmes ménagemens politiques qu'Athènes ainsi que Sparte avoient eus à l'époque de leur gloire et de leur prospérité. Les Dalmates s'étoient révoltés; mais des légions les firent promptement rentrer dans le devoir.

En Occident, dans les Gaules, ainsi que dans l'Italie, la paix régnoit, les peuples jouissoient du bonheur; mais les indomptables Espagnols se défendoient dans leurs montagnes : quatre mille Cantabres se précipitèrent tout armés dans l'Océan, pour ne point survivre à la perte de leur liberté. Les Germains, encore indépen-

dans, redoutoient peu les attaques des Romains; les Bretons, à demi-sauvages, se maintenoient dans la même indépendance. Lorsque César débarqua sur leurs côtes, cette nation pauvre, de mœurs simples et grossières, vivoit confinée sur les hauteurs, ou dispersée dans les forêts; elle n'avoit, pour toute marine, que de frêles barques sur lesquelles les Bretons bravoient intrépidement les flots de l'Océan: leurs guerres ressembloient à celles des sauvages de l'Amérique, c'est-à-dire, que ces insulaires recouroient plus à la ruse qu'à la force ouverte. Vers le nord de l'Europe, les nations étoient intactes; les Sarmates, les Sauromates, les Scandinaves n'avoient aucun démêlé avec les Romains, et la liberté régnoit toute entière près du cercle polaire arctique.

En Afrique, les Romains, du côté de l'Egypte, essayèrent, sous le commandement de Caïus Pétronius, d'envahir l'Ethiopie; mais les déserts contraignirent ces hardis conquérans de rebrousser chemin: les bornes de leur empire furent néanmoins prodigieusement reculées du côté de la Lybie, car leurs possessions s'étendirent jusque dans les royaumes de Fezzan et de Mourzouch, que nous connoissons aujourd'hui de nom seulement.

Pour nous résumer, toutes les extrémités de

l'ancien continent étoient libres, et tout le centre esclave.

RÈGNE D'AUGUSTE.

Auguste ayant donné la paix au monde, embellit Rome, réforma les mœurs, la religion, releva la dignité du sénat, mais corrompit le peuple par des largesses : il prépara à ses successeurs les plus grands maux, en établissant huit cohortes prétoriennes chargées du soin de veiller à sa conservation. Mécène et Agrippa, tout à la fois ses ministres et ses amis, le secondoient de leurs conseils et de leurs talens; au milieu de la paix profonde de l'Univers furent célébrés les jeux séculaires.

Mais bientôt les Germains obligèrent Auguste de rouvrir le temple de Janus fermé depuis la journée d'Actium. Avant de reprendre le fil des événemens historiques, il est important de jeter un coup d'œil sur ce pays, alors sauvage. Dans cette épaisse forêt hercynienne que, selon J. César, on ne pouvoit traverser en toute sa longueur qu'après cent soixante journées de marche, se réfugièrent, se pressèrent, se renversèrent les uns sur les autres, les divers peuples de la Germanie et ceux des contrées situées plus au nord, qui, dans la suite, démembrèrent l'empire romain. Les

Germains étoient aussi cruels, aussi destructeurs après la victoire, que les Algonkins, les Iroquois du nouveau continent, et beaucoup plus redoutables. La sombre épaisseur des forêts, les marais qui en bordoient les lisières, des vallées désertes durent glacer d'effroi les Romains, accoutumés en Italie au spectacle animé des villes et d'une nombreuse population. Cette Germanie, durant tant de siècles, âpre et sauvage, durant tant de siècles, enveloppée de forêts impénétrables aux rayons du soleil, est maintenant, aussi bien que les Gaules, couverte de cités florissantes, et le soleil, rendu à l'homme civilisé, luit sur des campagnes fertiles.

Toutes les antiquités de la Germanie ne sont que des monumens affreux qui retracent le souvenir des malheurs causés par la plus sanguinaire des idolâtries. Il faut en dire autant des ouvrages d'esprit qui nous restent des anciens Germains, ainsi que des anciens Gaulois : on a beaucoup vanté, et l'on vante tous les jours les poésies de leurs Bardes. L'auteur du *Misopogon*, l'empereur Julien, n'avoit point cet enthousiasme pour ces poëtes guerriers dont il compare les chants aux *cris des oies sauvages*.

Les Nerviens, les Attuaires, les Chérusques, les Hérules, les Boïens, les Quades, les Mar-

comans, etc., étoient les peuples les plus belliqueux de la Germanie. Drusus et Tibère avoient déjà ravagé cette contrée, et le premier de ces princes s'étoit même porté jusqu'aux bords du Véser. C. Varus ne fut pas aussi heureux ; ce général s'étant imprudemment enfoncé dans la forêt hercynienne, se vit assaillir par l'armée d'Arminius, roi des Chérusques. Les légions romaines furent taillées en pièces à Teutoburgium, et les barbares immolèrent, sur les autels de leurs dieux, les tribuns dont ils suspendirent les corps à des arbres, en forme de trophées. Cette sanglante défaite causa un violent désespoir à Auguste qui, durant plusieurs nuits, se frappa la tête contre le mur de son lit, en s'écriant : « Varus, rends-moi mes légions » ; mais Varus lui-même avoit péri, et Auguste ne songea point à tirer vengeance d'Arminius : les nations belliqueuses de la Germanie repoussèrent vaillamment, sous son règne, les fers des Romains.

La fortune sembla abandonner Auguste : des chagrins domestiques empoisonnèrent les dernières années de sa vie ; ils furent causés par les désordres de sa petite-fille Julie. Il s'éteignit à Nole, ville de la Campanie, à l'âge de soixante-quinze ans.

La Judée, gouvernée despotiquement par Hé-

rode, jouissoit néanmoins de la plus grande tranquillité; ce fut alors que le Messie vint au monde: cet enfant miraculeux échappa à la cruauté du prince qui redoutoit l'avénement du Fils de Dieu. Hérode, souillé de crimes, souillé du sang de sa propre femme, Marianne, qu'il immola dans un barbare transport de jalousie, mourut lui-même, quelque temps après, rongé de mélancolie. Son royaume fut partagé; Hérode Antipas régna dans cette partie de la Palestine où est Jérusalem.

## SIÈCLE LITTÉRAIRE D'AUGUSTE.

Les Romains échappés aux proscriptions, aux guerres civiles, dégoûtans encore du sang de leurs concitoyens, cultivèrent néanmoins les belles-lettres, et finirent sans doute, au milieu de ces paisibles occupations, par s'étourdir sur toutes les horreurs dont ils avoient été ou complices ou témoins. Ciceron ne put qu'entrevoir l'aurore de ce beau siècle auquel ce grand orateur appartient cependant tout entier, par la perfection de ses ouvrages. La gloire de son nom remplit l'Univers, et le remplira éternellement. *Omnibus in terris et jam versatur, et semper habitabit nominis mei gloria.* Ce compli-

ment flatteur, adressé par Ciceron à l'un de ses cliens, lui est applicable à lui-même.

On a épuisé pour le chantre d'Enée, l'ornement du siècle d'Auguste, toutes les louanges. L'immortalité semble protéger Virgile avec une sorte de prédilection, et se plaît à étendre la renommée de ce poëte harmonieux et sublime. C'est, aussi bien qu'Homère, le poëte de tous les âges et de toutes les nations. Horace fit revivre dans ses odes l'enthousiasme de Pindare, composa des satires assaisonnées du sel attique, fit briller son esprit, son enjouement, et se déshonora pourtant quelquefois par des productions obscènes. La muse élégante, facile et ingénieuse d'Ovide charma les Romains, et ses élégies, dans la suite, les attendrirent vivement sur le sort de ce poëte qui mourut en exil près des bords du Pont-Euxin. Le tendre Tibulle ne les ravit pas moins, ainsi que Properce, par sa muse gracieuse et plaintive; ils furent pour le peuple roi ce que dans une belle nuit du printemps est pour la nature le chant voluptueux du rossignol. Catulle aiguisa des épigrammes, et se montra aussi terrible à ses ennemis qu'aimable pour ses maîtresses.

L'histoire compta presque autant de beaux génies que la poésie elle-même. Crispe Salluste appartient, comme Ciceron, au siècle d'Auguste,

quoiqu'il n'en ait pas vu les merveilles : la plupart de ses livres sont perdus ; ce qui nous reste de cet historien, nous fait regretter vivement une pareille perte. La conjuration de Catilina et la guerre de Jugurtha sont des chefs-d'œuvres ; Salluste est le Thucydide des Romains, avec cette différence, que l'historien grec eut des mœurs, et que l'historien romain se plongea dans la débauche la plus honteuse. Tite-Live eut l'avantage de vivre à la cour d'Auguste, et se distingua par la généreuse fierté de ses sentimens : jamais il ne trahit l'amitié, et pour complaire au vainqueur, n'insulte jamais dans ses écrits aux vaincus ; il parla toujours de Pompée avec les égards et le respect dus à la mémoire d'un si illustre capitaine. Tite-Live, de son vivant même, jouit de toute sa gloire ; la force, la nature animent ses tableaux, et souvent, dans ses descriptions, brillent toutes les couleurs de la poésie. Aucun écrivain n'excella comme lui à faire parler les généraux, et ne prêta de plus nobles accens au patriotisme des Romains.

C. Népos vécut probablement dans le siècle d'Auguste ; c'est le premier historien connu qui ait isolé les capitaines de leur nation, et renfermé, dans un cadre à part, l'histoire de leur vie. Critique peu judicieux, ou plutôt républi-

cain effréné, il loue quelquefois sans restriction, des hommes qui se souillèrent des plus affreux crimes, Timoléon, par exemple. Quel que soit notre attachement à la patrie, la patrie ne sauroit nous commander un fratricide; rien donc ne peut justifier C. Népos de dire: *Hoc præclarissimum facinus* », et d'ajouter que Timoléon voulut se dérober par la mort, à la présence *d'hommes ingrats*. Les Corinthiens ingrats, parce qu'ils détestent un criminel! Timoléon, faisant égorger en sa présence son propre frère, n'a jamais pu être approuvé que par les stupides admirateurs d'un patriotisme exalté. En cette circonstance, nous devons avoir pour cet homme les yeux de sa mère qui, abhorrant l'action atroce de son fils, refusa de le voir, en l'appelant impie et fratricide: la politique ne peut l'absoudre, quand la nature le condamne.

La clarté, l'élégance du style, la richesse des tableaux, la netteté des idées, la beauté des harangues, tout fait présumer que Q. Curce étoit contemporain de Tite-Live. Son histoire d'Alexandre-le-Grand n'est pas toujours marquée au coin d'une saine critique, et s'éloigne souvent de la vérité; mais peu d'écrivains ont été plus exacts, plus fidèles dans leurs tableaux des faits physiques. Plusieurs de ces faits, que l'on re-

gardoit comme fabuleux, ont été depuis reconnus pour vrais, entre autres celui du mirage, phénomène d'une mer factice qui borne dans le désert l'horizon des voyageurs, et qui frappa les Macédoniens : ce phénomène, produit par une illusion d'optique, s'est reproduit aux yeux des Français en Egypte.

Le flambeau des lettres, sous l'empire d'Auguste, jeta une clarté si vive, qu'elle rejaillit dans les Gaules où l'esprit humain, jusque-là assoupi, se réveilla, et commença à faire connoître aux Gaulois tous les charmes des belles-lettres.

---

## PREMIER SYNCHRONISME.

### *De 4 à 37 après J. C.*

### TIBÈRE.

Auguste, disent quelques historiens, pour se faire regretter davantage, légua l'empire à Tibère dont il avoit deviné le caractère méchant et cruel. Octave vivoit donc encore si Auguste prit véritablement cette résolution. Le peuple romain s'abâtardit entièrement sous un pareil successeur; le sénat alla au-devant de la servitude, et fatigua par d'insipides louanges, ainsi que par une insigne lâcheté, le sombre tyran.

Des mouvemens séditieux éclatèrent parmi les légions stationnées en Germanie. Germanicus eut beaucoup de peine à faire rentrer dans le devoir des soldats qui vouloient lui-même l'élever à l'empire. Une autre révolte fut également apaisée en Pannonie par Drusus, et les troupes, dans l'une et dans l'autre armée, firent justice des hommes qui les avoient égarées. Germanicus mena ses soldats contre les Chérusques, effaça dans une grande bataille la tache imprimée à la gloire du nom romain, rendit, avec la pompe la plus touchante, les honneurs funèbres aux tristes restes de l'armée de Varus, obtint ensuite de nouveaux avantages, et poussa ses armes victorieuses jusqu'aux rives de l'Océan germanique. Des colonies romaines envoyées en Germanie, commencèrent à défricher un sol inculte, et soldats en même temps que laboureurs, les colons furent chargés de la défense des frontières. De proche en proche, ils inspirèrent le goût de l'agriculture aux barbares, et deux siècles après, le goût des lettres, qui adoucit un peu leur humeur farouche. Arminius, ce roi des Chérusques, si redoutable aux Romains, quoique vaincu par Germanicus dans plusieurs batailles, excita la jalousie des peuples voisins ses compatriotes, qui s'armèrent contre lui; il périt par la trahison de sa propre famille.

Germanicus ne se fit pas moins admirer par ses vertus que par ses exploits. Rome idolâtroit ce jeune héros; il paya cher les sentimens qu'il avoit inspirés. Le vainqueur des Germains, à la fleur de l'âge, termina en Orient ses jours par le poison. Pison, unanimement accusé de cet attentat, se donna la mort; Plancine, son 19.
épouse, peut-être encore plus criminelle, fut sauvée par Livie, mère de l'empereur.

Avant de se laisser conduire par Séjan, Tibère avoit eu, jusqu'à un certain point, l'art de cacher ses vices, et même il se conduisit avec assez de modération à l'égard des différens chefs de conspirations qui se tramèrent contre sa personne, et montra beaucoup d'humanité envers les habitans des villes d'Asie, qu'un affreux tremblement de terre venoit de renverser. Sa table étoit frugale; il respectoit les formes de la république, maintenoit les bonnes mœurs, et ménageoit les peuples; mais son caractère s'aigrit tout à coup: 24.
grâce à la méchanceté de Séjan, celle de Tibère ne connut plus de bornes; les délateurs se multiplièrent, ainsi que le nombre des victimes. Les mœurs de Tibère changèrent totalement; il se plongea dans la débauche ainsi que dans les plus impures voluptés, et les malheurs publics augmentèrent avec la tyrannie; la chute de l'amphi-

théâtre de Fidène coûta la vie à cinquante mille
spectateurs. Après la mort de sa mère Livie ;
29. Tibère alla ensevelir ses infamies et ses crimes
dans la petite île de Caprée. Séjan, resté seul
maître dans Rome, intimida la noblesse, sacrifia
tous ceux qui lui faisoient ombrage, empoisonna
Drusus, fils de Tibère, fit assassiner Agrippine,
épouse de Germanicus, ainsi que le fils de cette
princesse, et fit périr une foule d'autres infortunés.
Mais l'implacable et sanguinaire ministre
ne tarda point à recevoir la peine de sa cruauté,
30. et ses enfans mêmes, innocentes victimes, furent
immolés à la haine publique.

La férocité de Tibère, depuis la mort de
Séjan, ne fit que redoubler; la vieillesse sembloit
chaque jour augmenter sa soif pour le sang, et
sa fureur pour les débauches. Le sénat devenoit
aussi chaque jour plus craintif, plus flatteur, plus
vif et plus rampant; les exécutions étoient aussi
plus fréquentes. On ne sait à quels excès Tibère
se fût emporté, si le scélérat Macron n'eût étouffé
37. dans son lit, cet empereur si redouté et si féroce.

Sous Tibère, l'intérieur de notre continent
jouit d'une assez grande tranquillité: il n'en fut
pas de même, comme nous l'avons vu déjà, vers les
frontières de l'empire. Les Thraces osèrent aussi
prendre les armes, et furent vaincus. Dans l'A-
frique,

frique, le numide Tacfarinas (21) occupa dix-huit mois les forces des Romains, et périt dans une bataille que gagna Dolabella sur ce chef de brigands, dont l'activité et l'audace causèrent beaucoup de crainte.

Artabane, roi des Parthes, qui venoit de détroner Vonone, envahit l'Arménie (17). Les Romains, sous la conduite de Vitellius, se vengèrent de cette infraction au traité, attaquèrent, battirent Artabane que ses sujets abhorroient, et placèrent sur le trône Tiridate, du sang des Arsacides. Le nouveau monarque n'en resta pas long-temps possesseur ; Artabane reparut à la tête d'une armée scythe, mit en fuite son rival, et reprit les rênes du gouvernement.

Dans la Judée, s'accomplissent les dernières prophéties. Jésus Christ, méconnu par ses compatriotes, accablé d'outrages, est condamné au supplice de la croix. Les Juifs coupables d'un déïcide, appellent sur eux-mêmes, ainsi que sur leurs enfans, la vengeance céleste. Le dernier soupir de l'homme-Dieu, réveille toutes les nations plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie. Des conquérans d'un nouveau genre, se préparent à subjuguer le monde dont les Romains viennent de reculer les limites, et se disposent à ranger les Romains eux-mêmes sous les étendards de la

foi ; conquête vraiment étonnante, et que douze hommes pauvres, obscurs, sans éducation, vont néanmoins opérer.

S. Pierre devint aussitôt le chef de la chrétienté naissante.

---

## DEUXIÈME SYNCHRONISME.

*De 37 à 40 après J. C.*

### CALIGULA.

Caligula, fils du vertueux Germanicus, gouverna d'abord l'empire avec autant de sagesse que de bonté. Son avènement fit naître l'ivresse de la joie, parce qu'on apercevoit en lui le précieux rejeton de la famille de Germanicus, chère au peuple romain ; mais une maladie aliéna le cœur ainsi que l'esprit de cet empereur qui, dès-lors, épouvanta Rome par des cruautés inouies. Il n'épargna pas même ses parens les plus proches, et fit ses délices de contempler les souffrances de ses victimes ; il déshonora ses ancêtres mêmes qu'il méconnut et qu'il outragea. Presque tous les actes de son règne ressemblent à des actes de folie, car, comment nommer autrement les honneurs qu'il décerna à son cheval Incitatus,

ses prodigalités, ses rapines, ses barbaries, ses
deux infâmes mariages, et sa ridicule expédition
sur les côtes de l'Océan?

Ce bizarre vainqueur, à son retour, institua
dans Lyon des jeux littéraires où les vaincus
subissoient une punition si ridicule. Le sénat de
Rome, toujours lâche, toujours vendu à la flat-
terie, fut digne d'un tel souverain qui expri-
moit hautement ses regrets de ce qu'aucune ca-
tastrophe de la nature ne bouleversoit son em-
pire : lui-même étoit le plus grand fléau dont le
ciel pût affliger les nations. Jamais monstre ne
forma un vœu plus abominable, s'il est vrai
qu'il ait désiré que le peuple romain n'eût qu'une
seule tête, afin de pouvoir l'abattre d'un seul
coup. Une conspiration républicaine tramée par
Cassius Chéréa, fit périr, à l'âge de vingt-neuf 40.
ans, ce tigre que la multitude regretta néan-
moins, parce qu'il la récréoit sans cesse par des
spectacles, et lui faisoit des largesses. L'anar-
chie régna quelques jours dans Rome. Les sol-
dats, idolâtres de Caligula, égorgèrent un grand
nombre de sénateurs; les républicains de leur
côté signalèrent leurs fureurs contre la femme et
la fille de Caligula, et leurs projets mal combinés
échouèrent. L'imbécille Claude, petit-fils du
fameux Marc-Antoine, tiré par un soldat pré-

torien, de dessous une tapisserie où il se tenoit caché dans le palais, s'entendit proclamer empereur, fut reconnu universellement en cette qualité, et Chéréa mis à mort.

Les nations étrangères vécurent paisibles; les Romains conclurent la paix avec Artabane, roi des Parthes. Les Juifs se roidirent contre les ordres tyranniques de Caligula qui vouloit les forcer de placer sa statue dans leur temple : on croit qu'il eût déchargé tout le poids de sa vengeance sur eux, sans la révolution qui lui fit perdre la vie et le pouvoir suprême. Ce court intervalle de temps est peut-être un de ceux où l'Univers fut le moins troublé.

Pape. S. Pierre.

---

## TROISIÈME SYNCHRONISME.

*De 40 à 54 après J. C.*

### CLAUDE.

Ce fut le règne des femmes, Messaline, Agrippine, et des affranchis Calixte, Narcisse et Pallas. Sa première épouse, la fameuse Messaline, le couvrit de honte; le nom de cette impératrice

suffit pour exprimer l'idée de toutes les infamies, et des passions les plus scandaleusement assouvies.

L'ambition s'agita : un gouverneur de Dalmatie essaya de parvenir à l'empire, mais ses troupes l'abandonnèrent et le tuèrent. Ce fut alors qu'Arrie s'immortalisa par sa tendresse héroïque, et que s'enfonçant un poignard dans le sein, l'en retira tout sanglant, et le présenta à son époux Poëtus, en lui disant : « *Tiens, mon cher Poëtus, cela ne fait point de mal* ». Messaline, aussi sanguinaire que débauchée, immola sans scrupule une foule d'infortunés, et rendit odieux le gouvernement de Claude qui, par foiblesse, toléroit ces horreurs. Enfin l'impératrice en vint à un tel excès d'impudicité, qu'elle eut l'audace d'épouser publiquement le jeune Silius qui lui avoit inspiré la plus forte passion : ce fut le dernier de ses crimes. Narcisse engagea l'imbécille Claude à se défaire d'une femme aussi dissolue. 48.

Sa nouvelle femme étoit Agrippine, fille de Germanicus. Ce héros, le plus parfait de Rome, eut la triste destinée, après sa mort, de ne donner que des monstres à l'empire. Agrippine obtint sur Claude, un ascendant dont elle profita pour commettre les plus criminelles ac-

tions; et Pallas, favori ou plutôt amant de cette impératrice, obtint lui-même des honneurs extraordinaires. L'impératrice qui redoutoit le même sort que Messaline, empoisonna Claude, espérant régner plus long-temps sous le nom de son fils Néron qui lui seroit redevable de l'empire.

La plupart des nations assoupies dans l'esclavage, obéissoient tranquillement aux Romains; mais quelques-unes, dans l'Occident, entr'autres les Cauques et les Chérusques, recommencèrent leurs courses : Corbulon les repoussa, détruisit leurs forces maritimes, et n'ayant plus à redouter les Germains, fit creuser un canal de communication entre le Rhin et la Meuse. Galba vainquit les Cattes, et remit en vigueur la discipline parmi les légions de la Germanie. Les Bretons voulurent défendre leur indépendance, mais Plautius les soumit. Pour remplacer ce général, Ostorius-Scapula passa dans la grande Bretagne, vainquit leur roi Caractacus qui, tombé au pouvoir des Romains, et conduit à Rome, ne put s'empêcher de dire, à l'aspect des richesses de cette capitale : « Je suis bien étonné que des gens qui possèdent de si beaux palais, envient les pauvres cabanes de mon pays ». Les Bretons toujours intrépides, repri-

rent les armes et vainquirent, à leur tour, les Romains. Ostorius mourut de honte et de chagrin de cette défaite.

Les Maures, en Afrique, tentèrent les mêmes efforts que les peuples de l'Occident, et furent encore plus malheureux; Suétonius-Paulinus les battit à diverses reprises, et fit de la Mauritanie une province romaine.

En Orient, après la mort d'Artabane, de nouvelles révolutions agitèrent le royaume des Parthes, ainsi que celui d'Arménie; Gotarze, fils d'Artabane, souillé du sang de ses proches, fut chassé, rappelé, puis encore chassé par ses sujets, et céda enfin le trône à son frère Bardane qui étendit au loin ses conquêtes. Ce grand prince ayant été assassiné, Gotarze remonta sur le trône : le malheur ne l'avoit point corrigé, et il se montra tout aussi cruel qu'auparavant. Les Romains lui opposèrent Mithridate qui fut vaincu et fait prisonnier ; Gotarze ne survécut pas long-temps à cette victoire. L'Arménie dont les Romains et les Parthes se disputoient, avec fureur, la possession, devint le théâtre des plus affreuses tragédies. Rhadamiste, fils de Pharasmane, roi d'Ibérie, assassina son oncle Mithridate, et s'assit sur le trône d'Arménie. Les Parthes en précipitèrent l'usurpateur qui,

fugitif, et dans les transports barbares de sa jalousie, poignarda son épouse Zénobie, et jeta dans l'Araxe cette reine qui échappa miraculeusement à la mort : quelques troubles s'élevèrent dans le Bosphore.

Agrippa, roi des Juifs, étant mort, des magistrats romains gouvernèrent la Judée. La haine entre les Samaritains et les Juifs se ralluma, et donna lieu à de terribles massacres; la Judée toute entière devint un repaire de brigands.

Les apôtres se répandent, ainsi que leurs disciples, sur la surface de la terre, prêchent l'Evangile en Asie, étonnent les peuples par des lumières surnaturelles, convertissent les Gentils; et S. Pierre vient jusque dans Rome, fonder le premier siége de l'Église, point de réunion de tous les chrétiens. La foi est annoncée dans l'Ethiopie et jusque dans les Indes, par l'apôtre S. Thomas. Dans le calme où vivent presque toutes les nations, les saints voyageurs destinés à propager la foi, trouvent moins d'obstacles; mais le zèle fanatique des prêtres juifs, alluma dans la Palestine une violente persécution contre le christianisme. Déja coule le sang des martyrs; déja le bras séculier s'arme contre les chrétiens; les progrès de leur doctrine n'en sont que plus rapides, et les bourreaux eux-

mêmes abjurent l'idolâtrie. Les fidèles, unis tous ensemble, dans un esprit de paix et de charité, offroient le modèle des plus touchantes vertus, et rappeloient sur la terre, le souvenir de l'innocence des premiers âges du monde. On croit que S. Pierre, premier pontife de Rome, termina par le martyre sa carrière apostolique, l'an 41; il eut pour successeur S. Lin. Deux conciles furent tenus dans Jérusalem, pour la propagation de la foi, et pour subvenir aux besoins des pauvres.

---

## QUATRIÈME SYNCHRONISME.

*De 54 à 68 après J. C.*

### NÉRON.

Agrippine gouverna quelque temps sous le nom de son fils, et déploya une ambition effrénée que d'atroces vengeances rendirent encore plus odieuse. Heureusement Burrhus réprima la cruauté de l'impératrice, et Rome, pendant quelques mois, augura favorablement des qualités de son maître qui, démentant cet augure, mit le comble à tous les crimes de ses prédéces-

seurs ; et cependant il avoit eu pour précepteur Sénèque ! Un philosophe si éclairé ne forma qu'un monstre dont lui-même eut la lâcheté d'encourager les vices ainsi que la tyrannie. Son élève, pour premier coup d'essai, empoisonna, dans un festin, Britannicus, fils de Messaline, et le vit expirer avec un barbare sang froid ; l'assassinat de sa mère Agrippine suivit de près la mort de
59. Britannicus. A la honte de la philosophie, Sénèque s'efforçant d'enlever à son élève jusqu'aux remords, composa l'apologie d'un parricide, et Burrhus lui-même, complice d'une semblable lâcheté, félicita Néron d'un forfait aussi exécrable. Pour la première fois, peut-être, l'encens fuma sur les autels pour remercier les dieux, et la religion païenne consacra par de solennelles cérémonies, le meurtre d'une mère. Thraséa Poëtus, seul honnête homme, osa sortir du sénat pour ne point participer à l'horrible flatterie des sénateurs ses collégues, et préféra la mort à l'infamie.

Répudier Octavie, épouser la lascive Poppée, faire mourrir Burrhus et Sénèque, tuer d'un coup de pied sa nouvelle femme elle même qui étoit alors enceinte, incendier Rome, afin de se procurer un spectacle nouveau pour lui, et se ménager le plaisir de bâtir un palais, sont des

actions qui dûrent peu lui coûter après avoir commis un parricide. Les conjurations dirigées contre cet empereur, furent toutes découvertes, et les divers auteurs punis du dernier supplice. La dernière fit perdre la vie aux plus illustres 66.
citoyens de Rome, entre autres à Pison, à Lucain, à Pétrone, etc. Le vertueux sénateur Thraséa Poëtus et Soranus ne purent échapper à la vengeance de cet empereur. Parricide, cocher, bouffon, incendiaire, épithète que lui adressa une de ses victimes, forment en abrégé le portrait de Néron. Il s'amusoit à écrire des vers, et il exigeoit que les Romains applaudissent sa muse, comme ils étoient obligés d'admirer sa *divine voix*.

Julius Vindex, dans les Gaules, eut, le premier, le courage de lever l'étendard de la révolte. Galba, gouverneur de la Lusitanie, encouragé par ce brave Gaulois, fut salué empereur; et quoique Vindex eût péri dans une bataille gagnée par Virginius sur les troupes gauloises; quoique le vainqueur eût refusé l'empire, les affaires de Néron n'en devinrent pas meilleures; l'esprit de rébellion pénétra dans Rome. Objet de l'exécration universelle, abandonné des soldats, de ses serviteurs, proscrit par ce même sénat qui avoit encensé tous ses crimes, Néron, pour se sous-

traire à une mort ignominieuse, se fit tuer par son affranchi Epaphrodite.

Dans la personne de Néron finit la famille des Césars et des Antoine; elle s'étoit élevée à l'empire au milieu des feux de la guerre civile; née dans la grandeur, elle s'éteignit dans la bassesse, dans la fange de tous les vices, et après s'être abreuvée du sang le plus pur des Romains.

Les Ibériens et les Arméniens soutenus par Vologèse, roi des Parthes, attaquèrent les Romains. Corbulon, le plus habile général de son siècle, les vainquit, rétablit la discipline dans les légions et soumit l'Arménie. Néron donna le sceptre de ce royaume à Hérode-Atticus, descendant d'Hérode-le-Grand, et dicta la paix aux Parthes. Les hostilités ayant recommencé peu de temps après, les lieutenans de Corbulon furent battus : ce grand homme répara cette honte, et pour prix de ses exploits aussi bien que de ses services, Néron jaloux l'obligea de se donner la mort.

La Germanie, pendant quelques années, demeura assez tranquille; les généraux romains firent construire des digues, et s'occupèrent d'autres travaux utiles. Les Germains se firent entre eux une guerre dont les Romains restèrent

simples spectateurs ; ceux-ci avoient cependant promis de chasser les Grisous qui étoient venus cultiver des terres désertes sur les bords du Rhin.

Les Bretons soumis, mais traités inhumainement par leurs vainqueurs, coururent aux armes, et saccagèrent les villes dévouées aux Romains. Suétonius-Paulinus défit complétement les barbares ; quatre-vingt mille périrent sur le champ de bataille, et leur reine Baodicée, ne pouvant survivre à la perte de ses soldats, s'immola de ses propres mains. Suétonius s'efforçoit de civiliser les Bretons, lorsque Néron le rappela : c'est le même général qui, étant passé en Afrique, franchit le mont Atlas, traversa des déserts de sables brûlans, et parvint jusqu'aux bords du Niger, que plusieurs géographes modernes ont confondu avec la Gambie. Corn. Balbus, autre général romain, subjugua le Phazania ( le Fezzan ), où l'on découvre aujourd'hui des monumens mutilés qui, tous, au milieu d'une nature barbare, attestent encore le génie des Romains.

Le christianisme faisoit tous les jours de plus rapides progrès ; Rome, qui ne connoissoit point la pureté, la sublimité de la morale de l'Evangile, calomnioit et outrageoit les chrétiens ; ils étoient les jouets de la multitude. Le

féroce Néron s'amusoit à les tourmenter, et ces malheureux, enduits de poix et d'autres matières combustibles, servoient, pendant la nuit, de flambeaux dans ses jardins, jusqu'à ce qu'ils expirassent consumés par les flammes. On croit que S. Paul reçut la couronne du martyre dans cette capitale.

De nouvelles calamités ne tardèrent pas à fondre sur la Judée. De fanatiques zélateurs s'érigèrent en despotes au sein de Jérusalem ; les divers partis, alternativement oppresseurs ou opprimés, se distinguèrent par d'affreuses représailles. Toutes ces discordes intestines auroient dû suffire pour anéantir la nation, mais elle n'en relève pas moins la tête, du milieu des ruines, et se multiplie au milieu des massacres ; il semble qu'elle se survive à elle-même, pour servir éternellement à la terre d'exemple de la vengeance divine.

---

## CINQUIÈME SYNCHRONISME.

*De 68 à 79 après J. C.*

### GALBA, OTHON, VITELLIUS, VESPASIEN, TITUS.

Galba, à l'âge de soixante-dix ans, prit les rênes de l'empire, d'une main foible et tremblante : deux mois de règne démentirent la vie de ce personnage qui, dans le gouvernement de la Lusitanie, avoit fait preuve de quelque capacité, et s'étoit attiré l'estime des peuples. Comme un autre Claude, il se laissa gouverner par trois favoris indignes de son attachement, qui lui firent commettre les actions les plus impolitiques, et lui conseillèrent une rigueur déplacée. Galba, sous la pourpre impériale, ternit toute sa réputation par la plus sordide avarice : il associa, à l'empire, Pison, jeune patricien plein de vertus et de mérite. Othon, jaloux d'une préférence si flatteuse, excita à la révolte les prétoriens qui le nommèrent empereur. Pison partagea le sort affreux de son bienfaiteur que les soldats égorgèrent. Avant d'expirer, Galba crioit à ses assassins : « Frappez, si c'est pour le bien de Rome ». Sa tête fut promenée à la pointe d'une

pique, par ce même peuple qui l'avoit appelé à l'empire.

Les lieutenans de Vitellius, qui commandoient les légions romaines dans la Germanie inférieure, firent proclamer empereur leur général, du vivant même de Galba. Valens, à la tête de quarante mille hommes, et Cécina de trente mille, marchèrent promptement sur l'Italie, en apprenant cette dernière révolution. La nouvelle de leur marche jeta la consternation dans Rome, et y causa des scènes de la plus cruelle anarchie. Othon s'avança contre ces ennemis qui le vainquirent dans les plaines de Bédriac, près de Crémone : cet empereur pouvoit encore tenter la voie des armes ; ses soldats lui étoient singulièrement affectionnés. Othon ne se montra digne de l'empire qu'au moment de le perdre ; il honora ses derniers momens par une touchante magnanimité, bien rare dans les ambitieux de cette trempe qui, par des crimes, obtiennent le pouvoir suprême. Pour épargner l'effusion du sang humain, il se tua, après trois mois de règne, au milieu d'une armée en pleurs qui le conjuroit de vivre, et dont plusieurs soldats se tuèrent eux-mêmes, pour lui marquer leur entier dévouement. Vitellius plus méprisable, plus odieux qu'Othon, n'avoit point paru

à

à la tête des légions victorieuses ; il n'osa insulter que des ennemis morts. Traversant les plaines de Bédriac, pour se rendre à Rome, ce lâche empereur respira avec plaisir l'air corrompu qu'exhaloient les milliers de cadavres ennemis qui jonchoient le champ de bataille, et fit entendre ces affreuses paroles recueillies avec indignation par la postérité : *Le cadavre d'un ennemi mort ne sentit jamais mauvais.* Toutes les infamies des temps de Caligula, de Claude et de Néron, recommencèrent. Vitellius passoit le jour et la nuit à boire, à manger, à se débarrasser, par des vomitifs, des mets qu'il avoit absorbés, et à renouveler sans cesse son monstrueux appétit : ce glouton cherchoit sans doute à s'étourdir sur un avenir que tant de révolutions lui donnoient justement lieu de redouter, et faisoit le sardanapale avant que son règne d'un moment ne fût dévoré.

A la persuasion de Mucien, gouverneur de Syrie, Vespasien venoit de prendre les armes en Orient, et de se faire saluer Auguste. L'Italie devint encore une fois le théatre de la guerre civile. L'audacieux et habile Antonius-Primus s'avançant à la tête d'une armée, battit, sous les murs de Crémone, les légions de Cécina et de Valens, généraux de Vitellius qui abdiqua un

moment l'empire ; mais ses soldats le forcèrent de renoncer à ce projet, assiégèrent les négociateurs dans le capitole, brûlèrent cet antique édifice, et massacrèrent Sabinus, frère de Vespasien, malgré tous les efforts du malheureux Vitellius qui auroit désiré le sauver pour obtenir du vainqueur une composition avantageuse. Antonius Primus se présenta aussitôt devant Rome ; un combat furieux s'engagea hors des murs, et bientôt dans l'enceinte même de cette ville : les lâches et cruels habitans considéroient avec délices un aussi affreux spectacle. Enfin Primus triompha ; et Vitellius, troublé par la frayeur, au lieu de s'enfuir, et de rétablir ses affaires à la tête d'une nouvelle armée que son frère venoit de lever, alla se cacher lâchement au fond d'un palais ; il y fut pris, et de là promené dans toutes les rues, outragé par la populace, enfin égorgé après des souffrances inouies, et son cadavre traîné aux Gémonies.

Les barbares enhardis profitèrent de ces guerres civiles ; les Daces ravagèrent la Mésie ; Mucien les contraignit de repasser le Danube : les peuples du Pont, soulevés par un esclave, furent également remis dans le devoir par la force. La guerre que le batave Civilis alluma, fut plus sérieuse et plus longue ; ce chef remporta

plusieurs victoires sur les Romains : l'insubordination des légions manqua de faire perdre les Gaules et la Germanie.

Enfin, après avoir parcouru depuis Tibère, un espace de soixante-neuf années rempli par le vice ainsi que par le crime, on arrive au règne de la vertu. Vespasien fit revivre les beaux jours d'Auguste, rétablit la tranquillité en Italie, la discipline dans les troupes, l'ordre dans les finances, la justice dans les tribunaux, la liberté des opinions dans le sénat, et, par sa tendre sollicitude pour le bonheur des Romains, mérita réellement le glorieux surnom de *père de la patrie*. Heureux, si le penchant de cet empereur à l'avarice n'eût pas flétri ses excellentes qualités! mais sa bienfaisance, sa tendre sollicitude pour les peuples, l'encouragement, la protection qu'il accorda aux gens de lettres, doivent graver éternellement le nom de Vespasien dans l'histoire. La mort de Sabinus et celle d'Helvidius-Priscus, sont pourtant des taches à sa mémoire.

Les Gaules, dans les premières années de son règne, essayèrent de recouvrer leur indépendance, et se constituèrent en une espèce de république fédérative. Le redoutable Civilis, auteur de cette révolution, ne put, malgré

son patriotisme, son habileté et ses victoires, plus long-temps entretenir la bonne harmonie parmi ses compatriotes et ses alliés qui se divisérent d'intérêt. Les Romains, sous la conduite de Cérialis, battirent les troupes de Civilis, remirent facilement sous le joug, une nation brave, généreuse à la vérité, mais d'une humeur légère, inconstante, et qui ne savoit pas se modérer dans ses désirs ambitieux; Civilis lui-même prit le parti de se soumettre.

La Germanie, contenue par les légions romaines, ne tenta point de guerres, ni de seconder les projets de Civilis; c'étoit pourtant une occasion favorable de se délivrer de leurs ennemis. Julius Agricola, cet heureux général, que la plume de Tacite a immortalisé, tandis que beaucoup de capitaines, non moins estimables, sont dans l'oubli, soumit par la force des armes, les Bretons à l'empire, et les gagna par sa douceur, ses vertus, après les avoir vaincus dans plusieurs batailles. Jusqu'alors on avoit regardé la Grande-Bretagne comme faisant partie du continent. Julius Agricola expédia des vaisseaux qui firent le tour de ce pays, et reconnurent enfin que c'étoit une île.

La réduction de la Judée coûta plus d'efforts aux Romains, et plus de sang à l'huma-

nité. Une foule d'imposteurs, Judas le Galiléen, à leur tête, agitèrent le peuple ; les séditions se succédèrent dans Jérusalem, et causèrent un carnage affreux ; la populace terrassa le parti des grands : Cestius ayant fait le siége de la ville, fut obligé de le lever, et de se retirer précipitamment. Vespasien, le premier, purgea le pays de plus de quarante mille scélérats : les Iduméens vinrent au secours des zélateurs, et augmentèrent le désordre et le massacre ; Vespasien laissa ces fanatiques se déchirer : Titus fut envoyé pour assiéger Jérusalem où Éléazar, Jean et Simon étoient les maîtres : ni les prières de Tite, ni la douceur du prince ne purent sauver cette cité dont Dieu avoit juré la perte ; onze cent mille assiégés périrent. Les Juifs s'agitèrent partout, en Syrie, en Egypte, à Cyrène en Afrique, et partout furent écrasés. La main de Dieu s'appesantissant sur la nation réprouvée des Juifs, en écrasa plus de douze cent mille dans Jérusalem, et plus de deux millions dans le reste du pays. Le feu consuma le temple ; Titus, général des Romains, et l'instrument de la vengeance céleste, dispersa dans les contrées voisines, les vaincus échappés, en grand nombre, à la peste, à la famine et au fer des soldats.

Pape. Anaclet.

## SIXIÈME SYNCHRONISME.

*De 79 à 96 après J. C.*

### TITUS ET DOMITIEN.

Titus, fils aîné de Vespasien, fut le premier empereur qui succéda paisiblement à son père, et Vespasien lui-même, le premier qui, depuis Auguste, ne périt point de mort violente. L'humanité respira encore plus doucement sous le nouveau prince dont toutes les actions portèrent l'empreinte de la vertu et de la bienfaisance. Il fit le sacrifice de ses plus chères affections au bonheur du peuple romain, et se sépara de la reine Bérénice dont il étoit vivement épris. Sous le meilleur des souverains arriva la plus terrible des catastrophes; une éruption du Vésuve jeta la consternation dans toute l'Italie, et bouleversa l'extrémité méridionale de cette contrée. La lettre de Pline le jeune, à Tacite, fera un éternel honneur à l'intrépidité de Pline le naturaliste qui, s'empressant d'aller reconnoître le théâtre de la nature ébranlée, périt victime de son amour pour les sciences. Une pluie de cendres et de cailloux couvrit les plaines riantes de la Campanie; un grand nombre de villes furent

ensevelies ; les peuples effrayés crurent que l'Univers entier étoit la proie des flammes, et qu'ils alloient se plonger dans la dernière, dans l'éternelle nuit du monde.

Titus ne fit que passer sur la terre ; au bout de deux ans, mourut dans la force de l'âge, cet excellent empereur, les délices du genre humain, qui soupira de regret d'avoir perdu une de ses journées, parce qu'il ne l'avoit marquée d'aucun bienfait.

Domitien son frère, commença et finit son règne de même que Néron ; le masque de ses fausses vertùs tomba bientôt, et le tyran se montra tout entier : il déchargea sa cruauté sur les Romains, sur les vestales elles-mêmes, victimes de ses passions, et ensuite de sa tyrannie. Son humeur sombre et féroce, parut toute entière dans la pompe funèbre dont il entoura les sénateurs invités à un souper (1) ; mais

(1) L'histoire du moyen âge contient le récit d'un repas dont l'apprêt fut aussi sépulcral. L'image de la mort, multipliée sous les formes les plus bizarres, frappèrent les yeux des seigneurs allemands que l'empereur Othon II, surnommé le sanguinaire, avoit invités à un banquet solennel. On a immortalisé le jeu cruel de Domitien, et l'on connoît très-peu la fé-

Domitien se borna au barbare plaisir d'inspirer de l'effroi à ses convives, sans leur faire d'autre mal, et les renvoya après cette terrible épreuve. Domitien cueillit des lauriers à la manière de Caligula, et triompha publiquement des Cattes qu'il n'avoit pas seulement aperçus : livré à la débauche, à un esprit de petitesse et de bagatelle, il négligea les soins du gouvernement, et s'oublia, dit-on, au point de se divertir comme les enfans, à tuer des mouches.

Dans la Grande-Bretagne cependant, l'honneur des armes romaines se soutenoit; Julius Agricola dompta les sauvages Calédoniens, commandés par Calgacus. Ce chef plein de bon sens, malgré sa barbarie, avant de livrer bataille aux Romains, dit à ses soldats : « L'ambition de nos ennemis a pénétré jusque dans le dernier asile de la liberté des nations..... Piller, détruire, égorger, c'est ce que les Romains appellent exercer leur empire; et leur manière d'établir la paix dans un pays, c'est

rocité de l'empereur d'Allemagne qui, bien plus scélérat, termina son horrible règne en faisant égorger une grande partie des malheureux qu'il avoit effrayés. L'immortalité du crime, aussi bien que l'immortalité de la vertu, tient au caprice du sort.

de le réduire en servitude ». Le vertueux Agricola après la victoire, s'occupoit à civiliser les Bretons, lorsqu'il fut rappelé par Domitien, que la gloire de ce général blessoit. Agricola revint dans Rome se confondre dans la foule des courtisans, et se perdre, à ce que l'on croit, dans celle des victimes qu'immola le jaloux et féroce empereur.

Des mouvemens de rebellion en Lybie furent réprimés par l'activité et la valeur de Flaccus qui, en un seul jour, extermina toute la nation rebelle des Nasamons ; mais 86.
la guerre contre Décébale, roi des Daces, ne fut pas aussi heureuse. Domitien, aussi lâche que cruel et imposteur, eut l'impudence de triompher dans Rome, d'un ennemi qui avoit défait les légions romaines. Ses exploits contre les Sarmates, furent tout aussi brillans : malgré toutes les précautions que prit ce tyran ombrageux, il ne put se dérober à sa fatale destinée; des conjurés ayant pénétré dans son palais, l'y poignardèrent, et Coccéius-Nerva, appelé par les vœux du sénat, du peuple et de l'armée, fut aussitôt proclamé Auguste. 96.

Dans la personne de Domitien, finissent les Flaviens dont la famille élevée à l'empire, sous les auspices de la vertu, fut dégradée par un

monstre que les poëtes ont cependant enivré d'encens.

Domitien persécuta les philosophes avec autant d'acharnement que les chrétiens ; il les chassa de Rome, de l'Italie, et réduisit la plupart à la plus affreuse misère.

PAPES. S. Anaclet et Clément, martyrs. Des hérétiques essaient d'altérer la croyance des premiers chrétiens, et s'abandonnent au délire de leurs passions : les plus connus sont Nicolas et Ménandre.

---

## SEPTIÈME SYNCHRONISME.

*De 96 à 117 après J. C.*

Coccéius-Nerva n'eut pas le temps de faire briller ses excellentes qualités, et de répondre entièrement à l'estime ainsi qu'à la confiance du peuple romain ; il fit tout le bien qu'il put, sans avoir tout-à-fait le courage de punir les auteurs de la dernière tyrannie : Nerva avoit pourtant du caractère devant les soldats, et par son impassible intrépidité sut en imposer aux gardes prétoriennes qui, peut-être, l'eussent

égorgé lui-même, s'il ne les eût retenues par sa fermeté, qualité qui est, par excellence, celle des princes. Les rebelles massacrèrent tous ceux qui avoient conspiré contre Domitien dont la garde prétorienne regrettoit vivement la perte. Nerva, qu'un semblable événement rendit plus circonspect, se sentant affoiblir par la vieillesse, s'associa à l'empire, Trajan, Espagnol d'origine, guerrier qui jouissoit de la plus haute réputation, et qui la méritoit par des talens éprouvés contre les ennemis de l'Etat. Celui qui rendit un si éminent service, ne jouit que seize mois du pouvoir suprême. 98.

Trajan fit revivre, dans sa personne, les vertus des anciens généraux romains, et quoique élevé par son rang au-dessus des loix, il s'y soumit publiquement par une déclaration que l'héroïsme seul pourroit dicter. En remettant une épée au préfet du prétoire, il lui adressa ces paroles remarquables : « *Servez-vous en pour moi, si je fais mon devoir, et contre moi, si je ne le fais pas* ». C'étoit peut-être trop honorer le chef d'une milice insolente et barbare, et l'encourager un jour à de nouveaux forfaits. Rome ne se montra point ingrate envers un si bon prince dont Pline le jeune, organe de la reconnoissance universelle, célébra

la justice, la clémence et la valeur. C'étoit un véritable sage sous le casque, et le plus vertueux philantrope; il mérita le doux surnom de *très-bon :* sa bonté ne l'empêcha point de faire la guerre avec vigueur, et de venger l'honneur romain blessé sous le règne de Domitien. Il attaqua, battit, accabla Décébale, roi des Daces, qui désespéré, se perça de son épée : la Dacie fut réduite en province romaine. L'Orient fut également témoin de la valeur de Trajan qui subjugua l'Arabie, l'Arménie, la Mésopotamie, donna un roi aux Parthes affoiblis par leurs divisions intestines, et dont il auroit pu réunir à l'empire romain, la monarchie presqu'entièrement conquise; mais il préféra s'attacher les Parthes par les liens de la reconnoissance, en plaçant à leur tête Parthamasputès, prince du sang des Arsacides, qu'il substitua à Chosroés.

L'activité, la terreur des armes de Trajan, déconcertèrent les barbares près de s'ébranler aux diverses extrémités du monde, et les retint dans les limites de leur pays.

Aussi excellent administrateur qu'habile capitaine, il s'appliqua à nourrir l'industrie des Romains, et ordonna la construction d'un grand
117. nombre de monumens utiles. Avant de mourir,

il adopta Adrien, son parent et son compatriote, qui lui succéda sans aucune difficulté.

Les Juifs s'agitèrent encore en Egypte, en Mésopotamie, dans la Cyrénaïque, se défendirent avec rage, et furent traités de même par leurs ennemis.

PAPES. S. Évariste et S. Alexandre.

Sous la tyrannie de Tibère, de Caligula et de Néron, les lettres s'étoient abâtardies et prostituées; la philosophie elle-même avoit encensé les plus monstrueux forfaits de ces empereurs. Une imagination féconde, brillante, mais peu réglée, jetoit de vifs éclairs; mais déjà les grands modèles de l'antiquité étoient perdus de vue, et Sénèque contribua le plus à corrompre le goût des Romains.

Quintilien heureusement vint lutter contre le torrent de son siècle : dans une ville pleine de sophistes et de misérables déclamateurs qui captivoient l'admiration de leurs compatriotes, il osa enseigner de sages préceptes, redresser l'opinion publique, et la rappeler un moment au bon goût ainsi qu'à la nature. Pline le jeune se distingua autant par les qualités du cœur que par celles de l'esprit; cet auteur a plus de grâce, plus de facilité que de force et de génie; les lettres de Pline le jeune sont une conversation tout à la

fois familière, enjouée, badine et noble avec la postérité, car c'est à la postérité même que ces lettres sont adressées : elles sont fidèlement parvenues à leur adresse, et nous n'avons certainement pas lieu de nous en repentir. A la vérité, elles ne sont pas toujours un modèle parfait de bon goût ; la finesse de ses pensées dégénère souvent en afféterie, et prend la teinte du faux bel esprit.

La philosophie n'étoit plus qu'un charlatanisme ; Apollonius de Thianes en Cappadoce, se mêla d'interpréter le chant des oiseaux, et, imbu de toutes les superstitions des pays qu'il avoit parcourus, fut regardé comme un sage, un oracle, un faiseur de miracles.

Parmi les philosophes que persécuta Domitien, on distingue Sénécion, Dion-Chrysostôme, Médore, Epictète, le plus célèbre et le plus vertueux de tous, Hérode Atticus, et Maxime de Tyr.

Tacite illustra la muse de l'histoire par son génie ; ses peintures mâles, énergiques, ont transmis à la postérité les désordres et les cruautés des tyrans que son pinceau atteignit dans les réduits les plus sombres de la débauche et du crime : on peut soupçonner d'exagération les récits de ce peintre, et le pyrrhonisme sur quel-

ques monstruosités décrites dans la vie des premiers Césars, seroit véritablement judicieux. On est tenté de croire que Tacite, dans des accès de mélancolie, s'est quelquefois plu à charger des plus noires couleurs, le tableau de leurs forfaits; il interprète toujours leurs pensées, leurs actions et les bruits populaires, du côté le plus sinistre; ce pyrrhonisme soulage du moins l'humanité.

Une foule de poëtes, aujourd'hui inconnus, parurent en Italie : Juvénal, Martial et Silius Italicus ont échappé à l'oubli. Le désordre des conceptions est aussi remarquable dans le genre poétique, que dans tous les autres genres de littérature; l'esprit humain se perd dans une grandeur ténébreuse et gigantesque, ne se hausse que pour tomber à chaque instant, et ne sauroit plus avoir une marche sûre et réglée.

Arrien, gouverneur de Cappadoce, composa l'histoire d'Alexandre et le périple du Pont-Euxin; Suétone, la vie des douze Césars. Ptolémée recula les bornes de la géographie, et fut l'inventeur d'un système astronomique.

Dans ce temps commence l'âge d'or des jurisconsultes qui, pour l'éloquence, l'emportèrent sur la plupart des écrivains contemporains.

La morale, l'histoire et la philosophie eurent,

dans Plutarque de Chéronée, le plus digne ornement de ce siècle : cet auteur, plein de sens et d'esprit dans ses *Vies des Hommes illustres*, a tracé de ces peintures qui nous attachent par leur aimable simplicité et leur naturel ; c'est l'ami de la jeunesse aussi bien que de l'âge mûr. Mille traits tous précieux, puisqu'ils partent du cœur, embellissent les narrations de Plutarque qui possède, à un degré éminent, l'art d'ennoblir les plus petits détails ; ils comblent en quelque sorte la distance infinie qui existe entre nous et tous ces grands hommes dont les noms en imposent si fort à notre imagination. Toujours les sentimens de l'humanité dirigent la pensée de cet historien. Ordinairement l'histoire, occupée d'infortunes publiques, abandonne les capitaines et les rois dans leurs affections privées ; il ne les perd jamais de vue, et nous montre constamment l'homme dans le héros.

---

## HUITIÈME SYNCHRONISME.

*De 117 à 139 après J. C.*

Adrien abandonna, par lâcheté, les provinces que Trajan avoit conquises avec tant de valeur : un désir inquiet le tourmentoit de changer

de

de lieu à chaque instant ; aussi son règne fut un voyage continuel, et ce prince visita presque toutes les contrées de son vaste empire. Des excès d'une froide cruauté déshonorèrent ce prince qui ne manquoit ni de moyens de gouverner ses peuples, ni d'activité ; mais au lieu de veiller à l'administration publique, il s'occupoit trop de littérature, de philosophie, de médecine, de mathématiques, de grammaire, etc. Il fut bon, il fut sanguinaire ; il aimoit quelquefois à rendre lui-même la justice, et souvent il la foula aux pieds ; il pardonna généreusement à un grand nombre de ses ennemis, fit mourir des sénateurs sur de simples soupçons, et condamna au dernier supplice, l'architecte Apollodore uniquement coupable d'une plaisanterie assez gaie. La passion d'Adrien pour le jeune Antinoüs qu'il perdit en Egypte, prouve, et l'infamie des mœurs de ce temps, et le délire des passions de cet empereur qui érigea des temples en l'honneur de son favori.

Les Alains, peuple féroce, attaquèrent, pour la première fois, le territoire romain d'où ils furent repoussés. Adrien ménagea presque toujours les barbares, et sa victoire sur les Sarmates, ainsi que sur les Roxolans, se borna à quelques foibles avantages suivis d'une paix peu

honorable. Sur la fin de sa vie, la tyrannie augmenta : son beau-frère Salvien, vieillard vénérable, ainsi qu'un petit-neveu en furent les innocentes victimes ; leur exécution excita une horreur universelle. Une maladie aiguë, qui tourmenta Adrien, rendit plus cruel cet empereur qui, avant d'expirer, prononça encore l'arrêt fatal de plusieurs sénateurs; il avoit, quand il mourut, soixante-deux ans. Antonin, surnommé le pieux, son fils adoptif, fut reconnu empereur.

Les peuples de la Germanie relevèrent la tête avec une nouvelle audace, et bravèrent la puissance romaine. Adrien, qui s'arrêta quelque temps en cette contrée, n'osa les aller attaquer dans l'épaisseur de leurs forêts, et parut les redouter. Du côté de la Dacie, les légions cantonnées étoient perpétuellement tenues en haleine, et les barbares s'apprêtoient de toutes parts à se tirer d'un honteux esclavage.

Les Juifs s'étant révoltés, furent vaincus par les Romains qui firent un massacre affreux des rebelles : la dispersion de ce peuple fut achevée, et l'arrêt fulminé contre lui par la providence, reçut son entière exécution. La ville de Jérusalem tout-à-fait purgée de ses déïcides habitans,

prit le nom d'*Elia-Capitolina*, et des autels y furent érigés aux faux dieux.

Depuis ce temps les Juifs, ces aveugles ennemis du christianisme, répandus sur toute la surface du globe, ne cessent de porter devant eux le flambeau de la foi qui nous éclaire, et d'attester, par leur existence miraculeuse, la vérité de l'Évangile. Dans la suite, lorsqu'une partie de l'Univers eut renoncé à l'idolâtrie, Jérusalem devint l'objet d'une pieuse curiosité; les rois de l'Orient et de l'Occident s'empressèrent de visiter, et d'arroser de leurs larmes les lieux illustrés par les souffrances de Jésus-Christ. Héraclius, au retour de son expédition contre les Perses, porta sur ses épaules, jusqu'au sommet du calvaire, cette même croix à laquelle l'homme-Dieu avoit été attaché comme un vil malfaicteur, et d'où il avoit entendu les imprécations, les injures et les blasphèmes d'un peuple impie et dénaturé.

Quant aux Juifs eux-mêmes, depuis leur dispersion, ils se sont prodigieusement multipliés. Frappés par une main invisible, mais qui se fait sentir continuellement, la haine, la persécution s'attachent en tous lieux à leurs pas: on leur imputa, dans plusieurs contrées, tous les crimes qui se commirent. En Perse, on les accusa d'avoir acheté

quatre-vingt-dix mille prisonniers faits sur les Grecs par Chosroès, afin de pouvoir se procurer le barbare plaisir de faire mourir des chrétiens. Le moine Raoul, l'an 1146, à l'époque de la deuxième croisade, prêcha, en Europe, l'extermination de ce peuple; mais heureusement S. Bernard se servit de son éloquence en faveur de ces proscrits.

En 1210, Jean sans-terre, dans la Grande-Bretagne, les accabla d'impôts, et ceux qui ne purent les payer, furent condamnés à perdre, chaque jour, une de leurs dents, jusqu'à ce qu'ils eussent satisfait à la demande du roi. Sous Edouad III, l'an 1275, deux cent quatre-vingt Juifs, accusés d'avoir altéré les monnoies, furent pendus à Londres, et l'an 1290, quinze mille furent dépouillés de leurs biens, et bannis de l'Angleterre. En Allemagne, l'an 1348, la voix publique accusa les Juifs d'avoir empoisonné les puits, et les hommes de cette nation abhorrée furent massacrés dans tous les endroits où leurs ennemis purent les rencontrer : on leur imputoit les malheurs mêmes de la nature. La peste ou la famine désoloit-elle un pays? les Juifs étoient accusés de causer ce fléau; les Juifs étoient criminels, et l'on se jetoit sur eux avec fureur. On sait quel acharnement les Espagnols

montrèrent contre cette nation maudite si universellement : on rançonna indignement les Juifs à diverses époques, et l'on finit par les chasser de cette contrée, ainsi que les Maures. Nos rois de France ne les traitèrent pas avec moins de rigueur : quand leurs finances étoient épuisées, les Juifs étoient chassés du royaume, et ils n'y rentroient qu'en payant des sommes immenses.

Jamais ces malheureux n'ont pu se réunir en corps de nation, quelques efforts qu'ils ayent tentés, à diverses reprises, pour en venir à bout. Dans les contrées qu'ils habitent depuis seize ou dix-sept siècles, ils n'ont jamais embrassé les mœurs des peuples au milieu desquels vit dispersée, cette race d'hommes vraiment extraordinaires, qui formeroient la plus nombreuse de toutes les nations, s'il leur étoit permis de se réunir : on les traite partout comme d'odieux étrangers frappés des malédictions du ciel, aussi avares, aussi charnels, aussi usuriers, aussi ingrats, aussi endurcis que leurs pères. Voyez-les à Pekin, à Calcuta, à Ispahan, à Constantinople, à Maroc, en Amérique, à Rome, à Paris, à Vienne, dans Londres, ce sont toujours des Juifs avec le même caractère, la même physionomie, les mêmes mœurs, les mêmes habitudes et les mêmes préjugés ; et cependant tous les autres

peuples, même dans leur propre patrie, présentent entre eux des contrastes. Depuis notre révolution, on a essayé d'incorporer les Juifs à la nation française, en les faisant participer aux mêmes droits que les catholiques leurs concitoyens; et ils n'ont pu encore se démentir. Le gouvernement a été obligé d'arrêter leur funeste penchant à l'usure, et ils n'en continuent pas moins à vivre isolés de la nation française, par leurs mœurs ainsi que par leurs coutumes.

PAPES. Les deux pontifes, S. Sixte I^er^ et S. Télesphore, scellent de leur sang la vérité du christianisme. Hygin marcha sur les traces de ses courageux prédécesseurs.

---

### NEUVIÈME SYNCHRONISME.

*De* 138 *à* 161 *après J. C.*

ANTONIN LE PIEUX.

Sous Antonin, Rome fut heureuse, et durant vingt-deux ans et demi que vécut cet empereur, le monde entier goûta les douceurs de la paix. Cet empereur parut comme un ange sur la terre. Son affabilité, sa patience, sa piété filiale, sa bonté, ses talens le firent estimer et chérir de tous les peuples. Peut-être devroit-on reprocher à ce vertueux empereur son excessive

indulgence pour des philosophes pleins d'arrogance, qui traitoient leur souverain d'égal à égal. La clémence étoit la vertu de son cœur; il l'exerça même envers des scélérats qui ne rougirent pas de conspirer contre le meilleur des princes : les chrétiens eux-mêmes furent épargnés sous ce règne, et Antonin les prit sous sa protection. Heureuses les nations qui, à cette époque, restèrent tranquilles ! A quelques légers mouvemens près, qui entraînèrent des hostilités passagères, l'Univers jouit du calme le plus parfait; aussi l'histoire est presque vide d'événemens. La reconnoissance devroit longtemps nous arrêter, et dans ce silence si agréable à l'humanité, notre admiration et notre amour devroient se porter vers le bienfaicteur du genre humain.

Hygin, Pie premier et Anaclet, versèrent leur sang pour la défense de la foi : trois conciles furent tenus contre les hérétiques.

---

DIXIÈME SYNCHRONISME.

*De 161 à 180 après J. C.*

Sous Marc-Aurèle, fils adoptif d'Antonin le pieux, le fléau de la guerre tourmenta de nouveau l'empire romain; et cependant Marc-Au-

rèle avoit autant de vertus que son prédécesseur : même bonté, même sagesse, même caractère. Son épouse Faustine, plus digne d'être la compagne de Claude, que celle de Marc-Aurèle, mit à la plus rude épreuve sa patience, ainsi que Lucius Vérus qu'il choisit pour collègue à l'empire. Il l'envoya contre les Parthes qui attaquèrent la Syrie et l'Arménie, et qui furent défaits, grâce à la valeur ainsi qu'à l'habileté d'Avidius-Cassius, général de Vérus : Vérus lui-même, lâche, voluptueux, efféminé, n'eut aucune part à ces exploits dont il recueillit cependant l'honneur, et le titre de *parthique;* il mourut, quelque temps après, des excès de ses débauches.

La nature sembla s'armer contre les nations: l'inaltérable bonté de Marc-Aurèle vint à leur secours, et il s'efforça de réparer des maux dont son cœur gémissoit. De nombreuses révoltes ébranlèrent l'empire, entre autres celle des Egyptiens qui, pour être apaisée, coûta bien du sang. L'empereur marcha lui-même, en Pannonie, contre les Jazyges qu'il battit sur le Danube glacé, et se dirigea ensuite contre les Quades et les Marcomans, peuples de la Germanie; il eut beaucoup à souffrir durant cette périlleuse expédition. Son armée mourant de soif, serrée de près par les barbares en un pays aride, n'ayant pas même

assez de force pour combattre et se tirer de ce pas dangereux, fut sauvée par une pluie miraculeuse due aux ferventes prières d'une légion chrétienne, et par un orage affreux qui fondit sur les ennemis, et les mit en déroute. 174.

Marc-Aurèle touché du malheur des peuples que la peste, la famine et la guerre affligeoient en même temps, se défit de toutes les richesses de son palais pour subvenir aux besoins de l'Etat, et jouit de la douce consolation de nourrir, en quelque sorte, le peuple romain. La révolte d'un célèbre général, d'Avidius-Cassius en Asie, causant les plus vives alarmes, empêcha l'empereur de réduire les Quades ainsi que les Marcomans; mais elle fut terminée promptement par un rebelle qui tua Cassius. La clémence de Marc-Aurèle épargna la famille de ce chef, et il auroit voulu, disoit-il, pouvoir rendre la vie à Cassius lui-même. Sous un prince si vertueux, dont le nom est si cher à l'humanité, l'humanité fut pourtant horriblement outragée; les chrétiens furent persécutés, et le sang des martyrs coula sous la hache des bourreaux. La persécution cessa après la fameuse campagne de Germanie; Marc-Aurèle, pénétré de reconnoissance, se déclara leur protecteur et leur ami. Ce fut le règne de la philosophie; mais les phi-

losophes, comblés de ses bienfaits, lui donnèrent souvent lieu d'en rougir, et ne se distinguèrent, la plupart, que par leur morgue et leurs ridicules prétentions. Marc-Aurèle succomba de maladie, à l'âge de cinquante-neuf ans, laissant la réputation du plus indulgent des hommes, et d'un prince éclairé qui, au milieu du soin des affaires du gouvernement, trouva le moyen de cultiver les lettres, et de composer un ouvrage sur la morale.

Dans cet âge de calamités, la peste ravagea toute la terre : sur toutes les extrémités du continent, les nations barbares se remuèrent, et troublèrent la tranquillité de l'empire.

Les lettres, ainsi que la philosophie, comptèrent un grand nombre d'hommes éclairés; les plus célèbres sont Aulu-Gelle, Athénée, Sextus Empiricus, Apulée et Lucien. Un méprisable philosophe, Pérégrin, se brûla publiquement par vanité, et ne put néanmoins, par cet acte de folie, faire oublier le cynisme de ses mœurs. Les sciences virent naître des hommes qui jouissent encore d'une grande renommée; la médecine s'honora de produire Galien, et la géographie historique Pausanias.

## ONZIÈME SYNCHRONISME.

*De 180 à 193 après J. C.*

Commode, fils de Marc-Aurèle, eut la lâcheté d'acheter la paix des Marcomans qu'il pouvoit détruire, et retourna dans Rome pour rouvrir toutes les anciennes plaies de la tyrannie. La ville qui avoit donné le jour aux Fabricius, aux Scipion, aux Paul-Emile, obéit docilement à un monstre capricieux et farouche qui fit publiquement le métier de gladiateur : il ne se plaisoit que dans le crime, et faisoit ses délices du spectacle de la douleur de ses victimes; ses amusemens étoient aussi cruels que ceux de Caligula et de Néron, et ses exploits se bornèrent à de lâches assassinats. Se jouant de l'honneur même de ses sœurs, joignant le fratricide à l'inceste, il ne se fit pas moins mépriser par ses infâmes débauches, qu'abhorrer par sa scélératesse ; mais les soldats que Commode caressoit, et auxquels il prodiguoit les trésors de l'empire, lui témoignèrent de l'attachement : les plus hautes dignités furent le prix des hommes qui partagèrent ses vices, et qui se rendirent complices de ses crimes. Une conspiration se forma contre

l'empereur ; Lucile, une de ses sœurs, en étoit le principal chef : la bravade de l'un des conjurés qui tira un poignard en présence de Commode, et qui lui dit : « *Voila le présent que le sénat t'envoie* », cette bravade trahit Lucile, et causa la perte de tous.

Les gardes prétoriennes commencent à exercer leur sinistre influence dans Rome; elles déchargèrent le poids de leurs fureurs sur le ministre de l'empereur, Pérennis, qu'ils égorgèrent avec toute la famille de cet infortuné. Cléandre, auteur de cette insurrection, ne profita pas long-temps de son forfait; le peuple et les soldats également furieux contre ce perfide, demandèrent sa tête à Commode, qui finit par la leur accorder : les révoltes se multiplièrent dans l'intérieur, et des bandes anarchiques de soldats déserteurs ravagèrent les pays qu'ils étoient chargés de défendre; toute la famille du nouveau ministre fut aussi massacrée. Les barbares, en apprenant ces horribles scènes, sentirent le parti qu'ils pouvoient tirer de la confusion générale, dépassèrent les limites qui les séparoient du territoire romain, et redoublèrent leurs efforts ainsi que leurs attaques contre l'empire.

Commode méditoit de nouveaux meurtres,

et sur la liste de ses victimes, inscrivit le nom même de sa concubine, Martia, qui s'en étant aperçue, empoisonna l'empereur, lequel ensuite fut étranglé, à l'âge de trente et un ans.

Ainsi périt la dynastie adoptive des Antonins qui, née dans le sein de la sagesse, de la prudence et de la bonté, finit, comme les précédentes, par être un objêt de mépris et d'exécration.

Dans la Grande-Bretagne seule, des mouvemens de révolte troublèrent au dehors la paix universelle.

Pertinax, que ses vertus et ses talens avoient tiré de l'obscurité la plus profonde, fut appelé, dans un âge avancé, au terrible honneur de commander à des soldats qui regrettoient le tyran. Ce vieillard eut à peine le temps de se reconnoître à un si haut point d'élévation; les prétoriens, excités par leur préfet Lætus, le massacrèrent, au bout de trois mois de règne, et mirent ensuite l'empire à l'encan; Didius Julianus l'emporta. Didius est le premier homme qui ait acheté un empire, et les Romains sont le premier peuple qui ait souffert un si honteux trafic. Le règne de l'acheteur fut aussi court que celui de Pertinax, et sa mort aussi tragique, mais beaucoup moins courageuse. L'Univers,

resta muet et immobile, durant toutes ces tragédies.

Papes. Eleuther et Victor reçurent la couronne du martyre.

---

DOUZIÈME SYNCHRONISME.

*De 194 à 212 après J. C.*

En apprenant la nouvelle d'un pareil scandale, les légions d'Illyrie proclamèrent empereur Septime Sévère, celles d'Orient Pescennius-Niger, et celles d'Occident Clodius-Albinus. A l'aspect de ces compétiteurs, recommandables par des qualités éminentes, renommés par leur habileté dans l'art militaire, tous les trois placés à une distance considérable les uns des autres, et soutenus par des légions aussi braves que fidèles, on s'attend au démembrement de l'empire romain, ainsi qu'à la formation de trois grandes monarchies. Ce partage se fût nécessairement opéré, si chacun des compétiteurs n'eût point aspiré à l'empire universel, et n'eût pas regardé Rome comme l'unique centre de la puissance romaine. Ils ne songèrent point à se fortifier dans les contrées que la fortune venoit de ranger sous leur domination; et puis

l'Africain Septime Sévère étoit un de ces génies extraordinaires qui, par leur activité, leur force, leur audace, sont accoutumés à vaincre tous les obstacles, et à triompher de leurs rivaux.

Il ménagea ses deux concurrens, cacha sa perfidie sous le voile de l'amitié, donna même le titre de César à Clodius-Albinus, et libre de toute crainte, marcha sur Rome, désarma les soldats prétoriens, les condamna à une juste infamie et à l'exil, souilla leurs drapeaux, et entra dans cette ville, précédé de la terreur; mais il commit la faute impardonnable de créer une nouvelle garde prétorienne, et par conséquent prépara de nouvelles tragédies à ses successeurs. Sévère, maître de l'Italie, tranquille du côté d'Albinus, passa en Orient, défit dans plusieurs combats Pescennius-Niger qui périt les armes à la main. Byzance, coupable pour avoir embrassé le parti de ce général, essuya toute la rage du vainqueur, ainsi que la ville d'Antioche.

Cette guerre à peine terminée, l'empereur retourna en Occident, attaqua Clodius-Albinus, le défit dans une grande bataille, sous les murs de Lyon, et une mort glorieuse finit la 197.
carrière de ce rival dont l'odieux vainqueur insulta le cadavre. Des vengeances atroces suivirent cette mémorable victoire; la fortune aug-

menta l'humeur cruelle de Septime qui, de retour à Rome, parla et agit comme Néron, proscrivit un grand nombre de sénateurs et de citoyens illustres, se dégrada au point de louer Commode, et de caresser uue multitude que sa puissance et ses exploits devoient lui rendre peu redoutable.

La guerre qu'il porta contre les Parthes, n'eut pas un résultat moins brillant, moins heureux; il pénétra jusqu'à Ctésiphon, capitale de leur empire, la prit, en fit tuer tous les habitans, obtint les honneurs du triomphe, et le titre de *parthique*. Rassasié de gloire, rassasié de vengeance, Sévère permit aux Romains de respirer; alors le conquérant sanguinaire fit place au grand prince occupé du bonheur de ses sujets. Papinien, célèbre jurisconsulte, le seconda de ses lumières et de ses conseils dans l'administration de la justice. Plautien, favori et principal ministre de l'empereur, aussi ambitieux, aussi cruel que Séjan, fut disgracié, et tué par ordre de Caracalla, fils de Sévère.

Les incursions des Pictes en Angleterre, obligèrent l'empereur de passer dans cette île; les barbares furent facilement vaincus. Pour mettre le pays à l'abri de leurs attaques, il fit construire une longue muraille de séparation, d'une mer à l'autre,

l'autre, entre l'Ecosse et la Grande-Bretagne ; foible barrière contre ces brigands qui recommencèrent bientôt après leurs courses, et osèrent même les étendre au delà de l'Océan, pour infester les côtes de la Gaule celtique.

Tandis que Sévère s'occupoit de ces travaux importans, Caracalla, impatient de régner, essaya de tuer son père. Septime mourut à Yorck, de chagrin d'avoir donné le jour à un tel monstre. Avant d'expirer, il dit, dans sa noire mélancolie, ces paroles vraiment philosophiques : « *J'ai été tout, et tout est bien peu de choses* ». Les chrétiens furent violemment persécutés par ordre de ce prince.

---

TREIZIÈME SYNCHRONISME.

*De 211 à 222 après J. C.*

CARACALLA, MACRIN, HÉLIOGABALE.

Presque aussitôt assassin qu'empereur, Caracalla, de retour à Rome, tua son frère et son collégue Géta, sur le sein même de sa mère Julie dont les larmes et les cris ne purent empêcher un si affreux fratricide. Néron, du moins, éprouvoit quelquefois des remords après l'exé-

cution de ses crimes; Caracalla n'en éprouva aucun; ce furieux enveloppa dans la perte de Géta, toutes les personnes qui lui appartenoient. Rome sembloit être destinée à devenir le jouet de la cruauté des tyrans: le philosophe Sénèque avoit fait l'apologie d'un parricide; Papinien plus ferme, plus vertueux, eut le courage de répondre à Caracalla qui lui demandoit un ouvrage de ce genre: « *Il n'est pas aussi facile de justifier un parricide que de le commettre* », et paya aussitôt de sa tête cette généreuse franchise. Le barbare empereur ne se plut que dans les massacres, et versa, pour ainsi dire, en riant, le sang le plus pur des Romains. Un jour, dans les jeux du cirque, il lâcha des soldats de sa garde qui se jetèrent, l'épée à la main, sur les spectateurs. Les complices de sa barbarie furent revêtus des dignités les plus importantes.

Les provinces qu'il parcourut ne souffrirent pas moins des fureurs de ce tigre, principalement les Gaules où, pour se procurer de l'argent, il proscrivit les particuliers les plus riches, et les fit mettre à mort. Ses exploits, en Germanie, se réduisirent à des actes de folie; l'Asie fut également témoin et victime de sa férocité. La ville d'Antioche paya cher la liberté à laquelle ses habitans étoient accoutumés, et dont

ils usèrent pour railler Caracalla sur l'assassinat de son frère; cette ville fut traitée comme si les Romains l'eussent prise d'assaut. Après cet horrible événement, l'empereur entra sur les terres des Parthes, et sur le point de contracter alliance avec ce peuple, ordonna le massacre de tous les Parthes venus avec leur roi Artabane qui échappa avec peine à la mort. Le ciel punit enfin tant de scélératesse; Macrin, préfet du prétoire, désigné dans une lettre pour être une des victimes de Caracalla, le fit poignarder par un nommé Martial. Le fils de Sévère n'avoit encore 217.
que vingt-neuf ans: dans sa personne, s'éteignit l'odieuse famille des Sévère qui avoit rempli l'empire de deuil; la mère de ce monstre le suivit de près au tombeau.

Les Germains, les Sarmates et les Gètes, en Occident, triomphèrent des Romains. A l'extrémité du nord de l'Europe, se préparoient de nombreuses émigrations; déjà des peuplades entières avoient pénétré dans la Germanie, à travers les épaisses forêts de cette contrée. Les Allemands humilièrent enfin l'orgueil des légions romaines, et dictèrent la paix au chef de l'empire. Les Parthes, en Orient, tinrent perpétuellement en haleine les forces de l'empire, et le firent trembler.

Le christianisme se propageoit dans les cités les plus florissantes des Gaules, et faisoit en Asie, de jour en jour, des progrès plus rapides au milieu des persécutions; Rome elle-même voyoit un grand nombre de ses plus illustres citoyens, embrasser la doctrine de l'Evangile.

PAPE. Zéphyrin, martyr. Dix conciles, presque tous relatifs à la célébration de la Pâque.

Macrin, Africain comme Septime-Sévère, étoit un homme de la plus basse extraction; l'armée le choisit pour empereur, et le sénat ratifia ce choix. Le premier, ambitieux, avec un peu d'audace, étoit presque assuré de s'élever au comble des honneurs. Le plaisir de régner faisoit oublier les dangers d'une semblable élévation, et fermer les yeux sur la destinée d'un si grand nombre d'hommes qui déja avoient teint de leur sang la pourpre impériale.

Les Parthes, justement irrités de la trahison des Romains, s'en vengèrent par une guerre opiniâtre, et par des succès qui obligèrent le nouvel
217. empereur à demander la paix.

Aussi exagéré, aussi dur que le législateur Dracon, Macrin ne fit que des loix de sang pour réprimer le vice et la corruption des Romains; il entreprit de rétablir la discipline militaire, avec une rigueur qui entraîna sa perte. Une

femme, Mésa, sœur de Julie, mère de Caracalla, excita habilement le mécontentement des soldats qui saluèrent Auguste, Héliogabale, son petit-fils, grand-prêtre du soleil, à Emèse. Une grande bataille se livra entre les deux partis; Macrin vaincu près d'Antioche, s'enfuit lâchement en Cappadoce, et fut mis à mort, ainsi que son intéressant fils Diadumène, depuis peu associé à l'empire.

Les désordres du nouvel empereur Héliogabale, âgé tout au plus de quatorze ans, surpassèrent ceux des règnes précédens. Ce fanatique de débauches, tua de ses propres mains Gannys, son général, et le principal instrument de son élévation à l'empire. Dans l'adolescence, c'est-à-dire, à un âge où l'homme n'a point encore toute la plénitude de ses sensations,
il se livra à des plaisirs qui révoltent l'imagina- 219.
tion, et prodigua les trésors de l'empire pour satisfaire des fantaisies puériles et insensées : ce fut le règne des plus infâmes voluptés, et les femmes obtinrent à cette époque une influence qui acheva de corrompre les mœurs et d'abâtardir les Romains. Julie Soëmis, mère de l'empereur, et Mésa elle-même, les seules qui eussent pu refréner les passions d'Héliogobale, les favorisèrent. Alexandre Sévère, son cousin,

nommé César, ne tarda point à être en butte à la jalousie du sardanapale qui essaya plusieurs fois de s'en défaire; les gardes prétoriennes épousèrent toujours la cause du jeune prince, et finirent par l'amener dans leur camp. Héliogabale, le même jour, fut massacré par eux, ainsi que sa mère, à l'âge de dix-huit ans.

---

## QUATORZIÈME SYNCHRONISME.

*De 222 à 235 après J. C.*

222. Alexandre Sévère poussa aussi loin l'héroïsme de la vertu, que son prédécesseur avoit poussé la fureur du vice; il étoit dans la première fleur de l'âge, n'ayant encore que seize années. Mamée avoit pris soin de l'éducation de ce fils chéri, et sous les auspices d'une mère aussi tendre qu'éclairée, Alexandre s'étoit formé de bonne heure le cœur et l'esprit. Quelques révoltes éclatèrent dans l'empire, et furent étouffées à leur naissance : il ne se crut empereur que pour donner l'exemple de la sobriété, des vertus les plus austères, et punir les hommes qui trafiquoient de leur crédit; il remporta sur les Par-

thes une victoire mémorable qui lui valut les honneurs du triomphe.

En lisant la vie de cet empereur, l'ame s'abandonne aux deux sentimens contraires de l'admiration et de la pitié; de l'admiration, pour le bon naturel, la piété filiale et la fermeté du jeune prince; de la pitié, pour l'affreux traitement que ses vertus reçurent. Mais Alexandre qui eut un cœur si droit, si généreux, manqua de politique; il ne sut pas user de ménagemens nécessaires pour gouverner des soldats qui n'avoient déjà plus de Romain que le nom. La mort avoit été le prix du dévouement de ce roi de Lacédémone, Agis, qui, parmi ses concitoyens corrompus, voulut remettre en vigueur la constitution de Lycurgue. Les Romains dégénérés n'étoient plus dignes, du temps d'Alexandre Sévère, d'être conduits par ces loix rigides qui avoient fait triompher leurs ancêtres : parler de l'antique discipline militaire, à des légions accoutumées à disposer de la puissance suprême, à regarder les empereurs comme leur ouvrage, c'étoit aller au devant d'une mort cruelle et inévitable.

Alexandre Sévère, vainqueur des Parthes, se mit en marche contre les Germains qui ne dissimuloient plus leur impatience de secouer entièrement le joug de Rome, et de recouvrer leur

indépendance ; sa mère le suivit dans cette expédition. Un barbare, Goth d'origine, le géant et féroce Maximin qu'il avoit comblé de bienfaits, et promu aux grades les plus élevés de la milice, conspira sa perte. Alexandre Sévère, dont l'âge et les excellentes qualités promettoient un règne long et heureux, fut massacré dans sa tente par les soldats, avec toute sa famille, au moment où il goûtoit les douceurs du repos. Il mourut avec toute la résignation d'un sage, et
235. tout le sang froid d'un héros qui dédaigne de défendre inutilement ses jours contre une soldatesque effrénée, sourde à la voix de l'honneur et de l'humanité ; il périt à l'âge de vingt-six ans.

## QUINZIÈME SYNCHRONISME.

*De 235 à 238 après J. C.*

L'auteur de ce parricide se fit reconnoître empereur, et choisit pour collégue son fils ; c'étoit, sous la pourpre impériale, un ennemi acharné des nobles. Rougissant de la bassesse de son extraction, il auroit désiré que tous ceux qui l'approchoient, fussent d'une naissance aussi obscure : transporté de jalousie, il fit égorger un grand nombre de personnes qui tenoient à d'anciennes familles. Plusieurs concurrens essayèrent de lui disputer l'empire, mais une mort prompte suivit leur révolte. Maximin s'enfonça dans la Germanie, vainquit, dispersa sur son passage les peuples qui entreprirent de lui résister, et laissa partout des marques sanglantes de sa cruauté.

L'Afrique refusant d'obéir plus long-temps à u pareil souverain, proclama empereur le proconsul Gordien, âgé de quatre-vingts ans, d'une famille illustre, que ses talens, sa douceur, son aménité rendoient véritablement digne du rang suprême auquel il associa son fils, âgé de quarante-six ans, et qui ressembloit à son père,

sous le rapport des qualités morales. A cette nouvelle, Rome proscrivit Maximin, et le peuple toujours extrême dans sa haine ou dans son amour, se jeta sur toutes les créatures de celui que le sénat venoit de rejeter. Bientôt on apprit la fin tragique des deux Gordiens, vaincus par un officier nommé Capellien qu'ils n'avoient pas su ménager : cette nouvelle consterna Rome, mais n'abattit point les courages. Maximin inspiroit une horreur universelle ; les Romains redoutoient sa vengeance. Furieux, il s'avançoit en Italie, résolu d'immoler tous ses ennemis : le sénat lui opposa deux empereurs, Balbin et Maxime, tous les deux capables de tenir les rênes du gouvernement : Balbin avoit toutes les qualités propres à un habile administrateur, et Maxime à un habile général. Gordien le jeune, devenu cher à la multitude, fut également proclamé. Les Romains, au lieu de songer uniquement à repousser les efforts du tyran, se battirent entre eux : le sang ruissela dans Rome ; le peuple s'arma contre les gardes prétoriennes ; toute la ville devint un théâtre de carnage, et l'incendie allumé par les soldats, consuma une partie des édifices et des chefs-d'œuvres. La présence du jeune Gordien apaisa enfin cette terrible émeute qui coûta la vie à des milliers d'hommes.

Maximin eût triomphé de ces frénétiques, sans la résistance de la ville d'Aquilée qui lui ferma ses portes. Les fatigues et les dangers de ce siége, les formidables préparatifs de Maximin, effrayèrent l'armée des assiégeans; ils rougirent aussi d'avoir pour maître un inconnu, un furieux, plus fait pour le métier de bourreau que pour être souverain, se jetèrent sur lui, le tuèrent ainsi que son fils, et vinrent se ranger sous les étendards de Maxime. 238.

Mais enfin le temps étoit arrivé où tous les ressorts de l'empire devoient se détendre, tous les liens de la subordination se rompre, et la majesté romaine se perdre par tant de révolutions, dans le feu desquelles le peuple se montra aussi passionné pour les plaisirs que dans les temps les plus paisibles. A peine débarrassées du monstre qui les épouvantoit, les légions romaines reprirent leur première insolence, et leurs prétentions ambitieuses et cruelles.

Les deux empereurs Maxime et Balbin, quoique jaloux l'un de l'autre, gouvernoient sagement les Romains, lorsque les gardes prétoriennes se jetèrent sur eux, avilirent la majesté souveraine, en les traitant de la manière la plus indigne, la plus barbare, et les massacrèrent, l'an 238.

Sous Artaban IV, l'an 255, d'autres historiens disent 260, la monarchie des Perses s'écroula subitement sans bruit, après avoir subsisté sous quinze rois, l'espace de 426 ans. Un Perse d'origine, Artaxercès, d'une basse extraction, tua dans une grande bataille, le dernier roi des Parthes, et rétablit l'empire des Perses sous sa première dénomination; il fut la tige de la nouvelle dynastie des Sassanides, ainsi appelée de Sassanus son aïeul. Cette dynastie se rendit aussi redoutable aux Romains que celle des Arsacides; les Perses, en quelque sorte, rajeunis, portèrent le fer et le feu dans les plus riches provinces de la domination romaine.

Papes. Calixte II, Urbain Ier, et Authère, tous martyrs. Quatre conciles, les principaux contre les Montanistes et Origène.

---

### SEIZIÈME SYNCHRONISME.

*De 238 à 260 après J. C.*

GORDIEN, PHILIPPE, DÈCE, GALLUS, ÉMILIEN.

Le jeune Gordien, âgé de treize ans, devint l'idole des soldats et du peuple. Les talens et les vertus de son beau-père Mysithée assuroient

le bonheur de l'empire, lorsque les Perses se répandirent dans les provinces de la domination romaine, et semèrent au loin l'alarme, sous la conduite de leur roi Sapor, successeur de son père Artaxercès. Le jeune Gordien s'arracha des délices de Rome, pour faire face au danger, battit 242.
sur son passage des peuples barbares qui ravageoient la Mésie et la Thrace, débarqua en Asie, chassa les Perses, vainquit Sapor, et alloit porter la terreur de ses armes dans le cœur de la Perse, lorsque la perfide scélératesse du préfet du prétoire, Philippe l'arabe, immola, auprès de ses propres trophées, Gordien que ses excellentes qualités, sa jeunesse et sa valeur faisoient estimer 244.
et chérir de tous les Romains.

Pour la première fois, sous son règne, il est parlé des Francs qu'Aurélien, alors simple tribun, battit sous les murs de Mayence. Ce succès causa la plus vive alégresse dans tout l'empire, du moins si nous en jugeons par cette chanson latine citée dans l'ouvrage de l'historien Vopiscus: « *Mille Francos, mille Sarmatas semel et semel occidimus, mille, mille, etc.* ».

Hérodien et Censorin, historiens d'un mérite asez médiocre, vivoient dans ce temps.

Philippe, l'assassin du jeune héros, cachant son forfait, après avoir été reconnu empereur, con-

clut la paix avec Sapor, roi des Perses, défit, à son retour d'Asie, les Carpiens dans la Mésie, contraignit ces barbares à se soumettre, célébra dans Rome les jeux séculaires, cérémonie religieuse, pratiquée pour la dernière fois, et fit des loix repressives, d'une assez grande sagesse. Quelques ambitieux ayant aspiré à l'empire, furent privés de la vie; mais Dèce, Pannonien d'origine, envoyé par Philippe pour réduire les
249. rebelles, se fit lui-même proclamer empereur. Une bataille s'engagea sous les murs de Vérone, et Philippe vaincu fut tué, ainsi que son fils qu'il avoit nommé César.

Dèce, animé d'un zèle impie, persécuta les chrétiens, et le sang des martyrs coula dans toute l'étendue de la domination romaine. Le feu de la persécution diminua à l'approche des nouveaux dangers qui menacèrent les Romains. Les Goths envahirent la Thrace, la Macédoine et l'Illyrie où ils exercèrent d'horribles ravages. Dèce, habile général, marcha contre eux, les battit dans plusieurs rencontres; mais Gallus, un de ses officiers, le trahit, de concert avec les barbares, l'attira dans un marais où l'empe-
251. reur fut tué ainsi que son fils, et toutes les troupes romaines. Le perfide Gallus, Africain d'origine, se fit saluer Auguste, et se rendit

tributaire des Goths qui avoient favorisé son élévation.

Tous les fléaux se déchaînèrent contre les Romains, la guerre, l'anarchie, la peste, la famine, la sécheresse et les tremblemens de terre; les chrétiens se virent plus que jamais en butte à la haine des païens, et périrent en grand nombre, plutôt que de renoncer à la foi. Le cruel Gallus ne diminua rien de son luxe et de sa mollesse; l'audace des Goths s'accrut en en même temps. Mécontens des Romains, ils recommencèrent leurs courses, leur pillage; mais Émilien, Africain comme Gallus, les vainquit, les chassa au delà du Danube, et, fier de ces brillans succès, se fit proclamer empereur, entra en Italie à la tête de son armée victorieuse. Les légions de Gallus n'osant se mesurer contre 253.
ce général, tuèrent leur souverain, ainsi que son fils et son collègue Volusien.

Émilien, quoique digne par ses grandes qualités du rang suprême, n'en jouit que l'espace de quatre mois. L'empire venoit d'être déféré a Valérien, par les légions de Germanie; les soldats craignirent également de se mesurer contre elles, et massacrèrent leur souverain.

Une grande réputation d'intégrité, de sagesse, de modestie et de mérite, firent jeter les yeux

sur Valérien ; mais il ne la soutint pas, lorsqu'il fut parvenu à ce haut degré de la fortune. Sur tous les points, les barbares ou menaçoient les provinces romaines, ou les dévastoient. Les peuples de la Germanie eussent certainement fait la conquête des Gaules, sans la valeur et l'habileté d'Aurélien, lieutenant de Gallien, fils de l'empereur. Le même général se distingua sur les bords du Danube contre les Goths, en même temps que Probus se distinguoit contre les Sarmates. Les Scythes, d'une autre part, pillèrent les provinces d'Asie, voisines du Pont-Euxin et du Bosphore, repoussèrent les légions qu'on leur opposa, et répandirent au loin la terreur de leurs armes et de leur nom. La peste continuoit à désoler tout le continent : pour comble de malheur, Sapor, roi des Perses, rompit le traité avec les Romains, subjugua la Mésopotamie, et surprit Antioche, capitale de la Syrie.

Valérien se transporta en Orient pour arrêter les progrès d'un ennemi aussi redoutable, traversa l'Euphrate, et livra bataille; mais vaincu, il eut l'imprudence de se rendre à une entrevue avec Sapor qui le retint prisonnier. Le malheureux
260. Valérien, durant une longue et humiliante captivité, servit de marchepied au féroce Sapor, toutes

toutes les fois que le roi des Perses vouloit monter à cheval.

Valérien, cruel persécuteur des chrétiens, les avoit obligés d'aller chercher un asile jusque dans le camp des barbares qui, touchés de leurs maux et de leurs vertus, instruits par ces fugitifs, embrassèrent, en grand nombre, le christianisme. Les déserts de la Thébaïde se peuplèrent d'anachorètes qui se dérobèrent entièrement au monde et à la persécution des hommes. S. Paul, premier hermite, est le plus renommé pour sa sainteté.

Les papes donnèrent à leur troupeau l'exemple de l'héroïsme, par le sacrifice généreux de leur vie pour la foi. Fabien, S. Corneille, Luce I^er, Etienne I^er et Sixte II reçurent la couronne du martyre. Vingt conciles furent tenus, la plupart contre les hérétiques, pour soutenir le courage des fidèles, et pour défendre les bonnes mœurs: les conciles tenus dans Rome et dans Carthage, sont les plus célèbres. Novatien, Origène répandirent leurs erreurs, et Tertullien, l'éloquent auteur de l'*Apologie des chrétiens*, tomba lui-même dans l'hérésie des Montanistes.

## DIX-SEPTIÈME SYNCHRONISME.

*De 260 à 270 après J. C.*

### GALLIEN ET CLAUDE II.

Tandis que les Romains essuyoient en Orient un si grand échec, les Scythes envahirent l'Italie qu'ils parcoururent le fer et la flamme à la main, et d'où ils emportèrent un riche butin. Gallien, fils de Valérien, prit la pourpre impériale dans les Gaules. Insensible au malheur de son père, il ne s'occupa que de frivoles amusemens, se noya dans les voluptés, et vécut comme un sardanapale au milieu du bouleversement de l'Univers, à la vue du peuple romain éprouvé par tous les fléaux, et qui mouroit de faim : un si mauvais fils, il est vrai, ne pouvoit qu'être un mauvais empereur. La peste et la famine désolèrent le monde : il s'éleva une foule prodigieuse de tyrans dont les plus connus sont, Mucien, Baliste, Ingénuus, Auréole, Émilien, Trébellius, Posthumius, Lilien, Tétricus, Saturninus, etc.; tous prirent le titre d'Auguste; la plupart, comme autant d'ombres effrayantes, se dissipèrent promptement. Cependant plu-

sieurs d'entre eux se maintinrent dans leur usurpation, et quelques-uns, tels que Posthumius, battirent les peuples barbares de la Germanie, et furent les remparts de l'empire. Saturninus, élevé par ses troupes au rang suprême, et prévoyant le sort qui l'attendoit, ne put s'empêcher de leur dire : « *Vous avez perdu un bon général, et vous avez fait un mauvais empereur* ».

Une horrible confusion règne sur toute la surface du globe ; la peste dépeuple les villes et les campagnes. Gallien ne manquoit point de valeur ; souvent il s'arracha du sein des plaisirs pour marcher contre ces tyrans dont il défit plusieurs en bataille rangée. Alors les barbares commencent à humilier ces Romains si heureux, si fiers et si puissans jusqu'à cette désastreuse époque. Odénat, roi de Palmyre, lui seul, en Orient, repoussa leurs efforts. Ce prince, époux de la célèbre Zénobie, avoit un grand caractère et des talens militaires supérieurs ; il vengea la défaite de Valérien, battit Sapor, remit la Mésopotamie sous la domination romaine, pénétra dans l'intérieur de la Perse, assura un moment, par ses exploits, la tranquillité de l'Asie, reçut de la part de Gallien le titre d'Auguste, et, revêtu des ornemens impériaux, chaque jour devenant plus actif, plus zélé pour la dé-

fense de l'Etat, chassa les Scythes qui venoient de faire une irruption dans les provinces romaines. Le brave Odénat, invincible contre de pareils ennemis, ne put se mettre à couvert de la trahison des siens; il fut assassiné par son neveu
267. qui, dit-on, eut Zénobie pour complice de cet attentat. L'année suivante, Gallien lui-même périt aussi misérablement, ainsi que son frère et son fils.

Ce mauvais prince avoit pourtant l'esprit orné des plus riches connoissances; au lieu de penser au bonheur de ses sujets, il s'avisa de composer des pièces de vers, et de faire briller ses lumières. On peut dire que Gallien fut le premier littérateur de son siècle. La philosophie, chaque jour dégradée par de méprisables sophistes plus superstitieux que le vulgaire, n'inspire plus que la pitié.

L'Egypte devint un foyer de séditions, et la ville d'Alexandrie, principalement, un théâtre d'horreurs et de carnage. Les Francs sortis du fond de la Germanie ravagèrent les Espagnes.

Claude II, un des généraux de Gallien, recueillit tout le fruit de l'assassinat de son maître, auquel on le soupçonna d'avoir participé. Sous la pourpre impériale, ce fut un vertueux capitaine, digne des plus beaux jours de

la république, et qui se fit admirer par l'équité de son gouvernement autant que par ses exploits. Vainqueur du tyran Auréole, il marcha contre les Goths, les terrassa dans les plaines de Nissa en Servie, et quelques jours après, extermina les restes de l'armée vaincue; mais une mort imprévue l'enleva lui-même, non loin du champ de bataille. 270.

D'effroyables malheurs continuent à fondre sur les nations ; les peuples de la Germanie, long-temps contenus par l'habileté de Posthume, recommencent leurs courses. Une horrible anarchie régnoit dans les Gaules où des bandes de paysans, connus sous le nom de Bagaudes, plus terribles, plus cruels que tous les autres ennemis, semoient de toutes parts la terreur. En Orient, Zénobie plus ambitieuse, plus entreprenante qu'Odénat, profitant des malheurs de l'empire, renonça à la domination romaine, et conqnit l'Egypte qu'elle réunit à la monarchie palmyréenne. Les Perses demeurèrent tranquilles.

PAPES. Denys et Félix I<sup>er</sup>. Six conciles contre les hérétiques, les millénaires entre autres.

## DIX-HUITIÈME SYNCHRONISME.

*De 270 à 282 après J. C.*

### AURÉLIEN, TACITE ET PROBUS.

Les troupes nommèrent empereur, Aurélien qui jouissoit de l'estime et de la confiance, quoique barbare d'origine et d'une condition obscure. Il vainquit, sur les bords du Danube, les Goths qui osèrent reparoître, les obligea de repasser le fleuve, et de lui demander la paix. De là il se porta rapidement au secours de l'Italie contre les Juthongues, peuple germain qui venoit d'envahir ce pays, essuya un échec près de Plaisance, et contraignit cependant les bar-
271. bares de se retirer dans la Germanie.

La reine Zénobie, en Orient, étoit une ennemie beaucoup plus redoutable. L'infatigable Aurélien, jaloux de relever l'éclat de la majesté romaine, marcha contre cette reine ambitieuse, vainquit
272. les Palmyrénéens sous les murs d'Émèse, fit prisonnière Zénobie, s'empara de la ville de Palmyre, et réduisit l'Egypte, après avoir détruit l'armée du tyran Firmus; mais il déshonora cette double victoire, en faisant mourir

Longin, les ministres et les conseillers de Zénobie. 273.

La victoire couronna le héros, avec la même complaisance; quand il fut de retour en Occident. Dans une grande bataille, près de Châlons-sur-Marne, il ne vit point, sans étonnement, Tétricus, son rival, qui régnoit depuis six ans sur les Gaules, venir implorer sa clémence, fatigué sans doute d'obéir aux caprices d'une soldatesque effrénée, et soupirant après les douceurs de la paix. Aurélien conduisit dans Rome, à son char de triomphe, Zénobie et Tétricus, mais ensuite traita ses deux captifs avec la plus grande bonté, et leur fit oublier la perte du pouvoir suprême. La prospérité lui enfla néanmoins le cœur, sans pouvoir adoucir son caractère, ni diminuer son excessive sévérité; il se montra aussi admirable à la tête de l'administration publique qu'à la tête de ses armées, et ne fut pas moins renommé pour ses sages loix que pour ses exploits. On ne conçoit pourtant pas comment un aussi grand homme put lui-même augmenter l'insolence, le penchant du peuple à la paresse, en augmentant les distributions gratuites de vivres que les empereurs avoient coutume de faire aux Romains, distributions impolitiques, et principale cause de la décadence des mœurs romaines.

Toujours actif, toujours en marche, Aurélien ne parut dans Rome que pour s'y délasser momentanément de ses fatigues ; il retourna dans les Gaules, purgea cette contrée de tous les ennemis qui l'infestoient, contint, par sa présence, les peuples de la Germanie, et se rendit ensuite dans la Thrace, victorieux, tout-puis-
275. sant et admiré de tous les peuples. Il se disposoit à faire, en personne, la guerre contre les Perses, lorsqu'il fut assassiné par la perfide scélératesse de son secrétaire Mnestée.

Les Vandales se montrèrent pour la première fois sous ce règne ; les diverses parties de l'Orient, détachées de l'empire, s'y réunirent solidement. Il n'en fut pas de même de celles de l'Occident ; la Germanie toute entière brava la puissance romaine ; la fidélité des Gaulois chancela ainsi que celle des Espagnols. Les Perses, sous Hormisdas, fils de Sapor, qui succéda à son père (271), et sous Varane, ne tentèrent aucune entreprise mémorable.

Un interrègne de six mois suivit la mort d'Aurélien, et Rome durant cet espace, jouit d'une tranquillité parfaite. Cette fois il y eut un combat opiniâtre de générosité entre le sénat et les troupes, pour le choix d'un empereur : le sénat obligé de se laisser vaincre, désigna

Tacite, un de ses membres, personnage avancé en âge, mais plein de modestie, de douceur, de sagesse et de bravoure. Conservaut encore toute l'activité de la jeunesse, il se mit lui-même à la tête des armées, vengea la mort d'Aurélien, battit, en Asie, les Goths; mais au milieu de ses triomphes, ce vénérable empereur périt tragiquement après un court règne d'une année, et Florien son frère, élevé 276.
à l'empire, périt également au bout de quelques jours. Probus que les légions d'Orient avoient, d'un autre côté, salué Auguste, fut reconnu seul empereur; il étoit Pannonien de nation, et déja renommé pour ses exploits; Probus quitta l'Asie pour venir au secours des Gaules d'où il repoussa les Germains, leur porta des coups terribles dans leur propre pays, fortifia contre eux les bords du Rhin, et les réduisit à un état de foiblesse dont ils ne purent se relever de si tôt. Il obtint les mêmes succès, en Illyrie, contre les Goths sans cesse battus, et cependant sans cesse revenant à la charge.

La valeur romaine, sous son empire, brilla de tout l'éclat ancien, et en imposa aux Perses; leur roi Varane s'empressa de conclure la paix avec un tel ennemi. Probus, au milieu de l'ap-

pareil des grandeurs humaines, vécut avec autant de frugalité que les Fabricius et les Curius. A la guerre, il prenoit ses repas sur l'herbe, se contentoit de la nourriture des soldats, alloit à pied, et partageoit toutes leurs fatigues : le désir de maintenir la discipline militaire, et de les tenir perpétuellement en haleine, causa sa perte. Cet empereur mourut comme il avoit toujours vécu, c'est-à-dire, en brave, mais de la main de ses soldats, furieux de ce qu'il les employoit au dessèchement d'un marais près de Sirmich sa patrie. Avant de l'égorger, ils furent obligés de le prendre d'assaut dans une tour où Probus s'étoit
282. réfugié précipitamment : la reconnoissance des Romains les engagea à graver sur son tombeau cette épitaphe si éloquente, et qui forme l'abrégé de sa vie : « *Ci-gît l'empereur Probus, dont la vie et les mœurs répondirent au nom* ».

Un grand nombre de tyrans s'élevèrent encore de son temps ; Proculus, Bonose et Saturnin sont les plus célèbres. L'Egypte oubliant les services que les lieutenans de Probus avoient rendus à cette contrée, en la délivrant des Blemmyes, peuple sauvage et farouche, se révolta contre l'empire, et proclama Auguste, Saturnin qui refusoit d'accepter un si dangereux honneur :

cette révolte fut promptement apaisée, et Saturnin tué.

En Occident, les Francs sont le seul peuple de la Germanie, qui étonnèrent le courage même de Probus. Des hommes de cette nation, transplantés, l'an 277, sur les bords du Pont-Euxin, et condamnés à ne plus revoir leur patrie, ne prenant conseil que de leur audace et de leur désespoir, trompèrent la défiance de leurs surveillans, saisirent des bâtimens sur lesquels ils s'embarquèrent avec leurs femmes et leurs enfans, ravagèrent les côtes de l'Asie et de la Grèce pour se procurer des vivres, pillèrent la ville de Syracuse, passèrent les colonnes d'Hercule pour entrer dans l'Océan, rangèrent toutes les côtes des Espagnes, du sud au nord, rangèrent toutes les côtes des Gaules, et regagnèrent enfin leur pays, après avoir fait, par mer, une retraite non moins difficile, non moins glorieuse que celle des dix mille Grecs, par terre.

Les chrétiens furent cruellement persécutés, surtout dans les Gaules.

PAPE. S. Eutychéen. Trois conciles : le plus célèbre, celui de Mésopotamie, contre les Manichéens : les deux autres ne regardent que la discipline ecclésiastique.

## DIX-NEUVIÈME SYNCHRONISME.

*De 282 à 305 après J. C.*

### CARUS, NUMÉRIEN, CARIN, DIOCLÉTIEN.

Carus, préfet du prétoire, reconnu empereur par ces mêmes légions qui venoient de massacrer le vertueux Probus, avoit des talens militaires, et d'autres qualités estimables; il défit les Sarmates, marcha contre les Perses, alors divisés,
283. les vainquit à diverses reprises, et dans le cours de cette expédition, périt, dit-on, frappé par la foudre.

Carin et Numérien, ses fils, furent salués Augustes : Numérien, prince doué des qualités les plus aimables du cœur et de l'esprit, inconsolable de la mort de son père, abandonna l'expédition contre les Perses, et fut tué par son beau-père Aper, après huit mois de règne.

Carin, son frère, resté en Occident, ressembloit pour le caractère, aux Caligula et aux Néron. Dioclétien, homme de la plus basse extraction,
284. choisi pour remplacer Numérien, tua le meurtrier de ce prince, disputa l'empire à Carin qui, vainqueur dans une grande bataille livrée dans la Mésie supérieure, mourut assassiné par

un tribun dont il avoit déshonoré la femme.

Dioclétien se nomma pour collégue, son ami et son compatriote Maximien, Pannonien de nation, homme sauvage, cruel, de mœurs grossières, et qui n'avoit que le mérite d'un brave soldat. A la tête des armées, il soutint la gloire du nom romain, réduisit les Bagaudes, ou paysans révoltés des Gaules, et contint les peuples de la Germanie. En Orient, Dioclétien se fit respecter des Perses qui osèrent se mesurer contre lui, conclut la paix avec eux,
et battit, quelque temps après, les Sarrasins; 290.
les deux empereurs vécurent dans la plus étroite union. Les barbares vaincus de tous les côtés, de tous côtés rélevèrent la tête; c'étoit une hydre sans cesse renaissante.

Dioclétien lui-même, accélérant la chute de l'empire, divisa de plus en plus le pouvoir suprême, et nomma deux Césars, Constance
Chlore, ou le pâle, et Galérius; celui-là petit- 291.
neveu de Claude II, et que ses belles qualités rendoient tout-à-fait digne du haut rang; celui-ci d'une origine aussi obscure que les deux empereurs, tout aussi grossier, tout aussi brutal, et plus cruel encore que Maximien, mais aussi vaillant. Le nombre des souverains se multipliant, les dépenses se multiplièrent à

proportion ; le trésor public s'épuisa, et les peuples surchargés d'impôts, finirent par détester une domination sous laquelle, jusqu'à cette époque, ils n'avoient pas été foulés. Il fallut à chacun des empereurs et des Césars, une cour, des gardes et une armée ; les intérêts se croisèrent, et la majesté impériale perdit de son éclat. Ce partage éveilla l'ambition, et ces souverains eurent perpétuellement à se défendre contre des usurpateurs.

Constance-Chlore, dans les Gaules, se fit aimer des peuples, protégea les lettres dans la ville d'Autun, protégea le célèbre orateur Eumène, le combla de bienfaits, rassura les peuples, et rétablit les villes détruites par les Bagaudes. Dioclétien tenoit en bride et en respect tous ces souverains de sa création, lorsque Galérius l'excita à
292. persécuter les chrétiens ; dès ce moment il ne connut plus de repos. Constance-Chlore, naturellement doux et humain, refusa seul de se prêter aux vues sanguinaires des persécuteurs. Dioclétien s'étant rendu à Rome, ainsi que Maximien, pour jouir des honneurs du triomphe, s'attira la haine et le mépris du peuple romain, quitta cette ville et se retira à Nicomédie : là, épuisé
305. par les fatigues d'un long voyage, consumé de mélancolie, foible, languissant, dégoûté des

grandeurs humaines, succombant sous le faix des affaires publiques, à la persuasion du perfide Galérius, abdiqua l'empire, et avant cette importante cérémonie, nomma Césars, Sévère et Maximin, deux créatures de Galérius, et tous les deux aussi ignorans, aussi féroces que leur bienfaicteur.

Des convulsions ébranlèrent l'Orient ainsi que l'Occident; Dioclétien soumit l'Egypte toujours rebelle, non sans trouver une vive résistance. Cet empereur abandonna aux peuples barbares de la Lybie (296), des provinces que les Romains ne vouloient plus prendre la peine de conserver.

La guerre civile avoit, durant quelques années, occupé les Perses, et délivré les Romains d'un ennemi redoutable. Narsès qui venoit de succéder à Varane III, envahit la Syrie (295), vainquit l'armée de Galérius qui; en habile capitaine, effaçant la honte de sa défaite, triompha complétement des Perses en Arménie où il s'étoit retiré, fit prisonnière presque toute la famille de Narsès, et consentit à donner la paix à une monarchie qu'il auroit pu détruire (296).

En Occident, les Francs indomptables infestèrent toutes les mers; Carause, officier gaulois, envoyé par Maximien pour les détruire (297), leva lui-même l'étendard de la révolte, passa dans la

Bretagne où il prit la pourpre impériale. L'usurpateur donna les premières connoissances nautiques aux Bretons qui, jusqu'à cette époque, s'étoient exposés sur l'Océan avec de simples barques. Ce Romain, grand homme de mer, fut assassiné par Allecte, son lieutenant, qui, marchant sur les traces de Carause, eut la même politique, et dressa les insulaires aux manœuvres maritimes. La Bretagne, après dix années d'indépendance, rentra sous la domination romaine.

Une seule bataille, dans laquelle périt Allecte, mit Constance-Chlore en possession de l'île où ce César avoit débarqué deux flottes. Il démentit sa réputation de douceur par d'horribles cruautés, s'il est vrai que deux rois bretons, tombés en son pouvoir, furent dévorés par ses ordres en présence de son armée. Constance délivra les Gaules de la fureur des Allemands, et ne s'occupa plus qu'à gouverner sagement les peuples qui lui obéissoient.

Papes. Caïus, Marcellinus et Marcellus Ier, tous trois martyrs. Un seul concile. On sait que, sur la fin du règne de Dioclétien, les feux de la persécution s'étendirent avec une fureur inouie dans les trois parties du monde, et que les déserts de la Thébaïde se peuplèrent de chrétiens échappés

échappés au fer des bourreaux. Galérius fut la véritable cause de tous les maux qui affligèrent l'Eglise ; le christianisme ne fleurit pas moins au milieu des flots de sang que la rage de ses ennemis fit répandre de toutes parts, et les barbares admirèrent davantage une religion qui inspiroit un si noble courage. Porphyre, dans ses écrits, attaqua l'Evangile avec autant de fanatisme que d'ignorance, et ne se montra pas moins terrible aux chrétiens par ses calomnies, que Galérius par les tortures et les supplices.

La poésie et l'éloquence jetoient encore quelque éclat : on cite parmi les poëtes, Némésien dont il nous reste quelques fragmens d'ouvrages, et Calpurnius qui n'est pas aussi estimé ; mais depuis un siècle, on ne voit plus naître d'historiens. Ceux qui ont écrit cette partie de l'histoire des empereurs qui précédèrent Dioclétien, ne méritent aucune considération ; la plupart se contredisent, et les faits sont tellement embrouillés par ces esprits médiocres, qu'il est bien difficile de sortir du labyrinthe dans lequel ils nous tiennent renfermés.

## VINGTIÈME SYNCHRONISME.

*De 305 à 337 après J. C.*

Après l'abdication de Dioclétien et de Maximien-Hercule, qui eut lieu le même jour, le monde se trouva partagé entre Constance-Chlore et Galère. Le premier manquoit d'appui; Sévère se montroit entièrement dévoué au second. L'Occident étoit heureux; l'Orient, sous un empereur tel que Galère, ne pouvoit l'être. Il gardoit comme une espèce d'otage, le fils de Constance, Constantin, jeune prince qui, sous la tente, gagna l'estime des troupes par sa valeur, leur affection par sa générosité, sa sagesse, et leur respect, par l'air de majesté et de grandeur empreint sur sa figure. Constance trembloit pour les jours d'un fils aussi cher, et cette crainte se trouvoit assez fondée. Heureusement ce fils échappa adroitement à la cruauté de Galérius, et se rendit
306. auprès de son père qui, peu de temps après, mourut à Yorck, dans la Grande-Bretagne, où il étoit repassé pour combattre les Pictes.

Constantin proclamé Auguste, assura sa puissance par une conduite aussi prudente que politique: Maxence venoit d'usurper le même titre,

et son père Maximien de reprendre la pourpre impériale. Le César Sévère, abandonné de son 307.
armée, loin de pouvoir entreprendre quelque chose contre les deux nouveaux empereurs, fut contraint de se remettre à leur discrétion; ils eurent la barbarie de le faire mourir. Constantin, après s'être distingué par ses exploits contre les Francs, s'unit à ces deux barbares souverains contre Galérius plus barbare encore, et même accepta la main de Faustine, fille de Maximien. Galérius qui fondit sur l'Italie, échoua dans ses projets de vengeance, son armée ayant refusé de le seconder, et il se sauva avec peine.

Maximien et son fils Maxence ne purent rester long-temps unis; le fils chassa de Rome le père qui se réfugia dans les Gaules auprès de Constantin, et de là en Orient, auprès de Galérius. Le prince fugitif eut la douleur de voir, sous ses yeux, élever à l'empire Licinius dont le caractère 308.
ressembloit parfaitement à celui de Galérius. Maximien, rebuté par une froide réception, retourna dans les Gaules auprès de son gendre Constantin; mais dévoré du désir de régner, sourd à la voix de la reconnoissance, le vieux collégue de Dioclétien conspira contre son généreux protecteur, se revêtit de la pourpre impériale, et se retira dans Marseille. Cons-

tantin s'empara de cette ville, et traita avec humanité un ennemi ingrat. Maximien ayant conçu
310. le projet d'égorger son gendre, fut surpris à l'instant où il alloit consommer ce crime, et forcé de se donner la mort.

Galérius ne survécut pas long-temps à cet ambitieux et dénaturé vieillard, il mourut comme
311. un autre Antiochus, et comme ce roi de Syrie se repentit, mais trop tard, des forfaits qu'il avoit commis. A sa mort, les événemens se compliquent; on comptoit quatre souverains dans l'empire, Licinius, Maximin, Constantin et Maxence : ce dernier venoit de détruire un rival en Afrique, et de joindre cette partie du monde à ses Etats. Néron n'étoit pas plus cruel, ni Héliogabale plus déréglé dans ses mœurs, et ne respectant dans Rome aucune bienséance, le tyran inspiroit en même temps le mépris ainsi que l'horreur. Constantin, au contraire, se faisoit chérir de ses peuples, et méritoit leur amour pour ses vertus. Les victoires qu'il remporta sur les Francs, lui avoient fait décerner le surnom de grand; Maxence qui ne pouvoit souffrir de rivaux, lui déclara la guerre, renversa ses statues dans Rome, et se crut assuré d'écraser un ennemi bien inférieur pour le nombre des troupes.

Mais Constantin avoit plus d'activité, plus

de bravoure et plus de talens militaires : sans perdre de temps, il se mit en marche, franchit les Alpes, remporta en chemin autant de victoires qu'il livra de combats, et triompha complétement à Ponte-Mollé, du tyran Maxence 312.
qui se noya dans le Tibre. Le vainqueur, entré dans Rome, cassa les gardes prétoriennes toujours séditieuses et toujours terribles : Constantin se crut redevable de cette mémorable victoire à la croix de Jésus-Christ. Dès ce jour, les chrétiens respirèrent dans les provinces de la domination romaine, et toute persécution cessa contre eux. Constantin converti sincèrement au christianisme, en imposa aux païens par l'ascendant de son caractère, ainsi que par ses exploits. La croix ennoblie, sanctifiée par le supplice volontaire d'un Dieu fait homme, fut arborée sur les étendards des légions romaines; le signe ignominieux et cruel de l'esclavage, devint dans tout l'empire, le signe salutaire de la rédemption des hommes.

*Observations sur la conversion de Constantin.*

Jusqu'à l'époque de l'avénement de Constantin au trône impérial, les empereurs romains cherchoient, avec inquiétude, un nouveau ressort pour remonter l'esprit des peuples. En se con-

vertissant au christianisme, Constantin offrit une morale, une garantie à l'empire qui manquoit de l'une et de l'autre. Les nations du nord de l'Europe et du nord de l'Asie, attirées comme des oiseaux de proie par l'odeur de mort que la puissance romaine exhaloit déjà, envahissoient de toutes parts, ses provinces.

Paul Orose, dans son *Histoire générale du monde*, réfuta victorieusement les philosophes païens, lesquels imputoient au christianisme les malheurs qui, plus tard, fondirent sur l'empire romain. Cet historien regarde avec raison ces malheurs comme un juste châtiment de la lâcheté des Romains et de la dissolution de leurs mœurs. Depuis plus de trois siècles, tous les vices d'une mauvaise constitution minoient sourdement les fondemens de leur empire : à ne parler que humainement, Rome devoit subir la loi commune aux Etats qui, parvenus au faîte de la grandeur, ne peuvent qu'en descendre avec plus ou moins de précipitation. L'Univers entier asservi à ses loix, ne pouvoit être délivré d'une honteuse domination, que par des voies extraordinaires; les peuples civilisés de la Grèce et des Gaules, étoient eux-mêmes trop corrompus pour venir à bout de cette entreprise; des nations grossières et sauvages pouvoient seules l'exécuter.

Rome païenne étoit infectée de tous les vices, et les barbares valoient beaucoup mieux alors que ses citoyens. Son opiniâtre attachement à un culte aussi ridicule qu'immoral, acheva de la perdre, et détruisit en elle jusqu'aux dernières semences du patriotisme. Les Romains eux-mêmes appelèrent hautement par leurs vœux la barbarie en Europe : lorsque Radagaise, l'an 415, se jeta sur l'Italie à la tête de quatre cent mille hommes, les habitans de Rome ne rougirent pas de manifester une joie criminelle, et d'espérer leur salut des barbares.

Si la religion chrétienne ne fût venue au secours des nations, pour servir de contre-poids à la barbarie, le monde connu alors devenoit sauvage, et embrassoit les mœurs des Scandinaves ainsi que des Tartares, qui traitoient comme des lâches les hommes adonnés à l'agriculture. Ces nations barbares, sans le secours du christianisme qui dompta leurs mœurs féroces, eussent égorgé, sur les autels d'Odin, les Romains vaincus.

L'arbre des sciences, enseveli sous des monceaux de cadavres, périssoit infailliblement, et le monde moral se replongeoit dans un épouvantable chaos. Qu'on juge de la férocité des barbares, par ces principaux traits : les Sarmates

immoloient les étrangers à leurs fureurs ; une fille ne pouvoit se marier, qu'en apportant pour dot à son amant, la tête d'un ennemi. Chez les Scandinaves, on se rachetoit d'une peine capitale avec de l'or, de sorte que l'effigie de tous les crimes auroit pu être gravée sur leurs monnoies : les combats judiciaires, les épreuves par le fer et par le feu formoient tout leur code civil ; ils n'estimoient dans leurs rois que la valeur. A peine convertis au christianisme, ce ne sont plus les mêmes hommes ; la morale évangélique leur inspira des idées d'humanité dont ne furent jamais pénétrés les Romains idolâtres. Avant leur conversion, les soldats scandinaves ressembloient à des bourreaux, et tuoient sans pitié leurs prisonniers de guerre. Il étoit plus dangereux de s'asseoir à la table des Germains et des Scandinaves, que de se trouver à une bataille ; les festins se terminoient toujours comme les repas des Lapithes et des Centaures ; on s'abreuvoit d'abord de vin ou de bière, et ensuite de sang.

A peine la lumière de l'Evangile eut dissipé les ténèbres de l'idolâtrie répandues sur les Gaules païennes, que l'humeur farouche des habitans s'adoucit ; l'usage des sacrifices humains cessa ; les montagnes et les lieux solitaires se peuplèrent d'anachorètes qui rendirent fertile une terre à

demi-vierge, et purifièrent le climat par leurs travaux. On voyoit régner l'abondance autour d'eux, tandis que les auteurs de cette abondance, dévoués à de saintes afflictions, se condamnoient à une pauvreté volontaire. Un soldat romain, S. Martin, fonda le premier monastère, c'est-à-dire, la première colonie de ces religieux agriculteurs qui défrichèrent le sol des Gaules, et le débarrassèrent des vastes marais qui en rendoient le séjour désagréable et mal-sain.

La religion chrétienne ne se borna point à réformer un seul peuple ; aussi courageuse que bienfaisante, elle saisit au passage, pour ainsi parler, les nations scandinaves qui envahirent les Gaules, les convertit, et corrigea l'âpreté sauvage de leurs mœurs.

Que seroient devenues les Gaules, l'Italie et les Espagnes, si les nations d'origine scandinave, tels que les Goths, les Vandales, eussent conservé leur abominable culte d'Odin? Ce prétendu dieu avoit, durant son séjour sur la terre, donné l'exemple de la cruauté; il apprit à ses sujets que, pour mourir héroïquement, il falloit se plonger le fer dans les entrailles, et rire dans les horreurs d'un si cruel trépas. Lui-même, pour terminer son règne, ayant rassemblé les guerriers autour de lui, les exhorta à la vengeance, leur fit un adieu solen-

nel, se plongea l'épée dans le sein, et redoubla ses coups jusqu'à ce qu'il tombât sans vie aux pieds des spectateurs : tout autre genre de mort étoit infâme. Les joies célestes de leur Wallhahala n'étoient que d'horribles et dégoûtantes tragédies : boire de la bière dans le crâne de ses ennemis, à la table du dieu, se sabrer continuellement les uns les autres, ne vivre que pour la destruction, étoient leurs seules jouissances.

Le christianisme réforma avec le même succès la belliqueuse nation des Francs, et quoique idolâtres, ils prirent pour les vaincus des sentimens que la morale évangélique avoit propagés jusqu'au delà du Rhin.

---

Le ciel protégea visiblement Constantin dans toutes les guerres que cet empereur eut à soutenir: étant passé de l'Italie sur les bords du Rhin, il tailla en pièces une armée de Francs ; mais il souilla ses lauriers par une cruauté qui se ressentoit encore du paganisme. Le vieux
313. Dioclétien, de sa retraite de Salone, contemploit avec chagrin tous ces changemens ; une mort lente et douloureuse termina ses jours.

En Orient, Maximin entièrement dévoué au culte des faux dieux, voulut renverser Licinius qui, par politique, favorisoit alors les chrétiens :

la bataille qu'il perdit sous les murs d'Andrinople, mit fin à cette guerre, à sa puissance, et quelque temps après, à sa vie; toute la famille de Maximin fut exterminée. Le barbare vainqueur enorgueilli de ses succès, garda pour lui toutes les conquêtes faites sur son rival. Constantin recourant à la voie des armes pour se faire justice, se porta avec une rapidité incroyable dans la Pannonie, défit l'armée de Licinius près de Cibalis: une seconde bataille près d'Andrinople, dont le succès 314.
ne fut décidé ni pour l'un ni pour l'autre parti, fut suivie d'un traité entre les deux empereurs.

La persécusion de Licinius contre les chrétiens, rompit de nouveau la paix au bout de huit ans: la sanglante bataille d'Andrinople et celle de Chrysopolis, gagnées par Constantin, forcèrent 323.
Licinius d'implorer la clémence du vainqueur; il se contenta de demander la vie. Dès ce moment, Constantin devint seul maître du monde, et la paix régna dans l'Univers; mais elle se trouva bannie de la cour de ce prince. Le christianisme n'avoit pu extirper, dans son cœur, le germe de la cruauté que les Romains apportoient presque tous en naissant; l'empereur fit mettre à mort Licinius, ainsi que les malheureux fils de ce prince. Des chagrins domestiques empoisonnèrent le fruit de tant de victoires. 326.

Par la fatale jalousie de son épouse Fausta, Constantin répandit le sang de son fils Crispus qui, nouvel Hyppolite, avoit méprisé l'incestueuse flamme de sa belle-mère. Le père éclairé, mais trop tard, sur cette criminelle passion, en expiation de la mort de son malheureux fils, fit étouffer dans un bain Fausta qui s'étoit souillée des plus grandes infamies dans le palais impérial.

Constantin éprouva des regrets amers; Rome, où s'étoient passées ces scènes affreuses, lui devint un séjour odieux : d'ailleurs les Romains, opiniâtrement attachés au culte des faux dieux, insultoient journellement l'empereur. Ne pouvant plus supporter le séjour de cette capitale, il transféra le siége de l'empire sur les ruines de Byzance. Depuis environ un siècle, les empereurs habitoient peu l'antique patrie des Césars; ils s'étoient vus contraints de résider dans les villes frontières, afin de surveiller, et de repousser les barbares. Un auteur protestant, partageant la haine de tous les P. R. contre Constantin, dit à ce sujet : « *Constantin, en bâtissant à frais immenses une résidence nouvelle....... détruisit le respect religieux, et les idées de domination et de gloire qui tenoient au seul nom de Rome* ». Mais, à Rome, les soldats n'avoient plus sous les yeux que l'image de la mollesse et de la décrépitude

d'un peuple abâtardi ; dans la nouvelle cité, le spectacle devoit être moins contagieux.

Les Scandinaves et les Tartares, aussi grossiers que féroces, n'étoient pas des peuples à s'en laisser imposer par un vain nom et par de vains prestiges ; ils se regardoient comme les plus nobles, les plus braves des guerriers, et s'embarrassoient fort peu de la réputation militaire des Fabius, des Scipions et des Césars. Constantin *ne signa donc point l'arrêt de destruction de l'héritage d'Auguste*. On essaie de ravir au premier empereur chrétien la gloire, si justement méritée, d'avoir fondé une ville où l'empire romain se survécut à lui-même l'espace de plus de dix siècles. Les barbares étoient des géans, les Romains n'étoient plus que des pygmées ; nécessairement il falloit suppléer par l'art à la force. Dans aucune ville on ne pouvoit plus sûrement conjurer les efforts des barbares que dans Constantinople, séparée de l'Asie par le Bosphore, et que cette position rendoit imprenable : c'étoit donc l'œil du génie qui avoit indiqué ce lieu, et la fondation de Constantinople ne doit pas moins immortaliser Constantin, que celle d'Alexandrie n'a immortalisé le vainqueur de Darius.

Constantin, aussi habile législateur que vaillant général, réforma l'ordre judiciaire, pro-

mulgua des loix contre les juges prévaricateurs, diminua les impôts, adoucit le sort des prisonniers, des esclaves, protégea les veuves, les orphelins, corrigea les mœurs, et par le moyen du christianisme, tempéra l'humeur sanguinaire de ses sujets : jamais l'espèce humaine n'avoit été, jusqu'alors, l'objet d'une plus grande sollicitude. Sa mère, l'impératrice Hélène, le seconda dans les actes de sa piété et de sa munificence envers les églises; la religion vint à bout de triompher entièrement des passions et du cœur de ce prince. Le peuple d'Alexandrie ayant insulté les statues de Constantin, il se contenta de porter la main à sa figure, et de répondre aux courtisans qui l'exhortoient à se venger d'un pareil outrage : « *Je ne suis point blessé* ». Quelques troubles, promptement apaisés, précédèrent la mort de ce prince pieux, libéral, et qui fut
337. constamment victorieux de ses ennemis.

Les provinces d'Afrique, voisines de Carthage, reconnurent, pendant six ans, un certain Alexandre pour empereur; elles furent soumises par Maxence, et le tyran étranglé par ses ordres. Les Francs, souvent vaincus par Constantin, restèrent enfin paisibles, et avec eux tout l'Occident. L'Orient, depuis la mort de Licinius, jouit du même bonheur : le christianisme pénétra dans

l'Ibérie, au pied du Caucase, et le puissant souverain du monde recommanda, en tous lieux, les chrétiens à la bienveillance des autres rois.

Dans la Perse, les seigneurs mécontens du fils aîné d'Hormisdas II, ne voulurent point le laisser régner; ils déposèrent la couronne sur le ventre de sa mère pour lors enceinte, et quand cette princesse fut accouchée, ils proclamèrent roi, Sapor son second fils. Le malheureux Hormisdas alla chercher un asile à la cour de Constantin, et se convertit à la foi.

PAPES. Eusèbe, Melchiade, Sylvestre et Marc. Vingt-huit conciles : le plus célèbre, celui de Nicée, premier concile œcuménique, présidé par le pape Sylvestre : quatre autres de ces conciles furent tenus par des schismatiques.

L'éloquence semble s'être réfugiée dans le sein du christianisme ; il suffit de nommer Lactance, S. Athanase, Eusèbe et Osius, défenseurs aussi éclairés qu'intrépides de la religion chrétienne. Lampride, Capitolin et Spartien, auteurs de l'histoire d'Auguste, étoient contemporains de ces grands hommes.

Les déserts de la Thébaïde se peuploient de jour en jour davantage; les éminentes vertus de S. Pacôme et de S. Antoine y attiroient une foule de fidèles qui, morts pour le monde, pra-

tiquoient, dans la solitude, des austérités dont le seul récit nous effraie.

La philosophie ne fait plus que bégayer ; Jamblique et Sopatre n'avoient aucun des talens des anciens philosophes.

---

## VINGT ET UNIÈME SYNCHRONISME.

*De* 337 *à* 361 *après J. C.*

Constantin, avant de mourir, commit la faute de partager l'empire entre ses trois fils, Constantin, Constant et Constance qu'il avoit créés Césars, de son vivant même : cette mesure impolitique jeta les peuples dans les horreurs de la guerre civile. Les soldats animés d'un zèle meurtrier, et pour assurer la puissance de ces trois princes, égorgèrent le frère de Constantin, les neveux et les ministres de cet empereur : un massacre aussi affreux excita une indignation universelle et des regrets tardifs, mais ne fut point vengé. L'ambition ne tarda point à diviser les trois frères ; des conspirations, des révoltes, des batailles ensanglantèrent l'Occident et l'Orient. Constantin, maître des Gaules, de l'Italie, de l'Espagne et de la Grande-Bretagne, ayant entrepris de dépouiller

pouiller Constant, fut tué dans une action, et 340.
le vainqueur eut en sa possession les Etats du vaincu.

Constant ne jouit que dix années du fruit de sa victoire ; un barbare, Allemand d'origine, Magnence, capitaine de ses gardes, le fit assassiner, et se revêtit de la pourpre impériale. 350.
D'autres usurpateurs, Népotien et Vétéranion, prirent aussi le titre d'Auguste : le premier périt presque aussitôt, mais avant de succomber il saccagea Rome, l'objet de son ambition, et inonda de sang cette ville : le second céda le trône sans résistance, et rentra avec joie dans la vie privée. Constance résolu de tirer vengeance de l'assassinat de Constant, se porta vers la Pannonie où Magnence l'attendoit dans les plaines de Murse : le tyran battu s'enfuit, et dé- 352.
fait une seconde fois dans les Gaules, se sauva dans Lyon, égorgea une partie de sa famille, et s'immola ensuite lui-même. Constance, resté seul maître de l'empire, ne ménagea point le sang de ses parens les plus proches, et versa, sans aucun scrupule, celui de Gallus qu'il avoit décoré du titre de César. Julien, frère du jeune prince, n'évita un pareil sort qu'en se cachant sous le manteau de la philosophie : on ne le crut point redoutable dans cet état qui tenoit

de l'abjection, car alors les philosophes étoient souverainement méprisés, et leur costume fournissoit un objet de risée pour la multitude, ainsi que leur doctrine.

Cependant Constance, au bout de quelques années, tira Julien de cette obscurité, et le nomma César, pour l'envoyer défendre les Gaules contre les attaques des peuples de la Germanie : pour lui, opiniâtrement attaché à l'arianisme, esclave des eunuques et des Ariens, il foula ses peuples, tourmenta les catholiques, principalement S. Athanase, évêque d'Alexandrie, et s'aliéna tous les cœurs.

Julien, plus modéré, plus politique, estimé des troupes romaines, sans cesse aux prises avec les peuples de la Germanie, les repoussa du territoire des Gaules, et défit complétement les barbares près de Strasbourg, victoire qui délivra, pour quelque temps, les Gaulois de ces formi-
347. dables ennemis.

De tels exploits excitèrent la jalousie de Constance qui rappela une partie des légions aux ordres de Julien : les soldats désignés pour repasser en Orient ; refusèrent d'obéir, et proclamèrent Auguste leur général qui feignit une résistance vraisemblablement concertée. Constance se préparoit à marcher contre le nouvel

empereur, lorsque la mort le surprit, et l'arrêta lui-même dans ses projets de vengeance. 360.

*Coup d'œil sur le reste de la terre.*

Sapor, roi de Perse, eut presque toujours les armes à la main, et tint l'empire en échec: ce prince, malgré les plus vives attaques, se vit obligé de lever le siége de Nisibe, dont les habitans se défendirent avec un courage héroïque; ils attribuèrent leur délivrance aux ferventes prières de leur saint évêque Jacques (338). Constance tirant parti de ce glorieux événement, chassa les Perses de l'Arménie qui s'étoit révoltée contre les Romains. Au bout de quelques années, Sapor se mit à la tête d'une armée plus formidable que la première; la sanglante bataille de Singare (348), près des rives du Tigre, également funeste aux deux peuples, les affoiblit, sans terminer la guerre. Les Perses, toujours redoutables, firent, pour s'emparer de Nisibe, de nouvelles tentatives aussi infructueuses que les premières; la valeur des assiégés déconcerta toute l'habileté de Sapor: des peuples barbares occupèrent heureusement les Perses d'un autre côté.

Les Sarrasins ou Arabes, ainsi que les Isaures qui habitoient les rochers du Taurus, ne

causèrent pas moins d'inquiétude à Constance, par leurs incursions continuelles et leurs brigandages sur les terres de l'empire. Les Perses battirent les Romains, les contraignirent de se retirer dans l'Arménie (359), s'emparèrent des villes d'Amide et de Bezdabde, après une vigoureuse défense, et répandirent la terreur dans tout l'Orient. Constance ne put reprendre cette dernière ville, malgré les plus grands efforts; il s'occupoit à repousser les Perses, lorsque la révolte de Julien l'obligea d'abandonner cette entreprise.

En Occident, du côté de la Germanie, les Francs, les Allemands, les Rhétiens, les Saliens, les Chamaves, les Juthongnes, les Quades, les Sarmates, les Limigantes, sur les bords du Danube, et les Pictes dans la Grande-Bretagne, fatiguèrent, par leurs fréquentes irruptions, les Romains qui cependant firent de toutes parts face aux dangers, et battirent ces divers peuples, sans pouvoir les dompter.

Papes. Jules Ier, Libérius, Félix II (un antipape). Libère, digne successeur de S. Pierre, estimé généralement par ses vertus, se montra le plus ferme défenseur de la foi catholique contre les hérétiques, et se laissa condamner à l'exil, plutôt que de seconder les vues de Constance

entierement dévoué aux Ariens. Ceux-ci, par leurs fourberies, leurs violences, causèrent à l'empire autant de maux que les Perses, et soutenus par toute la puissance impériale, occasionnèrent des séditions et des massacres dans tout l'Orient, principalement dans l'Egypte. Quarante-neuf conciles, la plupart tenus par les Ariens. S. Athanase, le plus intrépide défenseur de l'Église, en butte à la haine et à la persécution, ne plia jamais devant les ennemis de la religion, et subit courageusement l'exil.

Les lettres n'offrent aucun tableau intéressant; les muses chrétiennes seules sont cultivées. Au milieu de cette barbarie naissante, on remarque pourtant l'historien Ammien Marcellin, homme de guerre qui se distingua dans un grand nombre de campagnes contre les Perses.

---

## VINGT-DEUXIÈME SYNCHRONISME.

### *De* 361 *à* 364 *après J. C.*

### JULIEN, JOVIEN.

Julien ne se laissant point éblouir par l'éclat de sa nouvelle fortune, commença son règne avec toute la fermeté de la vertu, et punit les ministres coupables qui avoient égaré son pré-

décesseur ; il se débarrassa de tout ce vain luxe qui avoit fait du palais des empereurs l'asile de la mollesse, de la débauche et de la corruption : il remit la discipline militaire en vigueur ; et pour prévenir toutes les plaintes du soldat, l'empereur lui-même, nourri dans les principes austères du stoïcisme, donna l'exemple de la frugalité, de la tempérance, de la modération, et se consacra tout entier aux soins du gouvernement qui avoit besoin d'un nouveau ressort. De si heureux commencemens annonçoient un prince d'une trempe d'ame peu commune ; mais sa haine contre le christianisme l'aveugla, et détruisit de si flatteuses espérances. Sous la pourpre impériale, Julien conservoit tout l'orgueil et toutes les foiblesses des philosophes de son temps ; non content de la gloire d'être un grand prince, il aspiroit à celle d'un homme éloquent, et passoit des nuits entières à composer des harangues et des livres contre le Christ.

Son projet favori étoit de renverser l'édifice du christianisme, et, dans cette vue, il employa une politique artificieuse, plus terrible que la persécution même, surtout en excluant de l'enseignement public les chrétiens : mais, déjà dans le sein du christianisme étoient pres-

que concentrées toutes les connoissances humaines, et l'on pouvoit bien difficilement éteindre les lumières que cette religion faisoit briller sur toute la surface de la terre. La faveur du prince fut presqu'exclusivement accordée aux païens qui, abusant de leurs avantages, crurent enfin que leurs faux dieux alloient sortir de l'avilissement, et régner encore sur toutes les nations. A une feinte modération succédèrent bientôt la rigueur et les supplices ; les armées composées, en grande partie de chrétiens, reçurent les anciens signes du paganisme ; une foule de soldats et d'officiers, pour avoir refusé de brûler de l'encens en l'honneur des fausses divinités, furent persécutés : le souverain qui doit être le père de ses peuples, fomenta sous main la division parmi eux, et fit, par son intolérance, une plaie incurable à l'Etat ; des évêques reçurent la couronne du martyre, comme aux temps de Dèce et de Dioclétien. D'affreuses catastrophes survinrent ; des tremblemens de terre, la peste, la famine, de grandes inondations, firent périr un grand nombre d'habitans. Julien, pour démentir les prophéties, essaya de rétablir Jérusalem, 363.
et de rappeler dans la Palestine les débris de la nation juive disséminée sur le continent ; mais des flammes vengeresses, sorties des en-

trailles de la terre, dévorèrent les ouvriers, et contraignirent l'empereur de renoncer à son entreprise impie.

Les statues et les autels des faux dieux se relevoient de toutes parts. Julien, entouré de superstitieux philosophes, de rhéteurs, de sophistes, devenu aussi lui-même le jouet des superstitions les plus populaires, s'attira le mépris des habitans d'Antioche, et ne se vengea de ses outrages que par la fameuse satire intitulée *Le Misopogon* (1). Les Perses l'arrachèrent à ces querelles, à ces occupations littéraires indignes d'un grand prince. Alors Julien reparut tel qu'il n'auroit jamais dû cesser de se montrer, c'est-à-dire, vaillant empereur, capitaine habile, plein d'activité, et le vengeur de l'honneur romain. Après avoir fait de brillantes conquêtes, après avoir pénétré dans l'intérieur de la Perse, avoir dispersé les armées ennemies sur son passage, une flèche l'atteignit, et le blessa mortellement dans un combat. Sur
363. le champ de bataille même, à la vue des Perses, pleuré des Romains, Julien termina ses jours avec tout le calme et toute la fermeté d'ame de Socrate : à cette nouvelle, Sapor sentit son courage et ses espérances renaître.

---

(1) Qui déteste la barbe.

Dans la personne de Julien s'éteignit la dynastie de Constantin, la seule peut-être qui naisse, et qui finisse avec tant de grandeur et d'éminentes qualités. Le christianisme trouva dans cette dynastie et son protecteur et son plus mortel ennemi; Julien parut à la fois doux et cruel, imprudent et politique, inconséquent et sage.

Dans la Perse même, dans cet empire, de tout temps si fatal aux Romains, l'armée salua Auguste, Jovien, officier d'un rare mérite, d'une piété exemplaire, et qui, inébranlable dans la religion, lui avoit sacrifié son intérêt personnel. Lorsqu'il s'entendit proclamer, il s'écria : « *Arrêtez, je suis chrétien; je ne puis me résoudre à commander à des idolâtres* ». Les soldats lui répondirent aussitôt : « *Prince, ne craignez rien, vous allez commander des chrétiens; le règne de Julien a été trop court pour effacer de nos cœurs les premières instructions* ». Jovien voyant les légions découragées, ne songea plus qu'à les faire rentrer sur le territoire romain; les Perses le harcelèrent vivement dans cette retraite, et lui tuèrent beaucoup de monde au passage du Tigre. Julien lui-même, trompé par les rapports d'un transfuge, avoit exposé l'armée romaine à périr toute entière, en faisant brûler tous les bateaux qui se trouvoient sur ce fleuve,

et ce ne fut qu'à force d'audace et de bravoure qu'elle le repassa. Heureusement les Perses désiroient la paix ; Jovien eut la foiblesse de la conclure à des conditions honteuses qui lui attirèrent de justes reproches, principalement la cession de Nisibe, ville si dévouée à l'empire, et dont les habitans étoient animés d'un si bon esprit.

Tout l'empire obéissoit avec joie à Jovien dont les belles qualités enchantoient les peuples ; il s'occupoit à rétablir la paix intérieure, à mettre un terme à toutes les haines, à réprimer
364. les hérétiques ; et ce prince humain, doux, clément, né pour le bonheur de l'Univers, se concilioit l'affection de tous les partis, lorsque la mort vint l'enlever, et détruire cette félicité naissante.

*Coup d'œil sur le reste de la terre.*

Les peuples de la Germanie, affoiblis par les victoires de Julien, respectèrent la tranquillité des Gaules. Les arts, ainsi que les sciences, fleurirent avec le même éclat dans cette contrée, et les villes d'Autun, de Marseille, de Lyon et de Bordeaux se signalèrent par de nouveaux progrès dans la carrière des lettres. L'ancienne politesse des Grecs revivoit sur un sol naguères barbare : durant ces quatre années, aucun trouble, aucune division dans l'Occident ; c'est une des époques

les plus remarquables, puisqu'une portion si intéressante du globe jouit d'une tranquillité absolue. L'arianisme seul jette quelque ombre sur ce tableau consolant.

Une nation barbare, sortie des déserts de la Lybie, ravagea les provinces romaines d'Afrique.

PAPES. Damase, Ursicin, anti-pape. La religion, persécutée par Julien, eut encore plus à gémir de la fureur des Ariens, des Donatistes et des Macédoniens qui forcèrent S. Basile et S. Grégoire de Nazianze de s'enfuir dans le désert. Julien favorisoit les hérétiques, afin de relever plus sûrement les autels des faux dieux.

La philosophie tombe dans un entier discrédit; Libanius lui-même n'étoit qu'un ridicule sophiste.

---

VINGT-TROISIÈME SYNCHRONISME.

*De 364 à 375 après J.-C.*

Les armées, guidées encore une fois par la sagesse, élevèrent à l'empire Valentinien, officier renommé pour sa prudence et son attachement au christianisme. Assis sur le trône, il conserva ces manières hautaines, tranchantes, ce caractère inflexible qui peuvent en imposer à des soldats, mais qui ne sauroient convenir aux peu-

ples. Ce prince, de la plus basse extraction, Pannonien d'origine, élevé dans toute l'austérité, dans toute la franchise des camps, auroit eu besoin de contracter des mœurs douces et polies si propres à captiver le cœur des hommes; mais la guerre ne lui permit point de respirer, ni de corriger les défauts de son caractère, ni de régler les talens de son esprit, car, à cet égard, Valentinien étoit favorablement traité par la nature.

Cet empereur montra une intrépidité rare, le jour même de son élévation au trône. Les légions vouloient le contraindre de se désigner un collégue; il les réduisit à un silence respectueux, en leur tenant ce langage: « *Il dépendoit de vous tout à l'heure de me choisir pour votre souverain; c'est à moi maintenant à décider des mesures qu'il faut prendre pour votre sûreté et votre gloire* ». Il nomma, quelques jours après, son frère Valens, empereur d'Orient; pour lui, il garda l'Occident, plus difficile à gouverner. Dans cette partie du monde, la vieillesse commençoit à paralyser les forces des Romains; leurs ennemis relevoient toujours la tête; la majesté de Rome s'éclipsoit chaque jour. Valentinien, en fixant sa résidence à Milan, porta un coup bien sensible à cette Rome si fière encore du souvenir de ses exploits passés.

Avant que le monde entier ne fût ébranlé par les barbares, le ciel, par d'affreux tremblemens de terre, dont les secousses se firent sentir dans toute l'étendue de la domination romaine, sembla avertir les nations des malheurs qui alloient fondre sur elles. Valens, prince foible, avare, indisposa ses sujets. L'ambitieux Procope, parent de Julien, usurpa la pourpre impériale dans Constantinople, et se rendit maître de 365.
Chalcédoine; mais la perte d'une bataille, en Phrygie, débarrassa, l'année suivante, l'empereur d'un rival qui eût infailliblement réussi à le détrôner, si Procope eût ménagé davantage les esprits. Les Allemands se jetèrent sur la Gaule, et battirent les Romains. Valentinien accourut; les Gaulois se rassurèrent, grâce à la bravoure, aux talens militaires de son général Jovin qui tailla en pièces les barbares, et culbuta les débris de leur armée au delà du Rhin. Pour affermir la puissance impériale dans sa famille, l'empereur d'Occident, après une maladie grave, 367.
fit proclamer Auguste son fils Gratien, âgé de huit ans, et qui, dans un âge si tendre, annonçoit les plus aimables qualités. Cette même année, Valens, séduit par sa femme, gagné par les Ariens, persécuta les catholiques, et chassa S. Athanase d'Alexandrie.

Les Goths, depuis un demi-siècle dans l'inaction, avoient eu le temps de réparer leurs défaites, et leur populatiou s'étoit prodigieusement accrue, ainsi que le uombre de leurs guerriers. Il étoit dangereux d'offenser de tels ennemis; cependant Valens commit l'imprudence de refuser à leur roi Athanaric, des prisonniers de cette nation, tombés au pouvoir des Romains. Deux campagnes contre les barbares se bornèrent à des courses insignifiantes.

En Occident, Valentinien se porta en personne, au delà du Rhin, contre les Allemands qu'il vainquit à la journée de Sultz, sur les bords
368. du Necker; victoire opiniâtrement disputée, et terrible pour les Romains eux-mêmes. La paix fut presqu'aussitôt rompue que jurée par Valentinien; le ciel le punit de cette injuste rupture,
369. et les Allemands exterminèrent les soldats romains qui élevoient des forteresses pour tenir en bride l'ennemi. Les Goths vaincus complétement par Valens, implorèrent la paix qu'il accorda à leur roi Athanaric, dans une conférence tenue sur le Danube, à la vue des deux nations rangées sur les deux rives. Des discordes intestines, le feu des persécutions, d'horribles supplices changèrent promptement ces jours de triomphe en jours de deuil.

Valentinien s'abandonnant à son excessive sévérité, devint tout-à-fait cruel, se joua de la vie de ses plus fidèles serviteurs, et les envoya à la mort sous le plus frivole prétexte. L'expédition que Valens entreprit contre le roi des Perses, se réduisit à de petites escarmouches ; quelques foibles avantages l'enflèrent pourtant d'un vain orgueil : des conspirations se formèrent dans sa cour. 371.

En Occident, les Romains ayant assassiné par trahison, dans un festin, Gabinius, roi des Quades, cette nation indignée, furieuse, avoit repris 375.
les armes. Valentinien mit leur pays à feu et à sang : les malheureux Quades pour fléchir l'empereur lui envoyèrent une ambassade. A la vue de leurs députés couverts de haillons, il s'emporta, et mourut subitement dans les violens transports de cette étrange colère. Valentinien, quoique cruel, est pourtant compté au nombre des princes qui firent les réglemens les plus appropriés aux circonstances.

*Coup d'œil sur le reste de la terre.*

Théodose, dans la Grande-Bretagne, battit les Pictes, les Saxons et les Francs, leurs auxiliaires, et les poursuivit jusqu'aux îles Orcades. Les Bourguignons (370) invités par

Valentinien à venir combattre les Allemands, se présentèrent, se virent trompés, et, pleins d'une juste fureur, se replièrent, saccageant tous les pays qu'ils eurent à traverser. Les Sarmates voulurent aussi attaquer les Romains, mais ils trouvèrent (374) dans Théodose le jeune, un général qui les fit promptement repentir de leur témérité.

Une reine des Sarrasins, Mavia, convertie au christianisme, fondit sur l'Egypte (373), repoussa les troupes romaines qu'on lui opposa, et victorieuse, n'exigea pour toute condition de paix, que la précieuse acquisition du vénérable solitaire Moïse. D'horribles supplices que les Ariens firent souffrir aux orthodoxes d'Alexandrie, effrayèrent cette cité.

Firme, poussé à bout par l'injustice d'un gouverneur de la Mauritanie, leva l'étendard de la révolte contre l'empire (373). Théodose, le vainqueur des Pictes, et père de Théodose-le-Grand, fut envoyé contre le rebelle qui se fortifioit, d'une manière effrayante, du secours de nations barbares et ignorées. Sans les talens de ce général, l'Afrique étoit pour toujours détachée du vaste corps de l'empire. Les Romains s'avancèrent dans des contrées brûlantes, joignignirent les troupes de Firme et les dispersèrent.

Théodose

Théodose, après cette victoire, marcha dans l'intérieur de l'Afrique contre les peuples auxiliaires de Cyria, sœur de Firme, laquelle, par son activité, son courage, ébranla une partie de l'Afrique contre les Romains. Arrivée auprès de l'Atlas, l'armée de Théodose, saisie d'épouvante à l'aspect d'une armée innombrable de Nègres, s'enfuit honteusement (375). Ce général vint à bout de les rassurer dans la suite, tailla en pièces plusieurs autres armées de barbares : enfin, après des fatigues incroyables, des dangers sans nombre, la trahison d'un roi allié de Firme termina cette guerre si nouvelle pour les Romains : le prince africain le leur livra, mais privé de la vie ; Firme se l'étoit arrachée, lorsqu'il s'aperçut du noir projet de son hôte.

En Orient, la monarchie des Perses, sous le règne de Sapor, prenoit de rapides accroissemens ; les Isaures descendus de leurs montagnes, ravagèrent la Pamphylie et la Cilicie.

La vertu romaine étoit dégénérée dans toute l'étendue de l'empire. Sous le règne seul de Valentinien, trois rois périrent victimes de la perfidie des Romains, Vithicabe roi des Allemands, Para, jeune roi d'Arménie, et Gabinius roi des Quades, tous les trois assassinés méchamment, et les deux derniers dans la joie d'un festin ;

circonstance qui ajoute à l'horreur du forfait.

En Orient, S. Basile, évêque de Césarée, imitateur du zèle apostolique d'Athanase, brava la tyrannie de Valens, et ne se plia jamais aux volontés de cet empereur. L'Église déchirée par des enfans infidèles, se soutenoit par la force de sa doctrine, et trouvoit en Occident, dans Valentinien, un souverain fidèle à l'orthodoxie.

Les lettres chrétiennes fleurissent avec le même éclat que sous le règne précédent. Le pape Damase, S. Grégoire de Nysse, S. Basile-le-Grand, S. Grégoire de Naziance, etc., les honorèrent autant par leur éloquence, leur esprit, que par leur courage.

Végèce honora la science militaire, par son livre intitulé: *Institutio militaris*. Les lettres profanes nous montrent encore, avec quelque orgueil, Thémistius, orateur et panégyriste de Valens; mais il étoit dans ce genre, aussi inférieur à Pline le jeune, que Valens l'étoit à Trajan.

---

## VINGT-QUATRIÈME SYNCRHONISME.

*De* 375 *à* 383 *après J. C.*

Les légions, après la mort de Valentinien, proclamèrent Auguste, Valentinien II, frère de

Gratien ; ainsi l'Occident eut deux empereurs :
Gratien, par l'un de ces égaremens qu'on ne sauroit trop déplorer dans un prince, eut la foiblesse de consentir à la perte de Théodose,
le libérateur de l'Afrique, qui, dans Carthage, 376.
porta sa tête sur un échafaud ; c'est la seule tache dans la vie de ce jeune prince qui se laissa tromper par un scélérat nommé Maximin, principal instrument des cruautés de Valentinien premier.

Cette année même, les Huns sortis du fond de la Tartarie, non loin de la grande muraille de la Chine, franchirent les Palus-Méotides, chassèrent devant eux les Ostrogoths épouvantés, qui, depuis long-temps, habitoient au delà du Danube : ceux-ci se présentèrent au nombre de deux cent mille, et demandèrent un asile aux Romains. Cette fois l'humanité fut écoutée aux dépens de la politique, ou plutôt, dans cette singulière conjoncture, un vil intérêt régla la conduite de Valens : croyant acquérir de nouvelles richesses et de nouveaux défenseurs, il leur permit de s'établir dans la Thrace. Les Romains, par avarice, avoient, contre la teneur du traité, laissé des armes aux barbares, ignorant qu'une nation brave n'a presque rien perdu quand cette ressource lui reste : ils eurent l'imprudence d'accabler d'im-

pôts, et de tourmenter, de mille manières, les Ostrogoths. Ces dangereux hôtes se rassemblèrent, se jetèrent sur leurs maîtres, les massacrèrent, et pillèrent les provinces voisines : la
377. sanglante bataille de Salces près de Salus, entre les Romains et les barbares, coûta beaucoup de sang aux deux peuples, et la victoire fut indécise; les Goths n'en continuèrent pas moins leurs affreux ravages. Gratien, résolu de secourir Valens, en fut empêché par une attaque subite des Allemands : l'armée romaine
378. les défit à la journée d'Argentaria, leur tua trente mille hommes, et le jeune empereur victorieux s'empressa aussitôt de marcher au secours de Valens. Celui-ci, au lieu d'attendre son collégue, et d'ailleurs, jaloux en secret des exploits de Gratien, ne voulant point partager avec lui, l'honneur de la défaite des Ostrogoths, qu'il croyoit assurée, sortit de Constantinople, en vint aux mains avec les barbares, sous les murs d'Andrinople, le 9 août. Les Romains furent vaincus, écrasés, et le téméraire Valens périt lui-même brûlé dans une chaumière, par les vainqueurs, ainsi que les principaux seigneurs de sa cour. Les Goths assiégèrent Andrinople, malgré les conseils de leur chef Fritigerne : repoussés devant cette ville par la valeur des ha-

bitans, ils se précipitèrent sur Constantinople, et n'obtinrent pas un meilleur succès. A la nouvelle de tous ces désastres, les Romains massacrèrent les Goths établis en Asie : les peuples ressembloient à des troupeaux qui fuient devant des loups; la consternation étoit universelle, et l'espèce humaine sembloit être vouée à l'esclavage ou à la mort.

Gratien se trouvant maître de toute l'empire (son frère Valentinien étoit trop jeune encore pour régner), ne pouvant seul soutenir un aussi pesant fardeau, répara l'injustice commise en son nom, en rappelant auprès de lui le fils de Théodose qui, depuis quelques années, menoit, en Espagne, une vie retirée, et se livroit aux paisibles travaux de l'agriculture. La victoire reparut avec le fils du libérateur de l'Afrique qui, proclamé Auguste par Gratien, réprima l'audace des Goths, et rassura Constantinople. Le nouvel empereur poursuivit les barbares, les battit dans diverses rencontres, purgea les provinces romaines de ces 379.
ennemis, et contint les Ariens, autres ennemis non moins redoutables, qui avoient aigri le caractère des Romains et soufflé partout le feu de la discorde. Théodose, aussi religieux que brave, fit respecter la saine doctrine de l'Eglise, et se concilia l'estime ainsi que l'affection des peuples. 383.

Maxime, gouverneur de la Grande-Bretagne, s'étant fait proclamer Auguste, débarqua dans les Gaules à la tête de son armée, corrompit celle de Gratien qui, abandonné, s'enfuit dans la ville de Lyon, où des assassins égorgèrent cet aimable prince lequel, à l'âge de vingt-cinq ans, avoit la douceur, la piété et toutes les vertus en partage. L'intrépide S. Ambroise, ami de cet empereur, osa résister en face au tyran Maxime, et lui reprocher, ainsi que S. Martin, sa révolte et son régicide.

*Coup d'œil sur le reste de la terre.*

L'Orient, tout entier, est un champ de bataille, excepté la Perse qui se maintient dans une assez grande tranquillité. Le fléau de la guerre exerce ces fureurs jusqu'aux extrémités de l'Asie orientale et septentrionale. Les Huns, forcés de quitter la Tartarie, se précipitent sur les Alains qui, enfoncés de toutes parts et mis en fuite, se réfugient sur les montagnes du Caucase. La nombreuse nation des Goths se fond insensiblement dans l'immense population romaine, et des colonies de ces barbares sont envoyées en Italie et jusque dans l'Egypte; des corps entiers de leurs troupes sont incorporés dans les légions.

La peste désola l'Occident, et principalement l'Italie ; les fleuves tarirent, les rivières se desséchèrent, et la famine fut telle, que les hommes, en beaucoup de pays, se trouvèrent réduits à vivre de racines. Rome affamée, chassa tous les étrangers de son enceinte, et sans la charité des chrétiens, ces fugitifs eussent tous péri misérablement.

PAPE. Damase, qui occupa vingt années la chaire apostolique. Le deuxième concile général de Constantinople anathématisa l'hérésie des Macédoniens (381), admit la suprématie du pape, et réprima l'insolence des Ariens.

---

## VINGT-CINQUIÈME SYNCHRONISME.

*De 383 à 395 après J. C.*

Valentinien II, dirigé par sa mère Justine, reconnut pour empereur le meurtrier de son frère, et Théodose obligé d'ajourner ses projets de vengeance, ratifia cette reconnoissance. Après une paix de quatre années, les Goths venoient de reprendre les armes et d'être terrassés par Promote, un des plus habiles géné- 387.
raux de Théodose, lorqu'une violente sédition s'éleva dans Antioche. Les rebelles s'abandon-

nèrent aux derniers outrages contre les statues de l'empereur; ils ne tardèrent pas à sentir l'énormité de leur crime, à s'en repentir, et à redouter la colère de leur souverain : aux excès de la rage succéda l'abattement. Théodose étoit déterminé à punir sévèrement l'ingratitude des habitans qu'il avoit comblés de bienfaits; mais Flavien, évêque de cette ville séditieuse, le désarma par un discours si pathétique, qu'il fit répandre des larmes à Théodose même. L'éloquent et pieux prélat, après avoir avoué le crime de son troupeau, adressa ces paroles au souverain : « Il ne reste à nos maux qu'un seul remède; imitez la clémence de Dieu : outragé par ses créatures, il leur a ouvert les cieux... Si vous nous pardonnez, nous devrons notre salut à votre indulgence; mais vous devrez à notre offense l'éclat d'une gloire nouvelle... Souvenez-vous de ce soupir généreux, que la clémence fit sortir de votre bouche, lorsqu'aux approches de la fête de Pâques, annonçant par un édit, aux criminels leur pardon, et aux prisonniers leur délivrance, vous ajoutâtes : *Que n'ai-je aussi le pouvoir de ressusciter les morts!* Vous pouvez faire aujourd'hui ce miracle; Antioche n'est plus qu'un sépulcre; ses habitans ne sont plus que des cadavres; ils sont morts avant le supplice qu'ils ont mérité; vous pouvez

d'un seul mot, leur rendre la vie, etc... Effacez notre crime par le pardon, anéantissez la mémoire de notre attentat, en faisant naître l'amour de la reconnoissance ». L'empereur se sentoit trop ému pour ne point pardonner aux rebelles.

Après cet éclatant triomphe de la religion sur le cœur d'un souverain irrité, Théodose partit de Constantinople, pour venger la mort de Gratien, et punir les nouveaux attentats de Maxime qui 388.
venoit de se rendre maître de l'Italie. Valentinien II étoit venu chercher un asile et une protection auprès de l'empereur d'Orient. Théodose vainquit le tyran aux deux journées de Siscia et de Pétau, en Pannonie, le poursuivit, l'atteignit dans Aquilée, l'immola, rendit l'Occident au jeune Valentinien, et acheva de détruire l'idolâtrie dans Rome. Gratien avoit déjà fait abattre, dans le sénat, la statue de la Victoire, consacrée, pour ainsi dire, par de longs et d'imposans souvenirs. Alors le nom de cette divinité chimérique, offroit un contraste trop choquant avec la bassesse et la lâcheté des adorateurs; c'étoit comme si on eût laissé l'image de la vertu dans un lieu de prostitution.

Théodose poussé à la vengeance par Rufin, ordonna le massacre des habitans de Thessalo-

389. nique, coupables de l'assassinat de leur gouverneur; le repentir suivit de près l'exécution d'un arrêt si barbare. A la voix du courageux S. Ambroise, l'empereur, dans Milan, expia cette barbarie avec humilité, et dans les larmes de la plus amère pénitence. Les Goths profitant de son absence recommencèrent leurs incursions : de retour en Orient, il les vainquit, et Stilicon, un de ses généraux, les contint par de continuels exploits.

Une nouvelle révolution força Théodose de livrer de nouveaux combats. Valentinien II, jeune prince, orné de toutes les qualités nécessaires à un grand souverain, d'ailleurs gouverné par les sages conseils de S. Ambroise, venoit de périr comme son frère Gratien, victime de la trahison d'un Franc, Arbogaste, homme vaillant,
392. habile général qui, n'osant prendre le titre d'Auguste, revêtit de la pourpre impériale le rhéteur Eugène. Théodose, avant de s'embarquer dans une entreprise que les talens de l'assassin rendoient périlleuse, fit de grands préparatifs, et franchit ensuite les Alpes pour aller combattre Arbogaste. Vaincu dans une première bataille, à douze lieues d'Aquilée, l'empereur rallia ses troupes, et retournant à l'ennemi, s'élança à la tête de son armée, en s'écriant : « *Où est*

*le Dieu de Théodose* » ? Une victoire complète couronna cette pieuse et magnanime audace; 394.
Eugène fut pris et mis à mort : le fier Arbogaste, pour ne pas tomber au pouvoir du vainqueur, se perça de son épée. Théodose pardonna à ses ennemis désarmés, et sa clémence lui attacha tous les cœurs : l'année suivante, cet empereur victorieux descendit dans le tombeau, objet de l'admiration et des regrets de tous les peuples. Avant d'expirer, il partagea l'empire entre ses deux fils, Honorius et Arcadius; le premier eut l'Occident, et l'autre l'Orient.

Théodose distrait, durant tout le cours de son règne, par des guerres opiniâtres, commit des fautes dont plusieurs accélérèrent la chute de l'empire romain; la plus frappante est l'incorporation des barbares dans les légions romaines : il est vrai que les circonstances le justifient un peu. A son avènement au trône impérial, les armées étoient désorganisées, les empereurs manquoient de soldats : la plus grande faute de ce souverain, est d'avoir accordé son amitié à Rufin qui en abusa indignement.

*Coup d'œil sur le reste de la terre.*

La Perse, durant toute cette effroyable tempête, garda une attitude pacifique; le terrible

Sapor II n'existoit plus. Sapor III n'avoit point d'inclinations guerrières, et les Romains n'eurent pas beaucoup de peine à le gagner; les païens en vinrent aux mains dans Alexandrie, avec les chrétiens qui succombèrent dans cette lutte. Les soldats envoyés pour châtier les séditieux, renversèrent les temples, brisèrent les autels des fausses divinités, et s'empressèrent d'abolir l'idolâtrie dans cette ville, ainsi que dans toute l'Egypte et dans toute la Syrie. Le perfide Gildon, en Afrique, trahit les intérêts de l'empire, renonça à l'obéissance du prince, refusa d'envoyer des secours à Théodose, et demeura neutre, dans une espèce d'indépendance.

En Occident, les Sarmates, les Francs et les Allemands toujours inquiets, quoique toujours vaincus, furent encore repoussés vigoureusement. Les Priscillianistes, contre l'intention formelle de l'Eglise, poursuivis judiciairement en Espagne, se virent livrés au bras séculier qui condamna à mort plusieurs de ces hérétiques. L'arianisme, appuyé du crédit de l'impératrice Justine, trouva dans S. Ambroise, un adversaire qui sut reprimer les entreprises de l'hérésie, et s'opposer à ses progrès.

Damase occupe encore dix années la chaire pontificale; il eut pour successeur Siricius. Vingt-

quatre conciles : les plus remarquables, le concile de Sarragosse en Espagne, contre les Priscillianistes, hérétiques qui professoient la plus infâme doctrine.

---

## VINGT-SIXIÈME SYNCHRONISME.

*De 395 à 422 après J. C.*

Désormais l'empire d'Occident nous servira de point d'appui, jusqu'au moment de sa chute. L'Italie ayant été le berceau de la grandeur romaine, il est juste de porter d'abord nos regards de ce côté. C'est pour simplifier le récit des événemens, pour épargner aux lecteurs la peine de jeter alternativement leurs regards de l'Occident à l'Orient, que nous avons imaginé ce moyen : d'après notre propre expérience, nous avons reconnu la difficulté d'embrasser en même temps l'histoire des deux empires, et la nécessité de les séparer dans la narration.

Théodose étoit mort tout entier, il ne revivoit dans aucun de ses fils. Honorius, d'un esprit foible, indolent, ne sortit, à proprement parler, jamais de l'enfance, non plus que son

frère Arcadius; un prince, âgé tout au plus de onze ans, avoit besoin des conseils d'un homme habile. Avant de mourir, son père lui désigna pour ministre Stilicon, général expérimenté qui auroit pu sauver l'empire, s'il avoit eu autant de vertus que de talens militaires. Les commencemens de sa tutelle furent signalés par des actes de sagesse et de vigueur contre les Suèves, les Allemands et les Saxons; il ne fit ensuite servir la gloire des armes qu'à ses vues ambitieuses, et ne voulut vaincre qu'à demi, afin de rendre ses services plus nécessaires : pour cette raison, sans doute, et non par négligence, il laissa échapper Alaric, roi des Visigoths, qu'il tenoit étroitement
5. renfermé dans les montagnes de l'Arcadie.

Stilicon fit lâchement précipiter dans une rivière le brave Mascézel auquel les Romains devoient la soumission de l'Afrique révoltée. Alaric envahit l'Italie, déterminé à se présenter devant les murs de Rome; mais Stilicon battit
402. ce roi à la journée de Pollentia, dans le Piémont. Honorius, effrayé de l'attaque des barbares, choisit pour capitale de son empire le berceau de la grandeur romaine où il se trouvoit plus en sûreté qu'à Milan. Radagaise ne laissa pas long-temps respirer les Romains; il franchit les Alpes à la tête d'une armée innombrable rassem-

blée tumultuairement : ce barbare avoit juré 405.
une guerre d'extermination aux chrétiens. Son armée fut écrasée près de Florence, et Radagaise pris et décapité; mais les Suèves, les Alains, les Vandales fort peu intimidés de cette défaite, non plus que les Bourguignons et les Alains, ravagèrent impunément les Gaules.

Stilicon qui avoit moissonné presque autant de lauriers que les généraux de l'ancienne Rome, ouvrit lui-même à ces peuples des barrières que sa valeur leur avoit fermées, et dégarnit de troupes les bords du Rhin ; il ne jouit pas long-temps du fruit de sa perfidie. L'échafaud de ce traître,
dressé dans Ravenne, sur les premières ruines de 408.
l'empire, et sa tête criminelle tombée sous la hache du bourreau, ainsi que celle de son fils Euchérius, effrayèrent l'ambition sans la retenir. Alaric, roi des Visigoths, profitant habilement des circonstances, assiégea Rome, et se retira après l'avoir rançonnée ; de toutes parts des révoltes éclatèrent, de toutes parts l'empire se démembra. Constant dans les Gaules, Géronce dans les Espa-
gnes se firent proclamer Auguste, et se rendirent 409.
indépendans. Alaric reparut devant Rome, entra pacifiquement dans cette ville où il revêtit de la pourpre impériale, sans doute pour l'avilir, Attale, homme obscur, et entièrement dépourvu

de mérite. Enfin le roi des Visigoths, mécontent de ce fantôme d'empereur, mécontent d'Ho-
410. norius, rentra dans Rome, la livra au pillage, flétrit la majesté du nom romain, emmena un grand nombre de captifs des plus illustres familles, et mourut quelque temps après.

De nouveaux tyrans s'élevèrent; les malheurs des peuples s'accrurent; les Gaules, durant plusieurs années, furent inondées du sang de vingt nations diverses qui s'y précipitèrent, et nous ne voyons qu'un spectacle uniforme d'irruptions et de massacres. Honorius, prince timide, sans
423. caractère, jouet de ses ministres, expira au milieu de ce bouleversement universel, à l'âge de trente-neuf ans.

Huit ou neuf usurpateurs parurent sous l'empire de ce prince : Constantin, Constant, Géronce, Attale, Maxime, Jovien, Héraclien, etc.; tous périrent tragiquement : l'ambition ne se montra jamais plus insatiable, en un siècle où les grandeurs humaines étoient si précaires. Les rois barbares, sans éducation, avoient du talent et de l'énergie; les deux empereurs manquoient de l'un et de l'autre, et cependant avoient été élevés avec soin par des hommes du premier mérite.

EMPIRE

## EMPIRE D'ORIENT.

### VINGT-SEPTIÈME SYNCHRONISME.

*De 395 à 419 après J. C.*

En Orient, sous le foible Arcadius (prince disgracié de la nature au physique, peu fait sous le rapport moral, pour régner), Rufin, ministre avide, dévoré de la même ambition que Stilicon son rival, jouant le même rôle, excita les barbares à ravager les provinces romaines, et, pour obtenir la pourpre impériale, essaya de gagner les troupes qui, indignées, le massacrèrent. Le vil eunuque Eutrope qui le remplaça dans le ministère, aussi insolent, aussi audacieux, mais plus méprisable, après quatre années de faveur, périt ignominieusement du dernier supplice. Gaïnas et Tribilgilde, Goths de nation, ayant levé l'étendard de la révolte, sous prétexte de se défaire d'Eutrope, firent trembler l'empereur lui-même qui leur avoit sacrifié ce ministre; les habitans de Constantinople égorgèrent sept mille Goths, comme les complices des deux rebelles. Sans la prudence et l'intrépidité de Fravitas qui détruisit l'armée

de Gaïnas, l'empire romain succomboit (400). Arcadius mourut l'an 405, à l'âge de cinquante et un ans, n'ayant jamais été empereur que de nom; Rufin, Eutrope, et l'impératrice Eudoxie son épouse le gouvernèrent successivement.

Durant l'enfance de Théodose II son fils, la sagesse, ainsi que la fidélité d'Anthème, préservèrent l'empire d'Orient de la fureur des Goths et des Huns. Tandis que l'Italie étoit en feu, Constantinople, pendant quelques années, jouit de la plus grande tranquillité. Pulchérie, sœur de l'empereur, proclamée Auguste, princesse ornée de toutes les qualités du cœur et de l'esprit, pieuse, active, éclairée, dirigea ensuite la conduite de Théodose II, et devenue le plus ferme soutien de l'Etat, soulagea les peuples accablés sous le faix des impôts; elle fit épouser à Théodose (421) la jeune athénienne Athénaïs, aussi renommée pour sa modestie, que pour sa beauté et sa science. Les Romains déployèrent contre les Perses leur antique bravoure, et les contraignirent à demander la paix (422).

*Coup d'œil sur le reste du globe.*

On trouveroit difficilement un âge où les nations furent plus malheureuses. En Occident,

les barbares enlevèrent, et morcelèrent toutes les extrémités de l'empire : les attaques étoient trop vives, les ennemis trop nombreux, et les Romains trop lâches, trop dégénérés, pour que ceux-ci empêchassent une semblable révolution. Tous les fléaux fondirent sur l'Occident ; la famine désola l'Italie, et principalement la ville de Rome ; un débordement de barbares occasionna les plus grands désastres dans les Gaules ainsi que dans les Espagnes. A cette époque les Bourguignons (407) s'établirent définitivement dans la première de ces contrées, et se convertirent presque aussitôt au christianisme ; les Bagaudes ou paysans gaulois, renouvelèrent leurs scènes d'anarchie et de carnage. La Grande-Bretagne voulut aussi se procurer l'honneur de donner un chef à cet empire ébranlé jusque dans ses fondemens. L'Espagne eut plus à souffrir que tous les autres pays ; elle ressembla toute entière à une ville assiégée et en proie à la famine ; les hommes y devinrent des cannibales ; la terre y fut jonchée de cadavres. Les Vandales couvrirent de ruines ce beau pays, se rendirent entièrement maîtres de la Bétique à laquelle ils donnèrent leur nom, et détruisirent toute une armée romaine commandée par Castin. D'autres nations barbares se disputoient les provinces

de cette péninsule, et parvinrent à s'établir dans plusieurs. Ataulfe, successeur d'Alaric, fonda la monarchie des Visigoths en deçà de l'Ebre; Sigéric, son mortel ennemi, lui ayant succédé, massacra les enfans de ce prince, et fut massacré lui-même. Vallia élu roi (410), du consentement de la nation, se montra l'ami des Romains, et les seconda dans toutes les circonstances; ce peuple dégénéré se maintint pourtant dans plusieurs cantons de l'Espagne.

Tout sembloit annoncer la destruction du monde entier; les peuples se pressoient les uns les autres; tous frappoient à coups redoublés, au milieu des ruines et dans le sang, l'édifice de la grandeur romaine. Jamais les empereurs ne firent cependant de loix plus sages, mais il n'étoit plus temps; la corruption des mœurs étoit à son comble parmi les Romains demeurés fidèles à l'idolâtrie; ils ne formoient plus que des vœux sacriléges, et ils ne rougissoient pas d'attribuer au christianisme des calamités contre lesquelles le christianisme seul offroit un asile.

Les Francs, sous la conduite de leur chef ou de leur roi Pharamond, passèrent le Rhin, saccagèrent la ville de Trèves, colonie romaine (420), et se fixèrent dans les pays en deçà de ce fleuve. Encore plus braves que les ancêtres

des Gaulois, les Francs sortis de la Germanie s'étoient, comme nous l'avons vu, signalés par leurs exploits; ils avoient un courage impétueux; presque tous étoient des Cynégires: un guerrier perdoit-il un bras dans une action? il combattoit, sans s'émouvoir, avec le bras qui lui restoit. Quand ils attaquèrent, pour la première fois, l'empire, ils n'avoient aucune connoissance de tactique, et cette ignorance fut, pendant deux siècles, le salut de Rome; mais à la longue, ils s'instruisirent à l'école de leurs ennemis, et finirent par les subjuguer.

Les Perses demeurèrent dans l'inaction sous le règne de Varane IV qui, ayant été assassiné, eut pour successeur son frère Isdergeld lequel se déclara l'ami et le défenseur de Théodose II. Son fils, Varane V, en 420, alluma une violente persécution contre les chrétiens établis dans son empire, et les livra à des tortures inouies. Cette persécution causa la guerre, et les Romains, sous le commandement d'Ardabure, obtinrent d'éclatans succès qui se terminèrent par un accommodement entre les deux nations (422). Les Isaures continuèrent à exercer leurs brigandages dans les provinces voisines de leurs montagnes.

L'Afrique, déchirée par la guerre civile, ne vit point arriver le terme de ses malheurs après

la défaite et la mort de Gildon; des barbares inondèrent de sang cette partie du monde, et pénétrèrent jusqu'en Egypte.

Le pape S. Sévère occupa encore trois années le trône pontifical; il eut pour successeur S. Anastase, et celui-ci S. Innocent (402). Les erreurs d'Origène troublèrent la paix de l'Église; les Goths ariens causèrent en Orient de grands maux.

A Rome, un moine nommé Télémaque, entrant dans l'arène où combattoient les gladiateurs, voulut les séparer, et rappeler aux sentimens de la nature le peuple qui massacra ce généreux martyr de l'humanité. Le sang d'une si pure victime ne fut pas inutilement répandu, puisque l'abolition de ces jeux inhumains, célébrés sous les yeux mêmes du grand Jupiter, suivit de près un si intrépide dévouement.

*Age d'or de l'Église.*

Les règnes si désastreux d'Honorius et d'Arcadius furent pour l'Église le siècle des lumières. S. Jean Chrysostôme, patriarche de Constantinople, consola les peuples par une éloquence pathétique et des raisonnemens pleins de force. S. Jérôme, dans le désert, malgré d'effrayantes

austérités, écrivit avec l'inspiration du génie, et les rigueurs de la pénitence ne purent diminuer la vivacité de son style, ni dessécher les fleurs de son imagination. La Thébaïde se remplit d'anachorètes, l'ornement et tout à la fois l'exemple de leur siècle. S. Augustin, génie encore plus étonnant, se fit admirer des païens eux-mêmes par son savoir et ses ouvrages. S. Cyrille qui combattit victorieusement le nestorianisme, S. Flavien qui plaida avec tant de chaleur la cause des habitans d'Antioche, S. Ambroise, Arsenne, S. Paulin, S. Prosper, Théodoret, S. Sidoine - Apollinaire et Sulpice Sévère méritèrent aussi l'estime de la postérité, au milieu de la corruption et du désordre universel; la sérénité de leur ame passa dans leurs écrits.

L'Église elle-même se voyoit déchirée par les hérésies de Nestorius et d'Eutychès; cependant, malgré sa douleur, elle n'abandonnoit pas ses enfans. L'humanité éplorée se réfugie dans le sein de la religion comme dans un asile inviolable; les arts et les sciences, menacés d'un triste naufrage, se rangent docilement autour d'elle; le flambeau des lettres sacrées ne jeta jamais un si vif éclat que dans ce siècle de destruction et de carnage qni commence au règne de Théodose-le-Grand. Le ciel se montra, avec une sorte de

complaisance, à la terre qui avoit besoin de consolations; il suscita tous ces grands et pieux personnages, pour verser un baume salutaire sur les plaies des hommes si malheureux sur toute la surface du continent.

L'éloquence sacrée de plusieurs de ces écrivains, imprime un certain air de grandeur sur cet âge désastreux où les ténèbres de la barbarie commencent à s'épaissir. La philosophie humaine étoit muette et tremblante devant les Huns, les Goths, les Vandales, etc: ; la religion seule élève la voix en faveur des peuples, et même vient à bout d'en conquérir plusieurs au christianisme.

Quelques hommes de mérite cultivèrent encore les lettres profanes, Symmaque, Macrobe, auteur des *Saturnales*, Ausone, Rutilius et Claudien, poëte d'une imagination vive, mais déréglée. Hypacie professa avec distinction la philosophie et les mathématiques dans Alexandrie : la mort tragique de cette chaste et vertueuse païenne l'a rendue aussi célèbre que ses vastes connoissances.

VINGT-HUITIÈME SYNCHRONISME.

*De 422 à 455 après J. C.*

EMPIRE D'OCCIDENT.

Théodose II resta quelque temps, seul maître de tout l'empire romain. En Occident, Jean, secrétaire d'Honorius, usurpa la pourpre impériale, et, pour se maintenir dans son usurpation, invoqua le secours des Huns. L'Afrique gouvernée par Boniface, refusa de le reconnoître. Ardabure et Aspar, généraux de Théo- 424.
dose II, marchèrent en Italie pour renverser du trône impérial l'usurpateur, et y placer Valentinien III, fils de Placidie et neveu de Théodose II. Jean fait prisonnier, eut la tête tranchée, et les Huns auxiliaires, après avoir livré 425.
inutilement plusieurs combats, rebroussèrent chemin. Placidie, durant l'enfance de Valentinien, se chargea du soin de gouverner l'empire que protégeoit au dehors Aëtius, vaillant et habile général, mais d'un caractère intriguant et presque vil. La plus basse des passions, la jalousie, dominoit dans son cœur; il causa, par une abominable calomnie, la révolte de son rival, le comte Boniface qui, pour se venger, engagea 427.
les Vandales à passer d'Espagne en Afrique. Ce

général jusqu'alors en possession de l'estime publique, et qui la méritoit pour ses talens et ses vertus, se repentit, mais trop tard, d'une semblable vengeance : il étoit alors de la destinée de tous les grands hommes de faire autant de mal
428. que de bien à leur patrie chancelante.

Aëtius, par des prodiges de valeur, arracha quelques provinces aux Visigoths. Si l'empire eût pu être sauvé, son bras en seroit venu à bout; mais les ennemis vaincus se remettoient en campagne avec une nouvelle ardeur. Boniface, auquel Placidie avoit rendu ses bonnes grâces, s'avança contre Aëtius, battit son rival,
432. mais reçut uue blessure mortelle. Le feu des passions concentré dans le cœur d'Honoria, condamnée, par une barbare politique, à une virginité perpétuelle, alluma dans l'empire un incendie que le sang de plus de vingt peuples ne put éteindre; cette jeune princesse trouva moyen de faire savoir au roi des Huns, Attila, qu'elle le choisissoit pour époux. Le monarque barbare, possesseur de vastes Etats, quoique flatté d'un pareil choix, laissa, durant quelques années, respirer l'empire d'Occident. Valentinien III, dans cet intervalle, demeura le jouet de quelques ambitieux uniquement occupés à nouer d'obscures intrigues.

Enfin le roi des Huns, à la tête d'une armée 434.
innombrable, se prévalant du funeste hymen proposé par Honoria, se jeta sur l'Occident, traversa la Germanie, et vint ravager les Gaules. En vain Aëtius, uni aux Francs ainsi qu'aux Visigoths, tua aux Huns près de deux cent mille hommes dans les plaines de Champagne; les barbares, après cette sanglante journée, n'en franchirent pas moins les Alpes pour aller porter la terreur de leurs armes jusque sur les bords du Pô. Attila ne s'arrêta qu'en présence du pape
S. Léon; une force inconnue suspendit le cours 452.
de ses cruautés; la sainteté de la religion lui en imposa, et ce *fléau de Dieu*, altéré du sang des nations, rétrograda à la vue des croix et des bannières qui précédoient le souverain pontife. La mort de ce conquérant délivra les peuples d'un ennemi qui avoit juré la destruction du monde civilisé, et découragea les Huns qui semblèrent
descendre tous dans la tombe avec Attila: depuis 454.
ce temps ils cessèrent d'être redoutables.

L'ambition perdit Aëtius; son ingrat et perfide souverain, exemple déplorable d'une stupide férocité, assassina le libérateur de l'empire: « *Prince*, dit un officier à cet empereur, *vous vous êtes coupé la main droite avec la main gauche* ». L'empire n'eut plus de défenseur:

l'année suivante, Valentinien III lui-même, fut assassiné par les soldats de Maxime, homme qui, jusqu'alors, avoit joui d'une réputation sans tache ; l'usurpateur périt au bout de quelques jours.
455. Genseric, roi des Vandales, entra dans Rome, pilla cette ville, et fit passer en Afrique toutes les richesses que renfermoit cette capitale du monde.

EN ORIENT.

Au milieu des convulsions du globe, Théodose II trouva le loisir d'achever un monument de sagesse, en recueillant toutes les loix de ses prédécesseurs, recueil célèbre sous le nom de *Code Théodosien*. Cet empereur, politique aux dépens de l'honneur national, n'ayant pu se débarrasser d'Attila par un crime, se soumit (441) à payer tribut aux Huns, afin de les éloigner de sa capitale ; ils avoient exercé des ravages inouis dans les provinces voisines de Constantinople. Les Romains retrouvèrent l'énergie de leurs ancêtres, et dans Arnégisèle un capitaine digne de les commander ; il périt vaillamment dans un combat où ses soldats furent accablés par le nombre des barbares. Au milieu des dangers de l'Etat, les factions du cirque s'agitèrent, et leurs querelles firent répandre des flots de sang dans Constantinople.

L'hérésie de Nestorius n'ébranla pas moins l'Orient, que l'attaque des Huns. Théodose II étant mort (450), sa sœur Pulchérie, dont les conseils avoient, plus d'une fois, suspendu le cours des malheurs publics, lui succéda. Pleine de fermeté, elle punit les hommes qui avoient abusé de leur puissance sous le règne précédent, et maîtresse d'elle-même, épousa Marcien qui, de simple soldat, s'éleva par son mérite et ses vertus, à ce haut degré de la fortune; mais cette impératrice n'en conserva pas moins sa virginité jusqu'à la mort. Marcien justifia par sa conduite un choix si honorable; sous le gouvernement sage de ce prince, l'empire romain d'Orient se ranima, et retrouva de nouveaux principes de vie. Se ressouvenant de son premier métier, Marcien brava les menaces d'Attila, et s'affranchit courageusement de la honte de payer un tribut au dévastateur du monde : tout à la fois bon et intrépide, il diminua les impôts, fit régner la justice, et jouir ses sujets des douceurs de la paix.

*Coup d'œil sur le reste de la terre.*

L'Espagne est toujours un théâtre de carnage, sur lequel les Suèves, les Visigoths et les Romains se battent avec un acharnement incroyable; ceux-ci n'essuient que des revers. Litorius, un

de leurs plus habiles généraux, est même fait prisonnier, et mis à mort par ordre de Théodoric, roi des Visigoths (450). Ce peuple barbare, quoique plein de mépris pour les Romains, adopte cependant une partie de leurs loix, dont ils reconnoissoient la sagesse. Les Suèves se convertissent au christianisme, du temps de leur roi Réchiaire qui, devenu plus tranquille, plus modéré, se composa un royaume de la Lusitanie, de la Galice et de l'Andalousie.

Une horrible famine désespère les peuples de la Gaule et de l'Italie; des pirates désolent toutes les mers : on vit S. Germain, évêque d'Auxerre, battre, dans la Grande-Bretagne, les Pictes, au cri de ralliement d'*alleluia* (430). Les Bretons, sans cesse harcelés par ces ennemis, se voyant abandonnés des Romains, écrivirent à Aëtius une lettre trempée de leurs larmes, et qui avoit pour suscription ces mots : « *Gémissemens des Bretons* ». « Les barbares, disoient-ils, nous poussent vers la mer, la mer nous repousse vers les » barbares; toujours entre deux morts, près d'être égorgés ou submergés, nous n'avons aucun » secours, et nous ne pouvons en attendre que de » Dieu et des Romains, s'ils veulent bien être en » notre faveur les ministres de sa miséricorde ». Lettre touchante mais inutile! Valentinien III

avoit besoin de toutes ses troupes pour faire face à ses nombreux ennemis. Les Bretons abandonnés, se sentant pressés de plus en plus par les Pictes, appelèrent à leur secours, l'an 450, les Anglo-Saxons, autres ennemis qui, depuis plus de deux siècles, ravageoient les côtes de la Grande-Bretagne. Ces auxiliaires, plus dangereux que les Pictes mêmes, accoururent dans cette île, sous la conduite de leur chef Hengist que Vortigern, roi des Bretons, accueillit avec empressement. Les charmes de la fille de ce chef saxon, fascinèrent les yeux de Vortigern. Les malheureux Bretons devinrent bientôt la proie de leurs hôtes qui les vainquirent, les chassèrent de l'île entière, et passèrent au fil de l'épée ceux qui opposèrent une plus longue résistance. En vain Aurélien, un de leurs compatriotes, battit les Saxons et tua Hengist; ces efforts furent impuissans; les Saxons qui se recrutoient sans cesse, se partagèrent la Grande-Bretagne où ils formèrent sept royaumes, autrement nommés l'*Heptarchie*. Un grand nombre de Bretons se défendirent, et vécurent indépendans sur les montagnes de la principauté de Galles; d'autres se réfugièrent sur les côtes de la Gaule occidentale, nommées les Armoriques, qui, depuis ce temps, prit le nom de Petite-Bretagne.

La dynastie mérovingienne, obscure dans son origine, commence à se faire connoître; cette dynastie s'établit glorieusement, l'épée à la main, dans un pays opprimé depuis long-temps par les Romains. Les Francs ménagèrent les Gaulois avec une politique, une sagesse, une prudence qui ne sont rien moins que barbares. Il seroit injuste, à l'exemple de plusieurs de nos historiens, de dater l'origine de la monarchie française, seulement du règne de Clovis; certes, le successeur de Clodion, Méroué, qui terrassa les Huns dans les plaines de Champagne, mérite bien d'être regardé comme le fondateur de cette monarchie. Attila traînant à sa suite plus de six cent mille combattans, inonda de sang les Gaules; les Francs, les Goths et les Romains unirent leurs forces pour repousser une si nombreuse armée. Ce fut une journée bien mémorable, que celle où tant de peuples accourus des extrémités de la terre, de la grande muraille de la Chine, du centre de la Tartarie, des rivages de la mer d'Aral, ainsi que de la mer Caspienne, remplirent, sur les bords de la Marne, l'air de leurs affreux hurlemens: les nations de toutes les parties du continent, se trouvèrent en présence; Tartares, Grecs, Romains, Goths, Francs, toutes les grandeurs anciennes et modernes se heurtèrent, s'entre-détruisirent,

détruisirent. Plus de trois cent mille guerriers, de mœurs et de coutumes si diverses, mais animés de la même valeur, trouvèrent le même jour, dans la même plaine, le même tombeau.

Une jeune fille, Ste Géneviève, sauva Paris des fureurs d'Attila, en retenant, par une rare présence d'esprit, ses compatriotes dans les murs de leur ville; quelques années après, elle les arracha aux horreurs de la famine, en leur amenant un convoi de blé considérable. Cette héroïne accueillie avec les transports de la plus vive reconnoissance, débarqua probablement vis-à-vis cette plage (la place de Grève) où, quatorze siècles après un acte d'un si généreux dévouement, les Parisiens, témoins muets de la plus noire ingratitude, laissèrent profaner, et disperser les cendres de cette libératrice de leurs ancêtres, qu'Attila, malgré toute sa férocité, eût respectée vivante. Elle ne put trouver grâce aux yeux d'une philosophie fanatique, stupide, qui regardoit la châsse de Ste Géneviève, comme un des hochets de la superstition.

La monarchie des Perses demeura dans une obscurité profonde sous le règne d'Isdergeld II. La dynastie des Arsacides qui régnoit encore dans l'Arménie, s'étant éteinte, l'an 441, Théodose II et ce monarque se partagèrent ce pays. Un

tremblement de terre qui ébranla tout l'Orient, renversa Antioche, Alexandrie, et se fit sentir jusque dans Constantinople. Le centre de l'Asie, au milieu de l'agitation universelle, resta assez paisible, tandis que l'Europe entière étoit la proie de tous les fléaux imaginables.

Mais l'Afrique dévastée par les Vandales, fut, de toutes les parties du continent, la plus malheureuse : ce peuple arien dépeupla les villes ainsi que les campagnes, et son zèle fanatique et cruel tourmenta les catholiques avec plus de fureur que n'en avoient montré, jusqu'à cette époque, les plns mortels ennemis du christianisme. Genseric fixa sa résidence dans Carthage qui devint la capitale du royaume des Vandales; les anciens habitans se réfugièrent en Italie où ils augmentèrent le nombre des malheureux. Genseric, créateur d'une marine formidable, ravagea la Sicile et toutes les côtes de l'empire d'Occident. Les Sarrasins et les Blemmyes qui attaquèrent l'Egypte, furent aisément repoussés par les Romains qui conclurent la paix avec eux.

Papes. S. Innocent Ier, reste en tout quinze années pontife : il eut pour successeurs S. Zozime, S. Boniface, S. Célestin, S. Sixte III, et l'an 440, S. Léon-le-Grand. L'hérésie de Pélage infecta l'Eglise; un grand nombre de conciles se

tinrent contre et pour les hérétiques. Souples et insinuans, les Pélagiens vinrent à bout de surprendre la crédulité d'un grand nombre de catholiques, de se faire des partisans jusque dans Rome, de créer un anti-pape, et d'occasionner momentanément un schisme. Nestorius et Eutychès semèrent aussi d'autres erreurs, et cherchèrent à corrompre la doctrine évangélique. Enfin le concile œcuménique de Chalcédoine apporta un remède aux malheurs de l'Église, en condamnant l'hérésie des Eutychéens (451).

Les personnages les plus célèbres qui figurent sur la scène ensanglantée du monde, sont Attila, roi des Huns, Boniface Aëtius, général romain, Méroué, roi des Francs, et Théodoric, roi des Visigoths. Toutes les nations, en Occident, fondent les unes sur les autres; presque toutes se déplacent, et marchent dans le sang, sur des ruines et des monceaux de cadavres. Des peuples entiers fuient et s'enfoncent dans des déserts, ou se retirent sur des montagnes. Quelques peuplades d'Italie, saisies d'épouvante, vont se confiner dans les petites lagunes de la mer Adriatique, et bâtissent la ville de Venise (452), qui tire son nom des Vénètes. Au moins le christianisme adoucit les mœurs de quelques peuples barbares, et dé-

fend les nations civilisées, que leur foiblesse rendoit méprisables.

La terreur des nations, le *fléau de Dieu*, ne prépara que des malheurs à sa postérité : après la mort de ce prince, les Goths vainquirent les Huns, tuèrent le fils de ce conquérant, et envoyèrent sa tête à Constantinople comme un trophée.

---

## VINGT-NEUVIÈME SYNCHRONISME.

*De 455 à 466 après J. C.*

### AVITUS, MAJORIEN ET SÉVÈRE.

Avitus, à la prière de Théodoric, roi des Visigoths, prit la pourpre impériale dans la ville d'Arles. Ricimer, Suève de nation, devint le bouclier de l'empire, mais la terreur des empereurs. Avitus, tel que Galba, démentit sur le trône la réputation qu'il avoit acquise n'étant que simple particulier; Ricimer, enorgueilli de deux victoires maritimes remportées sur Gense-
456. ric, tourna ses armes contre son maître, le battit, et le força de se faire sacrer évêque. Avitus ne survécut pas long-temps à la perte du trône.

L'empire n'eut point de souverains l'espace d'une année; Ricimer, sans avoir le titre d'em-

pereur, gouvernoit l'Occident avec une autorité absolue, lorsque, croyant toujours régner sous un nom emprunté, il fit proclamer empereur, Majorien qui justifia par sa capacité, ses ver- 457.
tus, ses talens militaires, la haute opinion que les peuples avoient conçue de sa personne. Les Vandales apprirent à le redouter; son armée les 458.
battit complétement à la journée de Sinuessa, et les força de regagner l'Afrique. Cet empereur, par son audace, son activité, en imposa aux Visigoths, effraya les Vandales, et les contraignit de lui demander la paix. L'année suivante, 460.
Ricimer, jaloux d'exploits si éclatans, fit massacrer le vertueux Majorien, et lui substitua un fantôme d'empereur, appelé Libius Sévère, 461.
homme nul, destitué de tous moyens, et sous le nom duquel le barbare général régna cette fois sans aucun obstacle. L'empire romain se démembra de jour en jour; des révoltes, sur tous les points, lui firent perdre de riches provinces, mais Ricimer jouissoit, en paix, du fruit 462.
de sa criminelle ambition. On ne s'aperçut pas plus de la mort que de la vie de l'empereur qu'il avoit créé; pendant une année et demie, le gouvernement de l'empire resta entre ses mains, et Ricimer s'occupa à repousser les nouveaux efforts des Vandales contre l'Italie.

En Orient, Marcien, après un règne de six années, mourut universellement regretté de ses peuples, au bonheur desquels ce pieux et vaillant empereur avoit constamment veillé. Ils avoient trouvé dans sa sagesse, un port assuré au milieu de l'effroyable tempête qui bouleversoit le monde. Aspar, le plus habile capitaine de l'Orient, disposa du trône impérial en faveur de Léon de Thrace, espérant à l'exemple de Ricimer, pouvoir garder pour lui la réalité du pouvoir suprême; mais il se trompa dans ses calculs. Peu d'événemens mémorables se passèrent dans les premières années du règne de Léon; les Romains recouvrèrent leur supériorité sur les Huns : Majorien avoit vivifié cet empire languissant, et les diverses branches de l'administration, flétries un moment, avoient repris leur première séve ainsi que leur première vigueur.

*Coup d'œil sur le reste de la terre.*

L'Espagne présente toujours l'image d'un champ de bataille; de nouveaux ennemis, des hordes d'Hérules, sorties de la Scandinavie, débarquèrent dans la Galice, et traitèrent les habitans avec toute la rage de la férocité (446). Au bout de quelques années, ils y furent exterminés, et cette nation sauvage ne songea plus

à porter ses armes de ce côté; la guerre civile affoiblit les Suèves. Les Suèves et les Visigoths se faisoient une guerre opiniâtre; des villes entières furent détruites, et leurs habitans passés au fil de l'épée; le crime donne et ôte le sceptre parmi ces peuples. Les Gaules n'étoient pas moins déchirées par les Alains et par l'ambition d'Egidius, général romain qui prit le titre de roi des Francs, à la place de Childéric, successeur de Méroué (456), et que ses débauches avoient fait expulser du trône. Il s'étoit réfugié à la cour de Bazin, roi de Thuringe, dont il séduisit la femme. Egidius, tout à la fois général des Romains et souverain des Francs, ne sut point ménager une nation libre et fière; Childéric fut rappelé, Egidius fut battu, et mourut dans Soissons.

Dans l'intérieur de la grande Tartarie, s'opèrent de sanglantes révolutions, à peu près inconnues, et dont le récit nous intéresseroit d'ailleurs fort peu. La guerre civile, après la mort d'Isdergeld II, avoit désolé la Perse : deux frères, Hormisdas et Pérose se disputoient le diadème; celui-ci fut vainqueur (464). L'insigne perfidie de ce monarque enflamma le ressentiment des Huns nephtalites qui, l'ayant vaincu, et fait prisonnier, le remirent en liberté; il ne

les paya que d'ingratitude, les attaqua de nouveau, et les défit.

Les Goths établis sur les bords du Danube, attaquèrent les Huns, les affoiblirent considérablement (466), et la même année, détruisirent presque toute la nation des Squires.

De l'Afrique soumise aux Vandales, sortoient à chaque instant la terreur et la mort. Genseric, après avoir pillé la Sicile et l'Italie, fondit sur les côtes de la Grèce, et y causa les mêmes maux, les mêmes ravages. La populace d'Alexandrie, infectée des erreurs d'Eutychès, dans une émeute se livrant à son humeur sanguinaire et aux plus criminels excès, massacra des prêtres catholiques au pied des autels. Léon punit les auteurs de cette sédition.

PAPES. S. Léon-le-Grand, pendant six années; il eut pour successeur S. Hilaire.

---

## TRENTIÈME SYNCHRONISME.

### *De 467 à 474, après J. C.*

### ANTHÉMIUS, OLYBRE ET GLYCÉRIUS.

Après un interrègne d'un an et demi, Anthémius, général de l'empereur Léon, se rendit au vœu unanime des Romains, vint de l'Orient,

du consentement de Ricimer, pour tenir les rênes de l'empire, et donna sa fille en mariage au cruel Ricimer : ce lien sembloit devoir cimenter la bonne harmonie entre le gendre et le beau-fils, mais elle fut bientôt rompue ; un saint évêque les réconcilia. Anthémius étoit trop sage, 469.
trop éclairé, pour plaire long-temps à un scélérat tel que Ricimer. La nouvelle d'une sanglante tragédie qui venoit d'être jouée à Constantinople, et qui avoit coûté la vie à des ambitieux de sa trempe, cette nouvelle fut l'arrêt de mort d'Anthémius. Ricimer, à la tête d'une armée, va l'at- 472.
taquer dans Rome, s'empare de cette ville, fait tuer son souverain, et couler des flots de sang. Olybrius, envoyé par Zénon, au secours de l'infortuné Anthémius, se laissa éblouir par l'éclat de la pourpre, et proclamer Auguste par Ricimer que la mort enleva, cette même année : c'étoit un affreux scélérat, mais un habile et vaillant capitaine ; avec lui s'éteignit, en quelque sorte, l'empire d'Occident. Olybre, après avoir élevé Gondebaud, neveu de Ricimer, à la dignité de patrice, mourut aussi cette même année.

Il n'existoit plus qu'une vaine ombre de la majesté romaine, et la puissance de l'empire se bornoit à un petit nombre de provinces. Durant un interrègne de [illegible]atre mois, Gondebaud seul

473. gouverna les peuples ; à la fin il revêtit de la pourpre impériale Glycérius dont l'origine est inconnue. Le nouvel empereur, à force d'argent, écarta Vidimir, roi des Ostrogoths, qui vouloit envahir l'Italie. Léon, empereur d'Orient, ne voulant pas reconnoître Glycérius, fit partir J. Népos, officier d'un mérite distingué, qui obligea son rival de se laisser sacrer évêque de
474. Salone en Dalmatie.

## EMPIRE D'ORIENT.

La nécessité de tirer vengeance des brigandages de Genseric, roi des Vandales, troubla la paix de l'empire d'Orient ; Léon arma contre lui une puissante flotte qui portoit cent mille combattans ; malheureusement il en confia le commandement à Basilisque (468) qui n'avoit d'autre mérite que celui d'être le beau-frère de l'impératrice Vérine. Ce général, sans expérience, se laissa corrompre par l'or des Vandales ; une pluie de feux lancés de toutes parts par l'ennemi, atteignit, consuma les vaisseaux, et tous les soldats périrent engloutis dans les eaux : le lâche Basilisque échappa presque seul à cette catastrophe qui rendit les Vandales encore plus redoutables. Il auroit mérité mille morts, et pourtant il en fut quitte

pour un court exil. Ardabure et Aspar, furieux de ne pouvoir jouer, dans Constantinople, le même rôle que Ricimer dans Rome, ourdirent des trames criminelles, et jurèrent la perte de Léon qui les prévint et les fit massacrer (471). Une troupe de Goths entreprit de venger ces deux ambitieux, et fut promptement dissipée. Léon, deux années après, étant mort, eut pour succusseur son petit-fils Léon II, âgé de quatre ans. L'impératrice Vérine, veuve du défunt, exerça toute la plénitude de la puissance impériale. Zénon, père du jeune prince, que l'on accuse d'avoir voulu poignarder son propre fils, se vit bientôt en possession du trône par la mort de Léon II.

Zénon, objet du mépris public, fut renversé du trône par les intrigues de sa belle-mère Vérine (475); il s'enfuit lâchement en Isaurie, lorsqu'il pouvoit encore se défendre, et faire repentir ses ennemis de leur entreprise. On massacra, dans Constantinople, les Isaures ses compatriotes : le lâche et traître Basilisque le remplaça sur le trône impérial.

*Coup d'œil sur le reste de la terre.*

En Espagne, même spectacle d'horreur que sous les règnes précédens; les Suèves, les Visi-

goths s'y disputent des provinces ; les Romains n'occupent plus, dans ce pays, que des villes maritimes ; toute communication de l'Espagne avec l'Italie, est coupée par les barbares. Euric, roi des Visigoths, guidé par les conseils d'un ministre habile et rempli de vertus, s'attacha à rendre ses sujets heureux.

L'histoire des Francs, sous le règne de Childéric, est à peu près ignorée; d'horribles divisions naissent dans le royaume de Bourgogne.

En Orient, quelques troubles furent suscités par les Achéens; les Perses se tiennent sur la défensive contre les tribus des Huns; les Sarrasins se soumettent à l'empire : ce court espace de temps, fut marqué en Asie par de grandes inondations et de violens tremblemens de terre; une irruption du Vésuve sema l'effroi jusque dans Constantinople.

PAPE. S. Simplice. Les Manichéens commencent à répandre leurs erreurs.

## TRENTE ET UNIÈME SYNCHRONISME.

*De 474 à 476 après J. C.*

Le patrice Oreste, secrétaire d'Attila, mais Romain d'origine, chassa du trône impérial Jules Népos, pour y placer Romulus-Augustule son fils. Népos s'enfuit à Salone où Glycérius, changé en un autre homme par la sainteté des fonctions épiscopales, ne songeoit plus qu'à les remplir avec zèle. On vit un rapprochement qui ne se reverra peut-être jamais sur la terre; Oreste alla chercher un asile auprès de son rival qui l'accueillit charitablement, oubliant sur un trône potifical le trône si dangereux des Césars. Le règne d'Augustule ne fut pas de longue durée; Odoacre, à la tête d'une armée composée de nations diverses, marcha sur l'Italie, saccagea Pavie où le patrice Oreste ayant été pris, fut décapité. Le vainqueur fit disparoître le vain 476.
fantôme d'empereur, détruisit l'empire romain d'Occident, épargna les jours d'Augustule, lui assigna une pension pour vivre dans Naples, et rétablit dans Rome le titre de roi, proscrit environ depuis mille ans. Ainsi Rome qui, jus-

qu'à cette époque mémorable, depuis plus d'un siècle, n'avoit eu pour maîtres que des étrangers, succomba sous un empereur de la nation même.

PAPE. S. Simplice.

*Quelques réflexions sur les Romains depuis Auguste jusqu'à Romulus-Augustule.*

Malgré le vice radical qui attaquoit cet empire depuis Auguste, il se soutint long-temps par la seule force des circonstances, par la pusillanimité des nations asservies, par son antique renommée, plus encore par les guerres civiles qui arrachèrent brusquement les légions des bras de la mollesse, et retrempèrent leur courage. Sur les frontières se nourrissoit l'ardeur martiale du soldat ; l'ancienne Rome revivoit dans les camps, avec cette différence, que la discipline y étoit moins sévère; du reste, même ardeur, même fierté, même passion de la gloire.

Mais Rome, proprement dite, étoit un foyer de séditions, et renfermoit une population d'autant plus difficile à contenir, qu'elle étoit oisive et caressée dans ses goûts : aux excès de la liberté avoient succédé les excès de la servitude et de la licence ; les Romains n'étoient plus sensibles dans l'enceinte de leurs murs qu'à la représentation des jeux du cirque. Du vivant même d'Au-

guste, ils s'occupoient autant de Pylade et de Bathylle que des événemens politiques les plus sérieux. Maîtres du monde connu, les empereurs donnoient des spectacles dont la description semble tenir du merveilleux, soit par les richesses que l'on y étaloit, soit par la magie que les arts mécaniques opéroient pour l'amusement de la multitude. Heureux la plupart de ces empereurs, s'ils n'eussent pas été obligés de récompenser des attentats qu'ils auroient dû punir ! Un peuple entier qu'il falloit récréer, qu'il falloit distraire agréablement, n'étoit pas facile à gouverner; c'étoit une bête féroce qu'il falloit engraisser, et qui souvent traînoit ses bienfaicteurs aux gémonies.

Quel tableau offert à nos yeux que celui de l'empire romain et des empereurs ! Des histrions et des frénétiques, Caligula et Néron ; des spadassins, Commode et Caracalla ; des soldats grossiers et brutaux, Maximin, Licinius et Galère ; des règnes d'un moment, et d'obscurs scélérats qui ne semblent monter au faîte des grandeurs, que pour recevoir, dans un poste plus élevé, la punition de leurs crimes ; les honneurs de l'apothéose décernés à ces monstres qui, ne pouvant être respectés comme des hommes, furent adorés comme des dieux. Le jeu et la

table devinrent les plus innocentes occupations de plusieurs d'entre eux; les bouffons, les gladiateurs étoient leurs amis et leurs conseils: maîtres de l'Univers, esclaves de leurs soldats, la garde prétorienne chargée de veiller au salut des empereurs, les égorgeoit sous le plus frivole sujet de mécontentement.

On ne peut que ranger des forfaits dans un ordre chronologique. Sous le sombre, mais adroit et politique Tibère, cet empire créé par Jules-César, organisé par Auguste, sembla se consolider. Les nations germaniques et daces savoient vaincre, mais non profiter de leurs victoires, ni rallier autour d'elles les nations voisines. Les Germains et les Thraces en Europe, Tacfarinas en Afrique, entretinrent la valeur des légions romaines; et néanmoins au dedans l'image d'une cruelle tyrannie, d'une corruption dégoûtante nous soulève d'indignation; ce n'est qu'une série de vices et de forfaits jusqu'à Vespasien. Le palais des Césars devient l'écueil de la vertu, on ne sauroit y pénétrer sans honte. L'imbécille Claude étoit digne d'avoir Messaline pour épouse. Sous Néron, la tyrannie augmente le nombre des bourreaux et des victimes; celles-ci meurent avec autant de résignation que ceux-là montrent de barbarie. Sertorius-Paulinus, Ostorius-

Ostorius-Scapula et Corbulon semblent vouloir dérober, au reste du monde, de pareilles monstruosités, en les couvrant des lauriers que ces généraux moissonnent au dehors. Nous sommes forcés, quoiqu'en frémissant, d'admirer *les jours d'or* du sanguinaire Néron qui déploie dans Rome une magnificence vraiment extraordinaire.

Ces *jours d'or* sont suivis de jours de deuil et de carnage ; les Espagnes et les Gaules, au lieu de se délivrer d'un joug honteux, s'ébranlent pour se procurer le stérile honneur de donner un empereur à l'Univers ; les Romains se déchirent ; Galba, devenu empereur, dément son caractère ; Othon vit comme un sardanapale, et meurt comme un caton ; tous les fléaux se déchaînent sur l'Italie ; tous les sentimens de la nature sont foulés aux pieds. On entend encore avec effroi un soldat de Vitellius, à l'aspect du corps de son père que lui-même vient de frapper d'un coup mortel, s'écrier douloureusement : *C'est le crime de la guerre civile, et non le mien.* Vitellius n'occupe le rang suprême que pour satisfaire son incroyable voracité.

C'en étoit fait de la puissance romaine, elle tomboit de toutes parts en dissolution, si tout à coup n'eussent paru de grands hommes qui remontèrent les ressorts du gouvernement, et lui

rendirent sa première vigueur et sa majesté. L'empire se ranime donc sous Vespasien; il renaît à la vertu sous Titus, et retombe, durant quelques années, dans ses premiers malheurs sous le farouche Domitien. De vertueux souverains reparoissent; Trajan recule les limites de l'empire; les beaux jours de la république se lèvent sur Rome, du temps d'Antonin le pieux et de Marc-Aurèle qui embrassent l'Univers entier dans leurs affections vraiment paternelles. Pendant cette longue, cette étonnante succession de talens et de vertus, toutes les parties de l'empire peuvent se rejoindre, se vivifier et s'affermir. Mais comment Marc-Aurèle, dont le nom exprime l'idée de la vertu même, a-t-il pu léguer le pouvoir suprême à une jeune monstre tel que Commode, et n'a-t-il pas préféré le bonheur des Romains à son fils, dans un siècle où l'hérédité n'étoit point encore consacrée ? On ne sauroit objecter, pour la justification du père, qu'il ne connoissoit point toute la noirceur, toute la scélératesse de son successeur; Commode, dès la plus tendre enfance, n'eut rien d'humain que la figure, et commit, au rapport de l'histoire, toutes sortes de cruautés.

De nouvelles guerres civiles éclatent après la mort de ce prince, plus fait pour le rôle d'ath-

léte que pour celui d'empereur, et nous sommes forcés de poursuivre notre marche au milieu du feu des révolutions, dans le sang dont l'Italie est inondée; nous sommes forcés d'assister aux plus détestables tragédies, de voir les prétoriens massacrer le vertueux Pertinax, de voir son cadavre étendu devant le palais où, le jour même de cet assassinat, l'insensé Didius-Julianus, adjudicataire de l'empire, vient, tremblant, prendre un repas destiné à son prédécesseur; nous sommes enfin forcés d'être témoins de toutes les fureurs de l'anarchie militaire.

Les grandes qualités de Septime Sévère, qui raffermit l'empire ébranlé dans ses fondemens, ne sauvent pas ce prince des justes reproches de la postérité pour les cruautés inouies qu'il exerça. Sa mort replonge Rome dans le deuil; cette ville devient la proie et le jouet de Caracalla et d'Héliogabale. La bonté, la douceur, la bienfaisance d'Alexandre Sévère rassurent quelque temps les Romains; il est assassiné, et nous retombons dans le chaos; le crime règne avec Maximin. L'Italie s'arme contre cette bête féroce; l'Afrique nomme deux empereurs qui, au bout d'un mois, sont massacrés; le sénat leur en substitue deux autres. Maximin est tué par ses soldats devant les murs d'Aquilée. Maxime

et Balbin vainqueurs n'en sont pas plus heureux. Rome est convertie en un champ de bataille. Une populace effrénée, des légions insolentes se signalent par d'affreuses discordes; l'incendie dévore les plus beaux édifices de Rome; Maxime et Balbin expirent sous le fer des séditieux; Rome nage dans le sang de ses concitoyens. Les Philippe, les Déce, les Gallus disparoissent comme des ombres; chaque année voit naître un nouvel empereur, et de nouveaux forfaits.

A cette époque s'affoiblit sensiblement, et de toutes parts, la puissance romaine; la dissolution de l'empire commence à s'opérer vers les extrémités de l'Occident. Quelques rayons de vertu, de grandeur et d'héroïsme brillent cependant encore dans la personne d'Aurélien, de Probus et de Claude II.

Enfin, sous Dioclétien, le nombre des barbares se multiplie, leurs efforts redoublent, les lambeaux qu'ils arrachent sont plus considérables, la dissolution de l'empire plus marquée, et la décadence des mœurs romaines plus rapide; les armées cessent d'être entièrement nationales. Cet empereur, guerrier, vigilant, actif, ne pouvant se trouver sur tous les points menacés, se choisit pour collégue Maximien-Hercule. Après l'abdi-

cation de ces deux souverains, le pouvoir suprême se divise, et se subdivise à l'infini par la création des Césars; le patriotisme s'efface, les finances s'épuisent, et les soldats manquent de pain.

L'empire romain revenu à l'unité sous Constantin, redonne quelques signes de vigueur et d'énergie; les barbares sont vaincus en Orient comme en Occident, et respectent la puissance de cet empereur : mais ses fils n'héritent point de ses talens; d'ailleurs la corruption des Romains idolâtres s'accroît; ils s'abâtardissent de jour en jour, et les calamités publiques recommencent. Théodose-le-Grand en augmente le cours, en usant de la politique employée par Claude II et Dioclétien, c'est-à-dire, en incorporant les barbares dans les légions romaines : il acheva de perdre l'empire en Occident, et d'anéantir l'antique valeur des Romains. Théodose, placé dans des circonstances difficiles, avoit une excuse légitime; Claude II et Dioclétien n'en avoient aucune. Les Romains s'exemptent à prix d'argent du service militaire, et confient imprudemment à des étrangers le soin de défendre l'Etat : plus d'esprit public; l'autorité étoit sans règle, les citoyens sans patrie. Alors les barbares aguerris, connoissant leurs propres forces,

disciplinés par leurs ennemis mêmes, se précipitent sur ce grand colosse de l'empire, l'abattent, le morcellent, le brisent en mille pièces, s'en adjugent, s'en disputent les vastes débris, et forment les monarchies modernes.

Jamais empire près de s'écrouler, ne trouva autant de ressources pour se relever, si une certaine fatalité, ou plutôt l'arrêt du ciel n'en eût décidé autrement. Les grands capitaines se montrent, se succèdent en foule; mais ils étoient presque tous barbares d'origine, et ils n'avoient de romain qu'une insatiable ambition: tels furent le Vandale Stilicon, le Moésien Aëtius et le Suève Ricimer, les plus célèbres de tous. Celui-ci ne voulut souffrir que des simulacres d'empereur; et pourtant, contre son gré, malgré toute sa funeste prévoyance, cet ambitieux éleva de grands hommes à l'empire. Ricimer, en coupant la trame de leurs jours, fut le véritable destructeur de l'empire d'Occident.

L'empire romain universel est, dès l'origine, attaqué par de nombreuses nations barbares que sa grandeur indigne. D'abord paroissent les Daces, les Quades, les Marcomans, les Hermandures et les Sarmates qui heurtèrent ce grand colosse contre lequel leurs premiers efforts vin-

rent se briser. Les Goths sortis de la Scandinavie se montrent (251) après Jésus-Christ. Sous Gallien, des peuples vaguement nommés Scythes, passent le Danube; mais les légions romaines, aux ordres d'Anthénius (267), après avoir battu ces barbares, les forcent de repasser ce fleuve. Les Huns, les Arabes viennent ensuite, inondent de leurs flots l'Asie et l'Europe; ces diverses nations se partagent, se mêlent ensemble, et s'entre-détruisent; mais les vainqueurs reviennent à la charge, avec une plus grande furie, contre l'empire romain.

Tous préludent au ravage du monde entier, en désolant les pays situés au delà et en deçà du Danube; ils étendent leurs courses jusqu'aux portes de Constantinople. En suivant le calcul des probabilités humaines, en se réglant d'après les préjugés communs qui nous font regarder l'Asie comme le séjour de la mollesse et de la lâcheté, et l'Europe comme celui de la discipline et de la valeur, nous nous attendons à voir d'abord s'écrouler l'empire d'Orient.

Néanmoins le contraire arrive; l'empire d'Occident succombe le premier. Dépourvus de politique, ses souverains veulent en imposer aux barbares par l'antique majesté romaine, et se reposent du soin de se défendre, sur une fierté

aussi ridicule que déplacée; ils irritent ces ennemis en faisant assassiner leurs rois; eux-mêmes, sans appui, livrés à des traitres, n'étoient que des fantômes d'empereur : les plus braves généraux, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus, tels que Stilicon, Ætius, Boniface et Ricimer, d'une main s'efforcent de relever l'empire, tandis que de l'autre ils en sapent les fondemens.

Les empereurs d'Orient, aussi foibles, mais plus politiques, et surtout plus souples que leurs collégues, sentirent du moins leur impuissance, et désarmèrent les Goths et les Huns, en se soumettant à l'humiliation momentanée d'un tribut. Habiles à semer la division parmi les barbares, ils les mirent aux prises ensemble, et les affoiblirent à l'aide de ce stratagème; d'ailleurs il y eut plus de secret et de concert dans les opérations du gouvernement. Plus clairvoyantes que les empereurs, les troupes nationales, animées de quelque patriotisme, découvrirent et punirent la trahison des ministres Rufin et Eutrope. Lorsqu'il est temps d'agir, de vaillans capitaines, Fravitas, Promote, Sabinien, Aréobinde, relèvent par des victoires les courages abattus; l'esprit des Romains, ainsi que nous le ferons observer, se réveilla plus tard en terre étran-

gère, et assura plusieurs siècles d'existence à l'empire d'Orient.

---

TRENTE-DEUXIÈME SYNCHRONISME.

*De 476 à 491 après J. C.*

A la chute de l'empire d'Occident, Basilisque se trouvant seul empereur dans l'Univers, se comporta comme un insensé, et parut aussi mauvais souverain qu'il avoit été mauvais général. Les hérétiques eutychéens réprimés par Léon, triomphèrent, grâce à la protection de Basilisque, et l'excitèrent à persécuter les catholiques. Sa conduite bizarre, sa lâcheté, ses crimes le rendirent insupportable aux auteurs mêmes de son élévation; on en vint jusqu'à regretter Zénon : celui-ci, serré de près dans une forteresse, et réduit aux dernières extrémités, vit tout à coup la fortune changer de face, et les deux généraux, Ilus et Troconde, qui l'assiégeoient, se déclarer en sa faveur : une seconde
révolution le reporta au faîte des grandeurs d'où 477.
fut précipité le traitre Basilique qui, relégué dans un château en Asie, y mourut de faim, ainsi que toute sa famille.

D'odieux assassinats, de fréquentes révoltes, des guerres meurtrières troublèrent le règne de Zénon, dont l'infortune n'avoit point adouci l'humeur sauvage et sanguinaire. Grâce à la valeur d'Ilus, il étouffa dans le sang des coupables une conspiration tramée par Marcien, fils d'Anthè-
479. me, empereur d'Occident. Les Goths, toujours ennemis, harceloient, fatiguoient la ville de Constantinople, et la menaçoient d'une destruction prochaine. Sabinien, surnommé le grand,
481. défit complettement une de leurs armées, et sauva par cette victoire, la capitale de l'empire; mais les deux rois goths, Théodoric le louche, d'une part, et Théodoric l'Amale, de l'autre, tantôt unis, tantôt divisés par l'or des Romains, ramenèrent bientôt la terreur aux portes de Constantinople, tandis que les Eutychéens favorisés par l'empereur, causoient en Asie tous les maux
482. qu'entraînent les discordes religieuses.

Ilus, qui deux fois avoit été le libérateur de Zénon, leva en Asie l'étendard de la révolte, et fit revêtir de la pourpre Léontius son ami. Pendant une année, les succès du rebelle effrayèrent la cour, mais des revers affoiblirent l'armée d'Ilus. Un général, jusqu'alors inconnu, se si-
484. gnala dans cette guerre, défit l'usurpateur, et termina cette révolte par la prise des deux chefs,

Ilus et Léonce qui, après s'être défendus opiniâtrement dans un château d'Isaurie, furent mis à mort.

Cependant les Goths ne donnoient aucun relâche à Zénon ; la ville de Constantinople étoit dans des alarmes universelles ; cette crise dura quelques années. Théodoric le louche étoit mort; Théodoric l'Amale, ou le grand, n'attendoi tqu'une occasion favorable pour assiéger Constantinople, et détruire cette ville. Afin de se débarrasser d'un si terrible ennemi, et dans l'espoir assez fondé que les Goths et les Hérules s'affoibliroient mutuellement, Zénon engagea le roi des Goths à subjuguer l'Italie, accordant ainsi un pays que 487.
les Romains ne pouvoient recouvrer : Théodoric accepta cette proposition avec joie.

Aucune action mémorable n'arriva dans les dernières années du règne de Zénon ; cet empereur se montra plus cruel, et ne renonça à aucun de ses vices : les historiens ne s'accordent pas sur le récit de sa mort. Lorsqu'il dormoit, on le transporta, disent quelques-uns, dans le sépulcre de ses prédécesseurs, par ordre de sa perfide épouse, l'impératrice Ariadne. A son réveil, le malheureux empereur dut s'envisager avec effroi, rangé tout vivant parmi les morts : ni ses 492.
gémissemens, ni ses cris ne purent le délivrer

de ce tombeau où il expira de faim, de soif et de désespoir. L'édit appelé *Hénoticon*, pour le projet bizarre de réunion entre les orthodoxes et les Eutychéens, a rendu le nom de Zénon aussi célèbre que ses débauches et ses cruautés.

En Occident, Théodoric n'ayant plus rien à craindre de Zénon, et du consentement même de cet empereur, marcha sur l'Italie, et détruisit une armée de Gépides sur son passage. Trois batailles gagnées par les Goths sur les bords du Soutius, auprès d'Aquilée, et sous les murs de Vérone, abattirent les forces des Hérules; leur roi Odoacre se renferma dans Ravenne (490), et s'y défendit jusqu'à la fin de 491. Théodoric, par la prise de cette importante ville, ainsi que par celle d'Odoacre, devint le possesseur de la plus riche contrée de l'Europe; mais quelques jours après, ternissant ses exploits, le vainqueur assassina lui-même, dans un festin, le roi des Hérules, prince brave, humain, compatissant, et digne d'un meilleur sort.

Les Gaules présentent toujours le même spectacle.

En Espagne, Evaric, quoique souillé du sang d'un frère, s'attira l'admiration de ses contemporains : ce monarque goth, subjugua la plus grande partie des Espagnes, donna de sages loix

à ses peuples, mais persécuta violemment les catholiques. Peu content des États que sa valeur lui avoit procurés, Évaric envahit les provinces méridionales des Gaules; on doit le regarder comme le véritable fondateur de la monarchie espagnole. Alaric le remplaça sur le trône, en 484.

En Afrique, Genseric, fléau des catholiques, conquérant redoutable, fondateur d'une puissante monarchie, termina sa longue carrière (477), et transmit le sceptre à son fils Hunéric : celui-ci ne fut que l'héritier de la cruauté de son père, mais il n'avoit aucun de ses talens.

PAPE. Simplice.

Dans le flux et dans le reflux des nations barbares, s'étoit déjà perdue la trace des anciennes mœurs, et s'organisoit un nouveau monde politique; les Francs s'étoient fixés dans les Gaules, les Anglo-Saxons dans la grande Bretagne. Le flambeau des lettres ne jetoit plus qu'une pâle lueur; mais l'éloquence sacrée des Jérome, des Chrysostôme, des Flavien et des Augustin, avoit laissé de profondes empreintes dans les ames religieuses.

## TRENTE-TROISIÈME SYNCHRONISME.

*De 491 à 518 après J. C.*

A l'avénement d'Anastase, le sénat et le peuple de Constantinople, ravis de l'avoir choisi pour empereur, s'écrièrent : « *Régnez, Anastase, comme vous avez toujours vécu* ». Longin, neveu de Zénon, soutenu par les Isaures, réclama, les armes à la main, la pourpre impériale. Au bout de cinq années de guerre civile, marquées par de sanglantes batailles, il périt dans les tortures, et Jean le Scythe, ainsi que Jean le bossu réduisirent les Isaures. Les factions, dans Constantinople, occasionnèrent d'horribles massacres, dont un seul coûta la vie à trois mille personnes.

499. D'autres ennemis plus cruels, les Bulgares, défirent les Romains et ravagèrent la Thrace ainsi que l'Illyrie. Anastase, sous les déhors d'une vertu rigide, cachoit de grands vices ; il leva le masque, favorisa les Eutychéens, et persécuta les catholiques. Les Perses rompirent la paix qui, depuis si long-temps, régnoit entre les deux
502. nations ; ils prirent la ville d'Amide, un des boulevards de l'empire, et dévastèrent la Méso-

potamie. Aréobinde, habile général romain, vengea l'honneur de son pays; mais n'étant plus maître des opérations militaires, gêné par la jalousie de plusieurs généraux, il se vit obligé d'abandonner le commandement de l'armée. Avec lui s'éloigna la victoire; les Romains conduits par des chefs inexpérimentés, furent taillés en 503.
pièces. Céler répara cette défaite, et la paix se rétablit de nouveau entre les Romains et les 505.
Perses; ceux-ci rendirent la ville d'Amide.

Au milieu des revers et des désastres de la nature, Anastase s'occupant de travaux utiles, restaura des villes ruinées, et fit construire dans la Chersonèse de Thrace, une muraille de dix-huit lieues de longueur, pour contenir les Bulgares. L'empereur, eutychéen au fond du cœur, finit par se déclarer ouvertement contre les orthodoxes qui se révoltèrent, et se déchaînèrent 514.
contre Anastase. Vitalien, petit-fils du fameux Aspar, à la tête des mécontens, fit voile pour Constantinople; mais sa flote fut consumée, dit-on, par les miroirs ardens de l'invention de Proclus, philosophe platonicien. L'empereur per- 515.
sécuta les orthodoxes avec plus d'acharnement qu'auparavant, et le peuple maudit Anastase autant qu'il l'avoit béni dans les commencemens de son règne. Ce prince, énigme inexplicable

dans l'histoire, dont les écrivains disent tant de bien et tant de mal, périt frappé de la foudre, à l'âge de quatre-vingt-huit années. L'abolition du *chrysargire*, impôt vil et odieux, l'abolition des combats d'hommes contre des bêtes féroces, lui valurent les éloges les plus justes et les plus mérités.

Ce fut un règne de séditions et de catastrophes; la famine, la peste, les Sarrasins, les Bulgares, les tremblemens de terre, tous les fléaux accablèrent l'Orient: des essaims de bêtes féroces semèrent l'effroi jusque dans les villes de la Mésopotamie.

*Coup d'œil sur l'histoire des autres peuples.*

Les Perses abhorrant Cabade, le chassèrent du trône, le renfermèrent dans une prison, et les seigneurs nommèrent roi son oncle Zamaspes qui respecta les jours de son neveu. Cabade, tiré de prison par l'ingénieuse tendresse de sa femme, et secouru par les Huns, remonta sur le trône que lui céda volontairement Zamaspes. Il exerça les plus cruelles vengeances contre les auteurs de son infortune, mais traita avec humanité Zamaspes: c'est peut-être le seul monarque dont l'adversité ait changé le cœur; il regna depuis avec gloire, et vainquit les Romains.

En

En Occident, Théodoric fondateur d'une vaste monarchie, composée de l'Italie, de la Sicile, de la Rhétie, de la Norique et de la Dalmatie, s'appliqua à rendre heureux ses peuples, et montra une prudence, une modération, qu'on loueroit même dans le chef d'une nation policée; il permit aux Romains vaincus, de se gouverner d'après leurs propres loix, conserva leurs magistrats, ne les gêna nullement dans la pratique de leurs usages, honora et combla de bienfaits la ville de Rome. Ne perdant point de vue le soin de la gloire, il envoya en Pannonie, une foible armée qui écrasa celle des Romains unis aux Bulgares : il méprisoit les sciences, et cependant il les protégeoit; il eut assez de bon sens pour convenir que les Romains vaincus, étoient plus éclairés que les Goths vainqueurs. Jamais roi ne s'entoura d'un plus grand nombre d'hommes habiles; il eut pour amis et pour ministres, Artémidore, Festus-Niger, Cassiodore, et Boëce, auteur de l'histoire des Goths : ses généraux Ibas, Tolonic et Pitzia le secondèrent par leur valeur et leur habileté.

*Coup d'œil sur le reste de la terre.*

Les Perses ne tentèrent aucune entreprise contre les Romains. Le perfide Pérose, violateur

d'un traité juré solennellement, étant tombé dans une embuscade que lui dressèrent les Huns, y périt avec toute son armée. Obade, frère et successeur de ce prince, désarma les Huns, en se soumettant à leur payer tribut; le pacifique Obade indisposa les mages qui conspirèrent contre lui, lui crevèrent les yeux, et couvrirent du diadème le front de Cabade, fils de Pérose. Le nouveau roi, entraîné par ses passions, voulut faire admettre la communauté des femmes, et par cet acte de folie souleva le peuple d'indignation.

Une partie de l'Asie, soumise à la domination de l'empire, un moment est exposée au feu de la guerre civile; l'autre partie demeure calme. En Syrie, les Juifs, poussés au désespoir par l'horrible traitement que plusieurs individus de leur nation avoient essuyé, prirent les armes (486), élurent un roi, égorgèrent les chrétiens qu'ils purent saisir; mais des troupes romaines dissipèrent aisément ces furieux, et punirent les chefs de la révolte.

Chez les Francs, Childéric étoit mort (481); son fils Clovis, à l'âge de quinze ans, lui succéda. Dans une si extrême jeunesse, ce roi déploya un caractère d'habileté, de politique et d'adresse, qui ne pouvoit convenir qu'à une

ame forte et supérieure. Il défit, tua dans un combat Syagrius, général des Romains, et chassa entièrement ce peuple du territoire des Gaules que les Francs, ses sujets, occupèrent, pour ne plus jamais en sortir. Clotilde avoit jeté dans l'ame de ce conquérant son époux, des germes de christianisme qui se développèrent dans les plaines de Tolbiac (496), lorsqu'étant aux prises avec les Allemands, et son armée pliant devant l'ennemi, il invoqua le Dieu des chrétiens; Clovis remporta une victoire complète, immédiatement suivie de sa conversion, ainsi que de celle de la plupart de ses sujets.

Les soins du gouvernement des peuples fixèrent ensuite sa principale attention, jusqu'à l'époque de la journée de Vouillé où il battit, et tua de sa propre main Alaric, roi des Visigoths (503). Théodoric-le-Grand arrêta la marche victorieuse du monarque des Francs, le vainquit, lui tua trente mille hommes, et subjugua presque toute la Septimanie.

Il seroit curieux de connoître, plus en détail, les moyens qu'employa Clovis pour changer les mœurs d'une nation naguères nomade, et conséquemment ennemie de la vie agricole. Le christianisme contribua beaucoup, sans doute, à un pareil changement, adoucit les mœurs des Francs,

farouches, sauvages, et leur inspira des idées de sociabilité. Fondement indestructible de tout gouvernement, la religion chrétienne assura l'existence de la monarchie française, et réunit pour toujours dans les Gaules les vainqueurs avec les vaincus. L'antiquité païenne n'offrit jamais un phénomène de cette nature; Gaulois, Romains et Germains établis dans cette belle contrée, les uns depuis peu d'années, les autres de temps immémorial, ne formèrent bientôt plus qu'une même nation.

Le christianisme ne put cependant extirper, dans le cœur de Clovis, les germes d'une ambition effrénée et barbare : il égorgea une partie de ses proches, et souilla de forfaits les dernières années de son règne; mais sa clémence, sa douceur, sa justice à l'égard des peuples conquis, ne se démentirent jamais. Le titre de patrice que lui conféra l'empereur Anastase, quoique sans réalité, releva le mérite de Clovis aux yeux de ses sujets, sans parler des droits que ce titre lui garantissoit sur des provinces autrefois de la domination romaine. En 511, mourut ce conquérant qui eut tous les vices de son siècle barbare, mais qui, en même temps, posséda toutes les qualités d'un grand prince et d'un sage législateur. Après sa mort, la monarchie fran-

çaise fut partagée entre ses quatre fils. Childebert régna dans Paris, Clodomir dans Orléans, Clotaire à Soissons, et Thierry dans Metz; tous les quatre, pendant quelques années, s'observèrent avec défiance, mais sans commettre d'hostilités connues.

L'Espagne, sous Amalaric, fils naturel d'Alaric, à peine âgé de cinq ans, resta sous la protection et sous la tutelle de Théodoric-le-Grand. Gésalaric, fils naturel d'Alaric, ayant voulu usurper le trône, les Visigoths le contraignirent de se retirer en Afrique.

L'Angleterre gémissoit sous l'heptarchie saxonne; les Sclavons venoient de s'établir dans la Sarmatie européenne qu'ils appelèrent *Poln*, pays de plaine, d'où est dérivé le nom de Pologne.

PAPES. S. Gélase qui ne put rétablir la paix dans l'Eglise; Symmaque, dont l'élection occasionna momentanément un schisme. Ce pontife, d'un caractère admirable pour la fermeté, ne craignit point d'excommunier l'empereur Anastase qui persécutoit les catholiques avec la plus grande cruauté. Sous Hormisdas, successeur de Symmaque, les troubles de l'Eglise s'apaisèrent; presque tous ces papes furent les défenseurs de leur troupeau, et leurs intercesseurs auprès des rois goths que l'arianisme portoit naturellement

à l'intolérance. Dans ce temps, la religion nous montre avec complaisance S. Remy et S. Vast qui convertissent les Francs, et S. Patrice les Irlandais.

En Orient Cabade, en Occident Théodoric et Clovis furent les plus grands souverains. Il seroit difficile de prononcer qui l'emporte du roi des Francs, ou du roi des Goths; tous les deux sont également dignes de notre admiration. Céler, Aréobinde, Pitzia, Tolonic, Ibas doivent être regardés comme les plus célèbres généraux de leur temps.

---

## TRENTE-QUATRIÈME SYNCHRONISME.

### *De 518 à 527 après J. C.*

A la mort d'Anastase, plusieurs concurrens se présentèrent pour lui succéder. Justin, capitaine de la garde impériale, homme de la plus basse extraction, et qui ne savoit pas même écrire, sut pourtant mener avec adresse une intrigue qui le conduisit au trône, à l'âge de soixante-huit ans. L'empire se fortifia à l'ombre de la paix et de la justice; ce prince, imposant silence aux
519. hérétiques, pacifia l'Eglise grecque, la réconcilia avec l'Eglise romaine, et mérita l'affection des peuples par sa douceur, son humanité et ses

vertus religieuses ; mais il se souilla, sans aucune nécessité, d'un lâche assassinat : après avoir donné à Vitalien les marques les plus rassurantes d'amitié, après l'avoir comblé de caresses et d'honneurs, il le fit tuer. Justinien, principal 520.
instigateur de ce crime, en recueillit tous les fruits. Cabade, roi des Perses, recommença les hostilités contre les Romains qui ne firent au- 523.
cune action mémorable. De grandes inondations, d'affreux tremblemens de terre, dans la seule ville d'Antioche, coûtèrent la vie à deux cent cinquante mille habitans, et causèrent une douleur amère au cœur sensible de Justin qui pleura, 526.
dans les larmes de la pénitence, la perte d'un si grand nombre de ses sujets ; il rétablit Antioche avec une nouvelle magnificence. Sentant sa fin approcher, l'empereur fit proclamer Auguste son neveu Justinien, et Justin, né sous le chaume, 527.
mourut sur le trône impérial.

Chez les Perses, Cabade tua un roi des Huns qui avoit voulu le trahir, et fit massacrer vingt mille de ces barbares qui n'étoient point sur leur garde : il traita de la même manière les Manichéens, coupables de complots criminels. Les rois d'Ibérie et de la Lazique trembloient devant ce cruel potentat.

Un monarque éthiopien passa la mer Rouge,

débarqua en Arabie, combattit un roi des Arabes qui avoit embrassé le judaïsme, le tua, se fit lui-même baptiser, porta le flambeau de la foi dans l'Ethiopie, revint avec une armée contre les Arabes, les vainquit, et vengea le massacre que ce peuple avoit fait des chrétiens (523).

Théodoric-le-Grand, arien fougueux, aigri par le fanatisme, paya tribut à la nature humaine, par sa foiblesse et sa défiance; il fit périr Boëce et Symmaque, hommes aussi recommandables par leurs qualités morales que par leurs talens, et que jusque-là il avoit honorés de son estime ainsi que de son amitié (524). Théodoric, accablé du poids des remords, ne leur survécut que deux années. Athalaric son petit-fils, encore enfant, fut mis sous la tutelle d'Amalasonte, fille de Théodoric, non moins digne que le père, des hommages de la postérité, pour la sagesse, la vigueur de son administration, et la supériorité de ses connoissances.

En France, Clodomir, roi d'Orléans, ouvre cette scène effroyable de forfaits dont le récit fatigue l'imagination, et par la complication des événemens, et par leur sombre obscurité. Il se jette sur la Bourgogne, triomphe de Sigismond, roi de ce pays, et le fait précipiter dans un puits; mais l'auteur de cette atrocité périt tragiquement,

et quelque temps après, Childebert et Clotaire égorgent sans pitié les enfans de Clodomir. Une bizarre perversité dégrade tous ces petits rois qui cherchent la vertu dans le crime même; la religion seule vient au secours des peuples malheureux sous une pareille tyrannie.

L'Espagne, sous Amalaric, vit le feu de la persécution se rallumer contre les catholiques; ce prince, fougueux arien et débordé dans ses mœurs, ne ménagea pas même son épouse, issue du sang mérovingien. Durant la vie de Théodoric, l'Espagne avoit été regardée comme une province de la monarchie de ce grand roi; quand il eut les yeux fermés, Amalaric refusa de marquer les mêmes égards, les mêmes déférences pour Amalasonte, et s'agrandit même aux dépens des Goths d'Italie.

Le bonheur semble être relégué dans les petites îles vénitiennes où les habitans vivent entre eux dans la plus douce union et l'égalité la plus parfaite, uniquement occupés à augmenter leurs ressources par le commerce du sel. Ils étoient alors gouvernés par des tribuns maritimes : les premiers ennemis qui osèrent attaquer ces républicains, furent les Sclavons, contre lesquels les Vénitiens se défendirent avec la plus grande intrépidité.

En Afrique, la monarchie des Vandales s'affoiblit sous Trasamond et sous Hildéric. De noires perfidies nous épouvantent à la cour de Carthage; les Maures, de leur côté, recouvrent leur indépendance, et s'arment contre ce royaume.

---

TRENTE-CINQUIÈME SYNCHRONISME.

*De 527 à 566 après J. C.*

Les beaux jours de Rome renaissent sous Justinien, petit, foible par lui-même, mais grand et puissant par ses généraux, ainsi que par ses ministres; il eut pour épouse la fameuse comédienne Théodora, femme d'un caractère énergique, et qui n'étoit nullement déplacée sur un trône. Cabade, roi des Perses, fit une guerre opiniâtre aux Romains, battit Bélisaire qui, auprès de Dara, reprit sa revanche, et les vainquit
529. à son tour. Tandis que Justinien, faisant débrouiller le chaos des loix romaines, par les plus habiles jurisconsultes, jette les fondemens d'une gloire solide qui suffiroit pour immortaliser son règne, Bélisaire et Sittas obtiennent de nouveaux succès sur les Perses qui n'osent plus tenir la campagne devant ces deux généraux.

Dans Constantinople, s'éleva une sédition, la plus terrible, la plus sanglante dont les annales

des peuples nous ayent conservé le souvenir; elle fut occasionnée par les factions du cirque. Justinien ne vouloit point relâcher deux cochers du cirque, condamnés, pour leurs crimes, au dernier supplice; la multitude furieuse, se précipita sur le palais, tailla en pièces une partie 531.
de la garde impériale, revêtit les deux neveux d'Anastase, Hypace et Pompée, de la pourpre, et mit le feu dans plusieurs quartiers de la ville.

Le danger devenoit pressant; depuis neuf jours duroient ces scènes de carnage; le foible Justinien assiégé dans son palais, étoit près de s'enfuir. Théodora, aussi intrépide que Bélisaire, rassura son époux, en lui tenant ce langage héroïque : « *Un empereur qui traîne, dans l'exil, une vie ignominieuse, ne vaut pas un homme mort.... je ne vous suivrai point; le trône est le tombeau le plus glorieux* ». Tout paroissoit désespéré, lorsque le dixième jour, Mondon, Bélisaire et Narsès tentèrent un nouvel effort, poussèrent, renfermèrent les séditieux dans le cirque, et tuèrent trente mille hommes. Hypace et Pompée furent décapités.

En Perse, Chosroës venoit de succéder à son 532.
père Cabade; Justinien, pour obtenir la paix du nouveau monarque, se soumit à lui payer tribut. L'empereur résolu de détruire la monar-

chie des Vandales, fit passer Bélisaire en Afrique; Gélimer occupoit alors le trône; c'étoit un prince dépourvu de talens, mais ambitieux et cruel. Après avoir détrôné Hildéric, après avoir ordonné le massacre des officiers les plus fidèles à leur roi légitime, l'usurpateur fit égorger Hildéric même à l'arrivée de Bélisaire. Aussi lâche que barbare, pouvant vaincre les Romains dans la première action qui s'engagea, Gélimer s'enfuit
533. honteusement. Avant la seconde bataille, celle de Tricamère, ne pouvant soutenir la vue de l'armée romaine, bien inférieure à celle des Vandales, il se sauva avec la même lâcheté, et causa la perte de ses sujets. Le tyran, retranché sur une montagne de la Mauritanie, fut obligé, par la faim, d'en descendre, et de se remettre au pouvoir des Romains qui reconquirent toute l'Afrique; les honneurs du triomphe furent décernés à Bélisaire, et Gélimer captif suivit le char de
534. son vainqueur. Le malheur rendit philosophe le roi des Vandales; au moment qu'on le dépouilloit des marques de la royauté devant Justinien, il proféra ces paroles de l'Ecriture sainte : « *Vanité des vanités, tout n'est que vanité* ».

Les Goths fournirent à Bélisaire de nouveaux moyens de s'illustrer. Amalasonte, cette princesse si renommée par sa rare sagesse, n'étoit

plus; après la mort de son fils Athalaric, elle avoit eu la foiblesse de donner la main à Théodat, prince du sang royal, qui fit étouffer sa bien- 535.
faictrice. Pour venger un tel forfait, Justinien fit partir Bélisaire qui prit Naples : les Goths ne 536.
pouvant souffrir à leur tête le féroce Théodat, élurent Vitigès qui immola son prédécesseur. Le 537.
général romain n'en poursuivit pas moins ses conquêtes; Rome lui ouvrit ses portes. Les Goths prirent Milan, et dans les transports de leur rage, égorgèrent tous les habitans de cette ville, 540.
et la détruisirent de fond en comble : rage inutile ! Vitigès assiégé dans Ravenne, se rendit à Bélisaire qui conduisit ce roi à Constantinople.

Les Goths choisirent pour régner sur eux, 541.
Ildibad, vaillant capitaine qui, au bout de six mois, périt. Araric, élu à sa place, fut tué peu de temps après par ses sujets, et Totila obtint les suffrages de la nation. La victoire se rangea sous les drapeaux de ce nouveau roi, non moins célèbre par son humanité, sa justice, que par sa valeur et ses brillantes qualités; le fruit des ex- 542.
ploits de Bélisaire fut perdu, et l'armée romaine à peu près anéantie sur les bords du Pô. Presque toute l'Italie rentra sous la domination des Goths.

Cependant Bélisaire repoussoit les Perses qui avoient détruit la ville d'Antioche, et répandu

dans toute l'Asie, la terreur de leurs armes; il porta le théâtre de la guerre dans la Perse, et revint couvert de lauriers, à Constantinople. La situation de l'empire devenoit de jours en jours plus alarmante; les Perses, les Huns, les Bulgares, d'un côté, et les Goths d'un autre, causoient de vives inquiétudes; les Numides en Afrique harceloient sans cesse les troupes romaines.

543. Justinien envoya une seconde fois, en Italie, Bélisaire qui n'obtint pas les mêmes succès qu'auparavant; le général romain n'avoit que des troupes indisciplinées, et dont le petit nombre ne lui permettoit pas d'agir offensivement. Les Perses, durant son absence, recouvrèrent la supériorité; une trève de quatre années suspendit, sur ce
546. point, le cours des hostilités; Bélisaire ne put empêcher le roi des Goths de prendre Rome. Cette ville fut traitée avec la plus touchante bonté; mais Totila ne pouvant garder sa conquête, étoit déterminé à détruire cette ancienne capitale des nations; lorsque Bélisaire, par d'éloquentes remontrances, le détourna de cette terrible résolution: le roi des Goths fit sortir de
547. la place tous les habitans, et s'éloigna de cette ville où rentra Bélisaire.

548. Ce général ayant été rappelé, aussitôt les Goths reprirent Rome, et envahirent la Si-

cile. Les Perses reparurent en armes dans la Mésopotamie; une trève de cinq années ajourna cette nouvelle guerre, mêlée de revers et de succès. La puissance de Totila devenoit formidable; Justinien nomma général de l'armée destinée à réduire les Goths, le vieil eunuque Narsès, un des plus grands capitaines de 551.
son siècle, et l'un des génies les plus vastes et les plus profonds qui ayent jamais paru; la nature l'avoit singulièrement disgracié. Pour s'élever aux premiers grades de la milice, que d'obstacles n'eut-il pas à vaincre? Ce demi-homme, pour la vivacité du courage, l'impétuosité de l'attaque, la rapidité des victoires, est comparable aux plus illustres guerriers de l'antiquité.

Les Romains et les Goths, commandés par des chefs également braves, également habiles, en vinrent aux mains à Lentugio, dans le duché 552.
d'Urbin, non loin des rives du Métaure: Narsès défit complètement l'armée ennemie. Cette journée coûta la vie à Totila, un des monarques les plus doux, les plus courageux dont parle l'histoire (1). L'Italie fut reconquise presque en en-

(1) J. J. Rousseau ne connoissoit certainement pas l'histoire de ce grand roi, lorsqu'il cite le nom

tier ; d'horribles représailles s'exercèrent de part et d'autre ; les Goths ralliés par Teia qu'ils élurent roi, furent poursuivis avec un acharnement invincible, et enfin acculés au pied du Vésuve. Une seconde bataille, encore plus meurtrière que la précédente, s'engagea entre les deux ar-
553. mées ; le vaillant Teia tomba percé de coups, et les Romains mirent sa tête au bout d'une lance pour effrayer les Goths qui, excités par cette vue, se jetèrent en désespérés sur l'armée romaine, et se firent tailler en pièces. Narsès com-
554. battit, avec le même succès, les Français ainsi que les Allemands venus au secours des Goths, et il écrasa, sur les bords du Casilin, petite rivière près de Capoue, ces auxiliaires commandés par Bucelin ; cinq hommes échappèrent seuls à cette boucherie. La conquête de toute l'Italie devint le prix de cette mémorable victoire.

Les Arméniens, les Perses vaincus, le royaume de Carthage détruit, les Goths exterminés, une partie des Espagnes subjuguée, tant de victoires auroient dû rendre Justinien la terreur de toutes les nations : cependant les Bulgares
557. et les Esclavons n'en furent point effrayés ; ils

---

de Totila avec ceux d'Attila, de Gengis-Kan et de Tamerlan.

battirent

battirent les Romains à diverses reprises, les insultèrent jusqu'aux portes de Constantinople, et flétrirent toute cette riche moisson de lauriers.
Bélisaire les vainquit dans une grande bataille, 559.
sans pouvoir abattre ni leur fierté ni leur audace. Malgré un si important service, il éprouva
toute l'ingratitude du prince qui le dépouilla du 560.
commandement et de ses dignités; mais cet illustre général ne fut pas réduit à mendier son pain. Cette fable ridicule est de l'invention de quelques esprits bizarres et romanesques.

Sur la fin de son règne, Justinien se livra 563.
aux disputes théologiques, et tourmenta les consciences; il mourut âgé de quatre-vingt-trois ans, laissant après lui un grand nom, bien supérieur à son mérite personnel. Sittas, Constantiole, Chilbudius, Mondon, Germain, le
prince le plus accompli de la cour, sont, après 566.
Bélisaire et Narsès, les généraux les plus célèbres de ce temps.

La peste enleva en Asie un nombre prodigieux d'hommes; ce fléau exerça dans Constantinople des ravages inouis, et plongea dans le deuil cette grande ville où les vivans ne s'occupèrent long-temps que du soin d'enterrer les morts : un tremblement de terre l'avoit ébranlée; la famine augmenta le nombre des victimes de la vengeance

céleste (542). La Grèce ressentit les mêmes maux, et plusieurs villes s'écroulèrent ensevelies avec leurs habitans; une espèce de délugé, comme ceux d'Ogygès et de Deucalion, fit une mer de la Thessalie. On sait que, sous le règne de Justinien, des moines apportèrent de la Sérique les vers à soie, et que ces précieux insectes enrichirent de leur dépouille l'empire romain.

Après le départ de Bélisaire, l'Afrique devint un théâtre de carnage, sur lequel les Maures et les Numides, ennemis des Romains, s'abandonnèrent à toutes les cruautés imaginables : la perfide ambition de quelques généraux romains accrut les malheurs publics; les tyrans qui s'élevèrent, furent vaincus ainsi que les Maures, et la tranquillité rendue à cette partie du monde (548).

Les malheurs de l'Italie surpassèrent ceux de toutes les autres contrées : sous le plus beau ciel de l'Univers se commirent les crimes les plus monstrueux; chaque coin de terre fut arrosé du sang des hommes : la culture des champs ayant été négligée, les habitans se virent réduits à se nourir des alimens les plus vils; les campagnes se dépeuplèrent ainsi que les villes; tous cherchoient à fuir cette terre maudite, et avant d'avoir trouvé un asile, la plupart expiroient de faim; et néanmoins, à cette lamentable époque,

les habitans de Constantinople ne s'occupoient que d'amusemens frivoles. Pendant une année consécutive, le soleil parut enveloppé d'épais nuages.

Les feux de la guerre embrasoient tout l'Occident ; une longue chaîne de malheurs semble unir les nations d'une extrémité de la terre à l'autre; partout la nature et les hommes se distinguent par leurs fureurs.

La race des enfans de Cadmus et celle de Clovis en France, se ressemblent ; ce pays éprouve toutes les tourmentes de l'ambition ; la religion s'efforce vainement d'adoucir l'humeur des tigres couronnés qui se disputent les lambeaux sanglans de la monarchie française. Tous ces rois perfides et sanguinaires se tendent des piéges; les rois de Soissons, de Paris et de Metz (534) renversèrent le royaume de Bourgogne. Vitigès appela au secours des Goths, Théodebert, fils de Thierry, le moins scélérat de ces princes, et que de brillantes qualités rendoient recommandable. Il franchit les Alpes avec une armée de cent mille hommes; les Français trahissant leurs crédules alliés, tombèrent sur eux, les mirent en fuite, battirent les Romains, saccagèrent la Ligurie, et rentrèrent aussitôt dans leur pays (559) : ils repas-

sèrent les Alpes peu d'années après, sous le règne de Théobald, fils naturel et successeur de Théodebert, mais sur soixante-quinze mille, cinq hommes seulement revirent leur patrie.

Clotaire, roi de Soissons, par la mort de son frère Childebert (558), demeura seul maître de toute la monarchie française. Des chagrins domestiques, ainsi que la révolte de son fils Chramne, le punirent de ses crimes passés, et lui en firent commettre de nouveaux. Son fils rebelle, auquel Clotaire avoit une première fois fait grâce de la vie, ayant repris les armes, fut vaincu, et brûlé dans une chaumière avec sa femme et ses enfans. Les remords arrachèrent à Clotaire, avant d'expirer, ces belles paroles: « *Quelle est donc la puissance de ce roi du ciel, qui fait ainsi mourir les plus grands rois de la terre* »?

A sa mort (562), s'effectua un second partage entre ses quatre fils; Caribert eut Paris, Gontran la Bourgogne, Sigebert l'Austrasie, et Chilpéric Soissons: la discorde se mit bientôt entre ces rois.

Childebert fit éclater la valeur française contre les Espagnols; du moins cette guerre étoit juste. Sa sœur, mariée au barbare Amalaric leur roi, avoit envoyé au monarque français, un mouchoir

teint de son propre sang. Les Visigoths furent vaincus sous les murs de Narbonne, et Amalaric tué par Childebert sur le champ de bataille; ils proclamèrent aussitôt souverain Theudis qui, après un règne de quatorze années, mourut assassiné par un de ses sujets : les Visigoths élevèrent sur le trône Théodiselle, général cruel, débauché, qui ne jouit qu'une année du pouvoir suprême, et périt égorgé dans un festin par les convives eux-mêmes (349). Aquila, élu roi par les conjurés, éprouva le même sort (554).

Sous Athanalgide son successeur, une révolution déchire l'Espagne; la ville de Cordoue se constitue en république. Le roi appelle les Grecs qui, sous la conduite du patrice Libérius, s'empressent de se rendre en ce pays, et gagnent la bataille de Séville sur les rebelles : la guerre s'allume bientôt entre les Visigoths et les Romains auxiliaires; ceux-ci subjuguent plusieurs provinces, s'y fortifient, et les loix de l'empire romain sont de nouveau reconnues sous le ciel de l'Ibérie. Dans ce même temps, les Suèves, à l'exemple de leur roi Théodémir, abjurent l'arianisme (559).

L'histoire des sept royaumes fondés en Angleterre par les Saxons, présente des faits si obscurs, qu'ils ne sauroient intéresser les An-

glais eux-mêmes ; des assassinats, des combats meurtriers remplissent ces annales stériles. Heureusement le christianisme s'étoit introduit dans l'île ; on voit un concile national, celui de Landass, oser frapper des foudres ecclésiastiques un roi couvert du sang de plusieurs de ses sujets.

Papes. Félix V, Boniface II, Jean II, Agapet, Silvère, Vigile, Pélage, et les six premières années du pontificat de Jean III. Tous prirent la défense de leur troupeau, et dans ce temps malheureux intercédèrent pour les peuples, soit auprès des rois goths, soit auprès de l'empereur romain. Cinquante-neuf conciles ; l'hérésie leva la tête dans plusieurs : le plus célèbre de tous, est celui de Constantinople, cinquième concile général où *les trois chapitres* furent condamnés. L'ouverture de ce concile fut très-orageuse ; Justinien insulta et accabla d'outrages le pape Vigile (553). Les erreurs des Monothélites s'accréditèrent.

Cependant, au dehors, le christianisme fait de nouveaux progrès ; une partie des Huns, après avoir couvert la terre de ruines, se convertissent à cette religion, ainsi que les Hérules et les Lazes, peuple de la Colchide. Depuis ce temps leurs mœurs s'adoucirent.

L'Église compte d'illustres écrivains, entre

autres S. Éphrem, Fortunat, évêque de Jérusalem, et Zacharie, auteur d'un livre fort curieux contre *l'éternité du monde*. D'illustres personnages, tels que S. Benoît, S. Fulgence, S. Médard et S. Germain, jouirent d'une vénération universelle; Cassiodore, Procope et Denys le petit, auteur de l'*Ère chrétienne*, consacrèrent leurs veilles à l'étude de l'histoire. La philosophie descendit de ses hautes spéculations, et ceux qui en firent profession, commencèrent à commenter les ouvrages des anciens. Les hommes les plus célèbres dans ce nouveau genre de littérature, sont Ammonius et Simplicius. Tribonien, jurisconsulte, rédigea le Droit romain.

Les plus grands personnages de cette époque, Bélisaire et Narsès chez les Romains, Merméroës chez les Perses, Théodebert chez les Français, Totila chez les Goths. Les deux plus exécrables tyrans, Gélimer, roi des Vandales, et Clotaire, l'un des rois de France. Les plus mémorables événemens, les journées de Dara, de Tricaméron, de Lentugio, du Vésuve. La plus désastreuse des catastrophes, le sac de Milan où près de trois cent mille habitans furent passés au fil de l'épée, par ordre de Vraïas, général des Goths.

## TRENTE-SIXIÈME SYNCHRONISME.

*De 565 à 578 après J. C.*

Justin II, neveu de Justinien, proclamé empereur, commença, ainsi que Néron, par des actions vertueuses, et finit par des actions criminelles : il avoit fait cesser la persécution allumée par son prédécesseur, rappelé les évêques exilés pour la foi, et réparé un grand nombre d'injustices. Son épouse, l'impératrice Sophie, l'entraîna dans les voies du crime; il il s'y précipita ensuite de lui-même pour commettre les plus horribles cruautés : par ses ordres, on tua Justin, petit-neveu de Justinien; le barbare empereur ne craignit point de se faire apporter la tête de sa victime, et de la fouler
565. aux pieds; laissant flotter les rênes du gouvernement, il les abandonna à Sophie. Cette princesse, légère, inconséquente, capricieuse, cruelle, causa, par une raillerie déplacée, tous les malheurs de l'Italie qui respiroit alors sous l'administration de Narsès. Les calamités de la guerre étoient oubliées, les travaux de l'agriculture enrichissoient cette contrée, ainsi que les produits d'un commerce actif, lorsque Sophie

écrivit à Narsès de revenir à Constantinople, filer avec les femmes du palais. Le fier eunuque indigné d'une telle insulte, répond *qu'il ourdira une trame, que ni l'empereur ni l'impératrice ne pourront démêler de leur vie* : cette trame il l'ourdit aussitôt dans sa colère, puisqu'il appela Alboin, roi des Lombards (1). Celui-ci quitta la 568.
Pannonie, suivi de tous ses sujets, et fondit sur l'Italie. Narsès, après avoir flétri ses lauriers, mourut consumé de regrets, sans avoir pu arrêter le torrent qui se déborda de toutes parts : les Lombards battirent, dispersèrent les armées romaines, ménagèrent les Italiens, se rendirent maîtres de Pavie, en firent la capitale d'un royaume, subjuguèrent cette riche contrée, et il ne resta plus aux empereurs romains qu'une partie de l'Italie méridionale qui forma un petit État bien célèbre, sous le nom d'exarchat de Ravenne, dans lequel étoit comprise la ville de Rome. Longin devint le premier exarque de Ravenne.

Malheureux en Occident, Justin ne le fut pas

(1) Tacite parle des Lombards comme faisant partie de la nation des Suèves. Du temps de Tibère, ils secouèrent le joug de leur roi, ainsi que les Sménones, et se joignirent aux Chérusques qui obéissoient au fameux Arminius.

572. moins en Orient. Chosroës, roi des Perses, pilla, et ravagea impunément les plus belles provinces de l'Asie. La nouvelle de ces malheurs toucha le cœur de l'empereur, et un excès de sensibilité lui aliéna l'esprit. Doux au commencement de son règne, féroce au milieu, accablé de remords à la fin, en trois traits voilà Justin. Dans un des intervalles où reparoissoit sa raison, il adopta Tibère, capitaine de ses gardes, et avant de mou-
578. rir, le fit revêtir de la pourpre impériale.

Dans la Persarménie, les chrétiens tombèrent sur les Perses, et les égorgèrent. Chosroës tira une vengeance éclatante de ce massacre.

L'Occident fut beaucoup plus agité que l'Orient; l'Italie toute entière, par le mélange des barbares avec les indigènes, vit, de jours en jours, les vestiges de ses anciennes mœurs disparoître. La prospérité, loin de gâter le cœur d'Alboin, le rappela à la modération et à l'humanité qu'il avoit outragée tant de fois avant son entrée en Italie; cependant la barbarie de sa nation n'étoit pas tout-à-fait effacée de son cœur. Rosemonde son épouse, le fit assassiner, pour se venger du roi des Lombards qui l'avoit forcée de boire dans le crâne de Cunimond son père, roi des Gépides, tué peu d'années auparavant dans une bataille, par Alboin même. Cette reine périt, ainsi

que son complice, et Cleph, nommé successeur d'Alboin, subit le même sort (576). L'anarchie divisa les Lombards qui, durant dix années, n'élurent point de monarque. Justin, trop foible, trop borné, ne sut point tirer parti des circonstances pour délivrer l'Italie du joug de ces barbares.

C'est la France, grâce à l'infernal génie de Frédégonde, qui présente le spectacle le plus affreux; cette contrée eût été moins malheureuse, si Caribert, ou Sigebert eût gouverné la monarchie entière. Gontran, dont quelques historiens louent pourtant la sagesse, ne les valoit pas, puisqu'il ne rougit point de s'allier avec Chilpéric contre le vertueux Sigebert. Le premier de ces princes vécut peu de temps. Si le roi d'Austrasie avoit eu moins de générosité, il auroit accablé Chilpéric et Frédégonde; il ne seroit point devenu victime de cette femme scélérate qui trouva le moyen de le faire assassiner (575), et de faire arrêter Brunehault, veuve de ce grand homme; mais son fils Childebert fut enlevé à Frédégonde, et placé sur le trône d'Austrasie. Mérovée, fils de Chilpéric, épris des charmes de Brunehault sa tante, l'épousa; le jeune prince augmenta, quelque temps après, le nombre des victimes de Frédégonde.

En général, toute l'histoire des successeurs de Clovis jusqu'à ce jour (et même jusqu'à Pépin), se ressent du désordre qui régnoit en ce pays. Des assassins, sous le nom de rois, s'entre-détruisent; les quatre trônes de Soissons, de Paris, d'Orléans et de Metz, sont comme autant d'échafauds sur lesquels périssent les monarques. Les membres de l'exécrable famille de Clovis furent plus occupés à préparer des poisons, à aiguiser des poignards, à méditer d'atroces trahisons, que du soin de gouverner leurs Etats; mais dans ces temps déplorables, plus l'humanité se dégradoit, plus la religion s'efforçoit d'ennoblir les hommes, et de les rappeler à leurs devoirs.

En Espagne, Liuba et son frère Leuvigilde régnèrent conjointement après la mort d'Athanalgide (568) : ces deux princes poussèrent, avec vigueur, la guerre contre les Romains encore maîtres de plusieurs provinces, et les chassèrent d'un grand nombre de places. Liuba étant descendu au tombeau (572), Leuvigilde demeura seul en possession de la couronne ; un essaim d'Abares fondit sur la Germanie, et menaça la France; Sigebert, après avoir vaincu ces barbares, les soulagea, les nourrit charitablement, au moment où la famine alloit les faire tous périr.

En Angleterre, Berthe, fille de Caribert, roi de Paris, convertit au christianisme Éthelbert, roi de Kent, son époux : cette conversion ne tarda point à opérer dans l'île un salutaire changement ; les six autres royaumes imitèrent bientôt l'exemple du premier. Éthelburge, fille de Berthe, et reine de Northumberland, dessilla aussi les yeux de ses sujets idolâtres : une autre princesse montra le même zèle dans le royaume de Mercie. Les esprits se rapprochèrent insensiblement, les brigandages furent moins communs, et, dans la suite, il fut moins difficile à Egbert de ramener l'Angleterre à l'unité politique, par la destruction de l'heptarchie.

PAPES. Les six dernières années de Jean III; Benoît I[er], son successeur, ne put arrêter le zèle persécuteur des Lombards, nation arienne qui commit les plus grands excès contre les catholiques. Quatre conciles : le plus connu, celui de Paris, contre Prétextat, évêque de Rouen, qui avoit marié Mérovée, fils de Chilpéric, avec Brunehault, veuve de Sigebert.

Une teinte de barbarie se mêle aux mœurs de tous les souverains. Chosroës, Justin, Chilpéric, Alboin, Leuvigilde, avec un caractère et des talens divers, se montrèrent également cruels ; presque tous périrent tragiquement. Chilpéric le

plus scélérat, Alboin et Leuvigilde les plus heureux à la guerre, Sigebert et Caribert les moins barbares. Quatre femmes dominent sur le théâtre des nations, Sophie, Rosemonde, Frédégonde et Brunehault, et toutes les quatre se jouent des loix les plus sacrées de l'humanité et de la nature.

C'est peu que tant de mauvais rois paroissent simultanément; c'est peu que le crime s'agite sur toute la surface de la terre; la peste, après avoir désolé l'Orient, exerce ses ravages en Italie, en France, en Allemagne. Dans cette période si désastreuse (570), naquit en Arabie, Mahomet, cet homme qui devoit un jour renverser les trônes de l'Asie, et dont la religion devoit s'étendre dans les trois parties du monde.

L'année même que Mahomet vint au monde, les Turcs destinés à propager, les armes à la main, la doctrine de cet imposteur, paroissent pour la première fois sur les frontières de l'empire romain; Justin II contracta une alliance avec leur roi Disabul, et mit au rang de ses *frères* des peuples que la providence destinoit un jour à renverser l'empire romain.

Les lettres ne sont plus cultivées que dans l'enceinte des monastères; Agathias et Jor-

nandès, l'abréviateur de Cassiodore, écrivirent l'histoire.

---

## TRENTE-SEPTIÈME SYNCHRONISME.

*De 578 à 602 après J. C.*

### TIBÈRE II, MAURICE.

Tibère, capitaine des gardes de Justin, élevé au trône par la faveur de Sophie, avoit caché son mariage avec Anastasie. L'impératrice qui s'étoit flattée de l'épouser, se voyant déçue de cette espérance, essaya de détruire elle-même son ouvrage, mais Tibère découvrit ce complot. Ce souverain, qu'on peut surnommer *le Titus du Bas-Empire*, ne fut pas aussi heureux que le méritoient ses vertus; clément, affable, juste, magnanime, il pardonna à tous ses ennemis, et traita avec bonté Sophie même, respectant en elle la veuve de son bienfaicteur et de son ancien maître. Cependant ses armes prospérèrent contre les Perses; les troupes de Chosroës ayant été défaites complétement, le monarque vaincu en 579.
mourut de déplaisir, après un règne de quarante-trois années.

Hormisdas III, son fils, voulant réparer cet échec, fut battu l'année suivante à la journée de
580. Constantine, par Maurice, général romain qui passa le Tigre, et pénétra dans la Perse d'où il emmena un grand nombre de prisonniers : pour prix d'un tel exploit, Tibère qui se sentoit défaillir, associa à l'empire ce général universellement estimé. Les ravages des Turcs, des Sclavons, des Lombards et des Avares, déchiroient le cœur de cet aimable souverain, né pour être les délices du genre humain, dans un siècle moins barbare. Les armées romaines n'obtinrent pas contre eux les mêmes succès que contre les Perses; Tibère se vit même obligé de faire au Cajan, ou souverain des Avares, des concessions humiliantes. Succombant sous le poids de la maladie, et encore plus des maux publics, ce bon prince s'éteignit, après avoir désigné Maurice
582. pour son successeur.

Sous un empereur soldat, on seroit tenté de croire que l'empire romain va se raffermir et s'étendre au dehors; le contraire arriva. Maurice possédoit toutes les qualités qui forment les grands monarques, mais les circonstances étoient délicates et terribles. Les indomptables Avares continuant leurs incursions, pillèrent, incendièrent les provinces voisines de Constantinople :

nople : au lieu de les combattre, l'empereur cherche à les apaiser, et se soumet à leur payer un tribut plus considérable; leur insolence n'en devient que plus grande, et leurs prétentions plus exagérées. Toute l'attention de Maurice se dirigeoit vers les Perses, ennemis non moins acharnés, mais beaucoup moins dangereux, à raison de leur éloignement. Philippicus son beau-frère, les contint durant quelques années, et déploya contre eux beaucoup de talens; mais une seule journée, celle de Solachon, suffit pour ternir sa réputation : on vit ce général, quoique 587.
vainqueur, troublé par une terreur panique, s'enfuir honteusement devant les Perses vaincus.

L'indiscipline introduite dans les armées ro- 588.
maines faisoit présager de sinistres révolutions; l'autorité de Maurice étoit méprisée ; Priscus qui avoit remplacé Philippicus, essaya vainement de rétablir la subordination; les soldats le poursuivirent à coups de pierres. Il falloit qu'il y eût encore bien de la bravoure parmi ces Romains mutins et dégénérés, puisqu'ils remportèrent, près de Nisibe, une victoire complète sur l'armée 590.
d'Hormisdas, malgré l'insigne lâcheté de leur général Commentiole qui s'enfuit avant la bataille; mais le brave Héraclius, fils de l'empereur, se mit aussitôt à la tête des troupes qui ne

s'aperçurent point de l'absence de leur général.

De nouveaux exploits signalèrent cette campagne si avantageuse aux Romains. Hormisdas, furieux contre Varamne, chef de son armée, lui envoya, pour l'insulter, une quenouille avec des vêtemens de femme. Varamne, outré de dépit, écrivit à son souverain une lettre qui portoit ces mots en suscription : *A Hormisdas, fille des Chosroës*, et fit révolter les troupes, en imaginant une horrible calomnie contre le roi. La nouvelle de cet événement entraîna la révolte des principaux seigneurs de la Perse ; Hormisdas fut arrêté, jugé, dépouillé des ornemens royaux, et renfermé dans une prison où son abominable fils, Chosroës IV, l'égorgea lui-même. Varamne détrôna le parricide qui alla, suivi d'un petit nombre de ses gardes, chercher un asile sur le territoire romain.

Maurice se déclara le protecteur du prince fugitif qui méritoit si peu d'égards, et le replaça sur le trône. Quelques succès contre les Sclavons et les Avares, furent immédiatement suivis de
594. fâcheux revers ; Prisque seul soutint contre eux la gloire du nom romain. Maurice qui auroit dû se connoître en hommes, redonna le comman-
600. dement d'une armée à Commentiole. Ce général présomptueux, ignorant et lâche, abandonna

ses soldats au fer de l'ennemi. Le Cagan ayant offert, pour une modique rançon, le renvoi des prisonniers, essuia un refus, et ces malheureux, victimes de l'avarice de leur prince, périrent tous égorgés par ordre du barbare Cagan. Dès ce moment, Maurice resta en butte à la haine publique; Prisque, dans cinq batailles consécutives, lava dans le sang des Avares la honte des Romains, mais ne put effacer les fâcheuses im- 601.
pressions causées par la conduite de son maître.

D'autres troupes envoyées sur les terres des Sclavons, se révoltèrent contre leur général 602.
Pierre, parce qu'il vouloit faire passer aux soldats l'hiver dans cette contrée froide et désagréable. Le cœur des mutins s'aigrit; ils en vinrent à une rebellion ouverte, et se choisirent pour chef un simple centurion, Phocas qui, actif dans le crime, marcha aussitôt sur Constantinople. L'empereur fuit de cette ville séditieuse; Phocas y entre, est proclamé empereur, l'infortuné Maurice, dans Chalcédoine, vit ses cinq enfans exécutés en sa présence. Ce père, pénétré de sentimens religieux, se contentoit de s'écrier : « *Seigneur, vous êtes juste, et vos jugemens sont équitables* », jusqu'à ce que lui-même expira sous la hache des bourreaux.

Les Maures, en Afrique, se liguèrent contre

les Romains, marchèrent sur Carthage, mais furent surpris, et pour la plupart passés au fil de l'épée : cette défaite assura la tranquillité du pays.

En Italie, l'élection d'Antharic (586) mit fin à l'anarchie qui régnoit chez les Lombards depuis dix années. Ce roi eut continuellement les armes à la main contre les Romains orientaux, fit sur eux d'importantes conquêtes, et par la victoire remportée à Classi, affermit la domination de son peuple; mais la fortune ne le mit point à couvert de la trahison des siens qui l'empoisonnèrent (590). Sa veuve, Théodelinde, objet de l'estime et de l'affection des Lombards, nomma, de leur consentement, roi, Agiluphe qu'elle avoit choisi pour son époux : celui-ci abjura l'arianisme, ainsi qu'une partie de sa nation. C'est du temps de Théodelinde qu'il est question de la fameuse couronne de fer. Agiluphe poussa la guerre contre les Romains avec la même vivacité que son prédécesseur, et, durant quatre années, tint la ville de Rome bloquée étroitement.

En France, Frédégonde se prévalant de ses funestes charmes, ensanglante les marches du trône de Chilpéric; elle immole à son ambitieuse jalousie Clovis, autre fils du premier lit, afin

d'assurer la couronne à Clotaire II. La guerre civile désole la monarchie française, de 581 à 584. Mummol, aussi perfide, aussi traître que cette reine, mais grand capitaine, n'eut aucune des qualités morales qui font les grands hommes; il périt misérablement dans le cours de cette guerre. Chilpéric, surnommé *le Néron de la France*, mourut assassiné par Landry, amant et complice de Frédégonde; la guerre civile se rallume avec plus de fureur; de nouveaux forfaits se commettent; les autres princes se livrent aux fureurs de l'ambition la plus effrénée; une puérile superstition dégrade l'ame de ces assassins, et leurs mœurs dissolues répondent parfaitement à leurs actions.

Frédégonde régente, durant la minorité de son fils Clotaire II, déploie, à la tête des armées, un caractère, un talent et une résolution qu'on eût admirés dans le plus habile général. Gontran, roi de Bourgogne, soutient cette méchante reine qui elle-même commande les troupes de son fils encore enfant, et remporte (593) une victoire complète sur Childebert, roi d'Austrasie, fils de Sigebert, et, comblée des faveurs de la fortune, meurt tranquillement dans son lit, en 597. Brunehault, moins heureuse, est obligée de quitter l'Austrasie, et de se réfugier auprès

de son petit-fils Thierry, roi de Bourgogne, qui périt frappé de la foudre.

En Espagne, Leuvigilde, vainqueur des Romains, ne put triompher du zèle persécuteur qui l'animoit; arien fanatique et cruel, il fit décapiter son fils Herménigilde attaché au catholicisme, détruisit, cette même année, la monarchie des Suèves, relégua dans un monastère Miron, leur dernier roi; et couvert de lauriers, mais souillé du sang de son fils, accablé de remords, ce père barbare descendit, l'année suivante, au tombeau. Ce fut Leuvigilde qui, après avoir vaincu les Vascons, ou Gascons, bâtit, en mémoire de cet exploit, la ville de Vittoria (578) destinée à tenir en bride les vaincus qui, au lieu de se soumettre, allèrent s'établir en France, sur les bords de la Garonne. Un autre de ses enfans, Récared I^er^, aussi guerrier que Leuvigilde, mais plus généreux, plus grand, éteignit les feux de la persécution : vainqueur des Français à la journée de Carcassonne, il abjura quelque temps après, l'arianisme, dans une assemblée de la nation, dissipa les complots formés contre sa personne, battit les Romains en 596, et s'appliqua à faire fleurir la justice ainsi que les loix parmi ses sujets.

En Angleterre, le moine S. Augustin, arche-

vêque de Cantorbéry, consolidoit l'édifice du christianisme.

PAPES. Pélage II qui gouverna l'Église onze ans et quelques mois, à dater de 578; les premières années du pontificat de S. Grégoire-le-Grand qui se montra le zélé défenseur de son troupeau, et racheta les prisonniers tombés entre les mains des Lombards. Trente et un conciles; le plus célèbre, celui de Tolède en 599, où les Goths abjurèrent l'arianisme : les autres regardent la discipline ecclésiastique, l'épuration des mœurs, le soulagement des pauvres ladres dont il fut question au concile de Lyon, en 587. Le plus singulier de tous, celui de Poitiers, en 592, se prononça contre les entreprises bizarres de deux religieuses.

---

Le crime plane sur toutes les contrées; l'Orient est en proie aux mêmes horreurs que l'Occident. Hormisdas II fut jugé, condamné, tourmenté par ses sujets : ce prince malheureux, chargé de fers, plaida lui-même éloquemment sa cause devant eux, leur remontra inutilement leur ingratitude et leurs devoirs. On ne voit que des tyrans, des monstres, et, sur toute la terre, notre marche n'est éclairée que par les feux de la guerre civile.

Le monde éprouve les plus douloureuses vicissitudes ; la peste désole l'Asie, l'Afrique, l'Italie, l'Espagne, et particulièrement la France plus coupable que toutes les autres contrées ; l'air, devenu le plus mortel ennemi des hommes, les détruisoit par milliers. L'éternuement, signe ordinaire de la vie, étoit le signe et comme l'avant-coureur de la mort ; de là vient ce souhait religieux : *Dieu vous assiste* (1) !

Presque tous les souverains sont massacrés ; le vertueux Maurice est décapité, et Frédégonde seule meurt en paix.

---

TRENTE-HUITIÈME SYNCHRONISME.

*De 602 à 610 après J. C.*

PHOCAS.

Le règne de Phocas répondit à l'horreur du forfait qui avoit élevé cet homme sur le trône ; il ne sembla user du pouvoir suprême que pour

---

(1) Au Siam, et dans les contrées voisines, lorsqu'un homme éternue, c'est une preuve, disent les naturels, que Dieu examine, en ce moment, le chapitre de sa vie, de sorte qu'on emploie cette formule : *Que le jugement vous soit favorable.*

commettre impunément le mal; le cruel usurpateur sacrifia toutes les personnes qui lui causoient de l'ombrage, n'épargna pas même ceux qui l'avoient servi, et se joua des infortunés qui se fioient à sa parole : ayant gagné Narsès, général des Perses, il le fit brûler vif. Chosroës, pour montrer qu'il se souvenoit de son bienfaicteur Maurice, fondit sur les provinces romaines de l'Asie, le vengea, le fer et la flamme à la main, et son armée pénétra jusqu'à Chalcédoine, vis-à-vis Constantinople. Les Avares encouragés 609.
par l'espoir du pillage, n'exercèrent pas de moindres ravages en Europe; tout sembloit conspirer la ruine de l'Etat. La tyrannie de Phocas tarissoit toutes les sources de la prospérité publique; les peuples attendoient avec impatience un vengeur : son propre gendre, Crispe, dont il avoit essayé de se défaire, excita les esprits à une révolution; les habitans de Constantinople insultoient tous les jours le tyran : enfin parut Héraclius, gouverneur de l'Afrique, qui battit, sur mer, les troupes du tyran, et délivra l'empire de cette bête féroce. « Malheureux, lui dit Héraclius, avant de l'envoyer au supplice, est-ce donc ainsi que tu as gouverné l'empire » ? *Gouverne-le mieux*, répondit le tyran ; repartie énergique, et qui devoit servir de leçon à Héraclius

lui-même. La tête de Phocas fut portée à la pointe d'une pique dans les rues de Constantinople; spectacle qui signaloit la vengeance du ciel, mais néanmoins dangereux pour une populace ignorante qui, un jour, pouvoit se jeter sur les souverains, et promener de même leurs membres sanglans.

L'Orient et l'Occident ont toujours même destinée.

En Espagne, le grand Récared, vainqueur de tous ses ennemis, bienfaicteur de ses peuples, mourut universellement regretté (603). L'ambition ressaisit aussitôt ses poignards; Vitéric assassina Liuba II, fils de Récared, et après trois années d'interrègne, l'assassin occupa la place de son maître, et donna sa fille en mariage à Thierry, roi de Bourgogne, qui la répudia au bout de quelque temps. Vitéric, avare, débauché, impie, sanguinaire, devint l'objet de l'exécration publique: les seigneurs du royaume, assis à la même table que ce monstre, le surprirent, l'égorgèrent, jetèrent son cadavre à la multitude qui l'outragea, et se vengea, à sa manière, des cruautés du tyran. Gondemar, élu roi, rétablit l'harmonie et la paix parmi ses sujets.

Chez les Lombards, le roi Agiluphe prit sur l'exarque de Ravenne, la ville de Crémone,

qu'il rasa, se fit rendre sa fille et son gendre, enlevés par les Romains, et se fit respecter de ses ennemis.

La France présente toujours les mêmes scènes de discorde et de barbarie.

Les malheurs de l'Italie procuroient aux lagunes de Vénise, de nouveaux habitans qui venoient chercher un asile au milieu des flots de la mer Adriatique. Cette ville, ne pouvant plus se renfermer dans les limites de Rialte, s'agrandit, et distribua une partie de sa population dans les petites îles voisines, dont la réunion forme aujourd'hui la magnifique ville de Vénise. Au fond de cette retraite inaccessible, ces exilés contens d'avoir abandonné une patrie souillée, tourmentée par les barbares, vécurent isolés et tranquilles dans leur heureuse indépendance. Dans ce temps aussi (606), commence le fameux schisme d'Aquilée.

En Angleterre, les semences du christianisme répandues par le moine S. Augustin, premier apôtre de cette île, produisent dans le cœur des barbares les plus salutaires effets; la religion tempère leur barbarie, leur inspire les premières idées de civilisation, et modère leur penchant au vol, au brigandage; les provinces maritimes de la France respirèrent, et furent moins ex-

posées aux pirateries des Anglo-Saxons; les missionnaires essuyèrent des fatigues, bravèrent des dangers incroyables pour enseigner la foi à des idolâtres, naturellement féroces, et parmi lesquels une affreuse superstition consacroit les vices et le carnage.

Papes. Les quatre dernières années du pontificat de S. Grégoire-le-Grand. Sabinien, Boniface III, et Boniface IV occupèrent ensuite la chaire de S. Pierre. S. Grégoire eut la foiblesse de faire l'éloge du tyran Phocas, dont il ne connoissoit pas, sans doute, la scélératesse. Sabinien déshonora la thiare par une sordide avarice qui lui attira la malédiction des Romains; la populace insulta le cadavre du pontife: on croit qu'il introduisit, le premier, l'usage des cloches pour appeler les fidèles aux cérémonies de la religion. Huit conciles, tous relatifs à la discipline ecclésiastique.

Les lettres, presque exclusivement cultivées dans l'ombre des cloîtres, ne fournissent aucun monument remarquable: S. Grégoire-le-Grand, S. Grégoire, évêque de Tours, Evagre le scholastique, Marius et Ménandre ne sont que des auteurs imparfaits, dont les écrits manquent de style et d'élévation. On trouve cependant dans les ouvrages des deux premiers, de précieuses

lumières sur les commencemens de la monarchie française.

C'est la seule période où nous voyons deux monarques, Vitéric et Phocas, immolés presque en même temps à la haine publique, et dont les restes sont exposés à toute la rage de la multitude; tous les deux avoient commis le même forfait, et tous les deux subirent la même punition.

---

## TRENTE-NEUVIÈME SYNCHRONISME.

### *De* 610 *à* 641 *après J. C.*

Jamais prince ne différa plus de lui-même qu'Héraclius; efféminé durant les dix premières années de son règne, héros au milieu, le plus indolent et le plus lâche des souverains, les dix dernières années de sa vie. Chosroës, roi de Perse, attaqua les Romains, et neuf campagnes consécutives furent marquées par des victoires; il prit Jérusalem, emporta la vraie croix, laissant pourtant des traces sanglantes de son passage. Saës, un de ses généraux, s'avança 615.
jusqu'aux portes de Chalcédoine, et de ce lieu,

tint en échec la ville de Constantinople. Les barbares ne causèrent pas de moindres malheurs à l'empire; Héraclius céda une partie de la Mésie et de la Dacie, aux Croates et aux Suèves pour les opposer aux Bulgares et aux Sclavons. Les Romains humiliés par leurs défaites, en proie à la famine, accablés par leurs malheurs; songeoient à se retirer en Afrique.

622. Enfin Héraclius s'armant de résolution, lève une puissante armée, passe en Asie, défait les Perses, les chasse devant lui, pénètre dans leur pays, triomphe de Chosroës dans une grande bataille, en triomphe plus glorieusement encore, l'année suivante, sur les bords du Sarus, près de l'ancienne Ninive, et avant la bataille, tue de ses propres mains, un général perse qui avoit défié le plus brave de l'armée romaine. D'un autre côté, les Khosars, alliés d'Héraclius, s'avancent dans la Perse par les portes Caspiennes, surprennent les Perses, et pillent les provinces ennemies.

Durant le cours de ces prospérités, Sarbar, général de Chosroës, envahit l'Asie, pour opérer une diversion, et perce jusqu'à Chalcédoine; les Abares s'efforcent de se réunir aux troupes de Sarbar, et mettent le siége devant Constantinople, mais ils sont répoussés; Héraclius rem-

porte de nouvelles victoires sur les Perses. Chosroës, malgré tant de défaites, aussi fier, aussi intraitable que dans la prospérité, ne vouloit souscrire à aucune proposition de paix; ses sujets mécontens, se révoltèrent; son propre fils Siroës, à leur tête, s'empara de Chosroës, et
le fit mourir de faim. Le paricide termina la 628.
guerre par un traité, et rendit la vraie croix, ainsi que les prisonniers, à Héraclius.

Les victoires de cet empereur ne furent profitables qu'à un ennemi nouveau et plus terrible: la même année qu'il partit de Constantinople pour son expédition contre les Perses, Mahomet s'enfuyoit de la Mecque à Médine, époque 622.
si célèbre chez les Orientaux, sous le nom d'hégire. Lorsque Héraclius rentroit triomphant à Constantinople, le chef des Musulmans, vainqueur de ses concitoyens, vainqueur des tribus arabes, changeoit tout à coup la face de l'Orient; une poignée de brigands exécutèrent les entreprises les plus hardies, et réussirent; l'esprit de Mahomet passa dans l'ame de ses compatriotes, et mit toute l'Arabie en mouvement. « *Le nombre de nos jours est marqué*, disoit ce fanatique, à la fois prophète et conquérant, *nul ne peut prolonger ses jours au delà du terme prescrit : qu'importe quant à la manière, au*

*lieu, aux circonstances »?* Avec cette doctrine, le faux prophète rendit invincibles les Arabes; et les joies du paradis sensuel qu'il faisoit sans cesse briller à leurs yeux, les fit voler avec impétuosité dans les combats. Mourir les armes à la main, étoit le plus glorieux de tous les destins, puisqu'ils cueilloient la palme du martyre.

Jamais valeur ne fut plus impétueuse que celle de ces fanatiques; jamais succès ne furent plus rapides: les Abu-Obéir, les Dérar, les Amron, les Caled et les Saad, généraux intrépides, battirent, dispersèrent les troupes romaines, et subjuguèrent les plus belles provinces de l'Asie; les journées de Mouta, d'Emèse et de Césarée, si fatales à l'empire, couvrirent de gloire les Musul-
641. mans, et leur valurent les plus belles conquêtes. Le vainqueur de Chosroës auroit pu couper le mal dans ses racines, s'il ne se fût honteusement endormi sur ses propres trophées: si quelquefois Héraclius se réveilloit, c'étoit pour agiter uniquement des disputes théologiques, et favoriser l'hérésie des Monothélites. Avant de mourir, cet empereur, d'un caractère vraiment inexplicable, vit toute l'Asie en feu, la monarchie des Perses ébranlée, le courage des Romains abattu, et
632. les calamités des peuples parvenues à leur comble.

Le crime entoure le tombeau de la troisième monarchie

monarchie des Perses; Siroës, dans le sixième mois de son règne, ne pouvant se supporter lui-même, rongé de remords, poursuivi par l'ombre de son père, mourut, laissant à son fils Artaxercès III, un sceptre que Sarbar, autrement nommé Sarbarazas, enleva à ce jeune prince avec la vie. Sarbar périt tragiquement au bout de trois mois; une femme nommée Borane, placée sur le trône, fut déposée, et Isdergeld III, petit-fils de Chosroës, lui succéda: les Musulmans envahirent son royaume. Les Perses combattant pour leur religion, pour leur indépendance, firent des prodiges de valeur; mais les Musulmans en firent encore de plus extraordinaires, et leur général Saad resta vainqueur à la journée de Merga ou de Cadésia. Isdergeld III s'enfonça dans l'intérieur de la Perse, et les conquérans renversant les pyrées ou temples des idolâtres, établirent leur domination dans toute la Mésopotamie.

Chez les Arabes, Mahomet, simple conducteur de chameaux durant sa jeunesse, avant de finir sa carrière (632), étoit le plus redoutable et le plus puissant monarque de l'Univers. Le vieillard Aboubéker lui succéda (632), et prit le nom de *calife*, mot qui, en langue arabe, signifie *vicaire*. Durant le court espace de son

règne, les Musulmans poussèrent leurs conquêtes dans les trois parties du continent. Caled, le plus intrépide des généraux musulmans, Caled, surnommé l'épée de Dieu, porta la terreur et la mort dans les armées romaines : *Paradis devant vous, enfer derrière*, étoit toute la harangue que prononçoit ce chef arabe, près de livrer bataille.

Long-temps la ville de Damas arrêta les efforts de ces fanatiques; Dérar, un des plus intrépides généraux, tomba au pouvoir des assiégés. Les Musulmans découragés pensoient à lever le siége: « *Ne savez-vous pas*, dit un autre de leurs chefs, Rasi, *que ceux qui tournent le dos à l'ennemi, offensent Dieu et le prophète; que le paradis n'est ouvert qu'à ceux qui combattent jusqu'à la mort? Qu'importe après tout, que Dérar soit tué ou prisonnier? Courons pour venger sa mort ou le délivrer. Suivez-moi, je vais vous donner l'exemple* ». Il délivra effectivement Dérar, et les assiégeans terrassèrent une armée de cent mille Grecs, qui s'avançoit pour faire lever le siége de Damas. Les habitans fatiguèrent à la fin le courage fanatique des Arabes qui se retirèrent, (632) harcelés dans la retraite par les Damasciens; des femmes musulmanes, armées de piquets de tente, combattirent avec la dernière intrépidité.

Caled ayant reçu de nouveaux renforts, défit entièrement, l'année suivante, une autre armée grecque, à la journée d'Aiuadir. La ville de Damas, assiégée une seconde fois, se vit réduite à capituler, et les habitans obtinrent la permission d'aller chercher un asile sur les terres de l'empire; mais le farouche Caled poursuivit ces malheureux fugitifs, les atteignit, et massacra les chrétiens qui opposèrent la plus vigoureuse résistance contre leurs parjures ennemis. Le gendre d'Héraclius périt, et la fille de cet empereur tomba au pouvoir de Caled qui renvoya cette princesse à son père, en disant : « *Si je lui rends aujourd'hui sa fille, c'est dans l'espérance que j'ai de le faire bientôt prisonnier lui-même* ».

Aboubecker, avant de mourir, dicta ce singulier testament : « *Au nom de Dieu très-miséricordieux, Aboubecker, etc., a fait son testament, près de sortir de ce monde pour passer en l'autre, dans le moment où les infidèles croient, où les impies n'ont plus de doute, où les menteurs disent la vérité. Je nomme Omar-ebn-al-Khetab pour gouverner après moi, sur la bonne opinion que j'ai de sa probité; je compte qu'il régnera selon la justice : s'il fait autrement, il recevra selon ses œuvres; j'ai fait pour le mieux.....*

*Portez-vous bien. Que la miséricorde et la bénédiction du ciel soient sur vous* ». Ce vieil enthousiaste mourut quelques jours après (634), et les Arabes reconnurent pour calife, Omar, plus enthousiaste, plus fanatique encore que son prédécesseur.

Il fit aux chrétiens une guerre opiniâtre et terrible : les moines, principaux objets de sa vengeance et de sa fureur, apprirent à le redouter ; ses généraux ne leur faisoient aucun quartier. Les villes de Balbeck et d'Émesse devinrent leur proie, et la victoire signalée qu'ils remportèrent à Yermouth, acheva de répandre l'épouvante dans les armées grecques qui n'osèrent plus se mesurer contre des adversaires, au courage desquels rien ne pouvoit plus résister. La prise de Jérusalem couronna ce mémorable exploit ; Omar entra dans cette ville sainte (637), non avec le faste d'un conquérant, mais comme un mendiant, monté sur un chameau roux qui portoit deux petits sacs d'orge, de riz et de froment mondé, seules provisions du calife, et dont il se contenta toute sa vie. Les habitans éprouvèrent, de sa part, un traitement assez favorable. Alep soutint un siége en régle, et la valeur d'Youkinna, commandant de la garnison chrétienne, devint fatale aux assiégeans qu'il re-

poussa dans plusieurs sorties ; mais la ville capitula, malgré la bravoure de son gouverneur qui, furieux de cette lâcheté, après avoir abattu la tête de son propre frère et de trois cents citoyens, auteurs de la capitulation, après s'être défendu dans un château, se voyant sur le point d'être forcé, embrassa la religion musulmane, pour conserver sa vie, et se rendit ensuite la terreur des chrétiens : il retourna cependant parmi eux, mais pour les trahir, et les livrer aux Musulmans.

Le lâche Héraclius, tremblant dans son palais de Constantinople, abandonnoit indignement ses sujets au fer de l'ennemi, et le vainqueur de Chosroës faisoit rougir la victoire elle-même des avantages qu'elle lui avoit autrefois procurés : s'il eût paru à la tête des troupes, sa présence les eût ranimées. De pauvres montagnards attachés au christianisme, prouvèrent, en opposant courage à courage, qu'il étoit possible de vaincre les Arabes ; le spectacle des riches contrées que les Musulmans parcouroient, enflammoit leur imagination : « *La terre*, disoit Amrou, en parlant de la Palestine, *appartient à Dieu qui la donne pour héritage à qui il veut ; nous sommes ses serviteurs, il la livre à nos armes.... Nous avons assez habité nos déserts brûlans et stériles ;*

*nous voulons jouir de ce pays délicieux, et en achever la conquête ; il est juste que nous en jouissions à notre tour* ».

Avec cette puissante logique du fanatisme, appuyée des armes, ils annonçoient assez leurs projets de la conquête universelle du globe ; la Palestine, la Syrie entière et la Phénicie reçurent la loi de ces conquérans. Amrou envahit l'Égypte (639), et les hérétiques jacobites et eutychéens, par haine contre les orthodoxes, lui facilitèrent les moyens de conquérir cette fertile contrée. La prise d'Alexandrie (640) entraîna la perte de toute l'Égypte.

Amrou, moins grossier, plus éclairé que ses compatriotes, auroit désiré sauver la magnifique bibliothèque de cette ville ; mais son maître ignorant et fanatique, lui enjoignit de brûler cet inappréciable dépôt des connoissances humaines : les efforts mêmes qu'à la prière de Jean le grammairien, Amrou tenta, devinrent funestes aux lettres, en éveillant la barbare jalousie du calife. Il écrivit à son lieutenant ces mots : *Ou ce que contiennent les livres dont vous parlez s'accorde avec ce qui est contenu dans le livre de Dieu, ou ne s'y accorde pas : s'il s'y accorde, alors l'alcoran suffit, et ces livres sont inutiles : s'il ne s'y accorde pas, il faut les dé-*

*truire*. Avec ce dilemme imaginé par l'ignorance, Amrou ne put se dispenser d'obéir aux ordres de son souverain : du reste ce général se conduisit avec beaucoup de sagesse et de douceur, à l'égard des Égyptiens, abolit des usages que réprouvoit l'humanité, rétablit le canal de communication entre la Méditerranée et la mer Rouge, canal aujourd'hui encombré, et ouvrit à l'Égypte de nouvelles sources de commerce et d'industrie. Les Musulmans envahirent le reste de l'Afrique, battirent, dispersèrent les armées romaines, et pénétrèrent jusqu'en Éthiopie ; mais ils ne conservèrent que l'Égypte dans cette partie du monde.

L'Occident, cette fois, nous offre un spectacle moins lugubre que l'Orient ; l'Italie respire durant les dernières années du règne d'Agilulphe, mort en 615. Sa veuve, Théodelinde, durant la minorité de son fils Adéloald, maintint la tranquillité parmi les Lombards, et se concilia l'estime ainsi que l'affection de ses peuples. La mort de cette grande princesse (625), fut le terme de leur bonheur; l'esprit d'Adéloald s'aliéna, et le poison acheva de lui faire perdre la raison toute entière. Adéodal élu roi, eut beaucoup de peine à contenir les seigneurs rebelles et jaloux de leur indépendance. Le

sage, vaillant et magnanime Rotaris, élevé au trône (636) de la même manière qu'Agiluphe, pacifia le royaume des Lombards, et régna avec la même sagesse, le même amour de la justice que Théodelinde.

Ravenne servit de théâtre aux événemens les plus désastreux; le malheur s'attachoit aux Romains jusqu'en Italie même; les exarques se distinguèrent par de noires perfidies.

En France, dans les commencemens de cette période, des événemens tragiques affligent encore l'humanité; Clotaire II, digne fils de Chilpéric, accumule forfaits sur forfaits, extermine la famille de Sigebert, et fait traîner par un cheval indompté, Brunehault, veuve de ce grand roi (613). Clotaire exerça sur la mémoire de cette reine, plus infortunée après sa mort que de son vivant même, une rage pareille à celle qu'il avoit exercée sur le corps de son ennemie; Brunehault fut flétrie, calomniée de la manière la plus révoltante; on lui imputa les crimes les plus absurdes, et les jugemens de l'injustice victorieuse et puissante, prévalent encore de nos jours, parmi les hommes qui confondent Brunehault avec Frédégonde, et la chargent des mêmes malédictions. Maître de la monarchie entière, Clotaire II se montra

moins cruel : il eut pour successeur (628) son fils Dagobert. Si nous en exceptons la guerre passagère contre les Sclavons, et quelques troubles peu sérieux, la France, quoique sous un monarque foible, prodigue, passionné pour les femmes, jouit du même bonheur que si elle eût été gouvernée par un prince sage et actif. L'effervescence de l'ambition diminue parmi les Français, et le gouvernement tombe en langueur. A la mort de Dagobert (638), la monarchie est partagée entre ses deux fils, Sigebert et Clovis II.

Dagobert, le premier de nos monarques, abandonna le pouvoir suprême aux mains d'un maire de son palais, Pépin de Landen, et s'endormit dans les bras de la volupté. En vain des historiens vantent la magnificence de ce roi qui bâtit l'église de Saint-Denis; la postérité ne lui reprochera pas moins, outre une coupable insouciance, l'empoisonnement d'un neveu, ses honteux désordres, et la criminelle légèreté avec laquelle Dagobert répudia sa femme pour épouser une religieuse.

En Angleterre, les sept rois se font une guerre opiniâtre; la religion chrétienne s'efforce d'humaniser les Saxons, et dans cette vue, rassemble un concile dans le petit royaume

de Kent. Un roi de Northumberland venoit (625) d'embrasser le christianisme, à la persuasion de son épouse, la reine Éthelburge.

L'Espagne délivrée de la tyrannie de Vitéric, est ensuite gouvernée par des princes dont le règne fut court, mais dont la vie fut pleine, et qui firent jouir cette contrée d'une grande félicité. Tels furent, dans l'ordre chronologique, Gondemar, Sisébut, auteur de l'hymne *Vexilla regis*, Récared II son fils, Suintilla, Sisennaud, Chintilla et Tulca. Suintilla chassa entièrement de l'Espagne les Romains que Sisébut avoit, pour ainsi dire, renfermés dans l'Algarve, à l'extrémité de la Lusitanie. La prospérité changea subitement ses mœurs, ou plutôt ce monarque ayant essayé de rendre la couronne héréditaire dans sa famille, les Visigoths qui ne vouloient que des rois électifs, le dépouillèrent de la royauté, pour le punir de sa louable ambition. Sisennaud profita du mécontentement universel des Visigoths, et soutenu par les forces de Dagobert, roi de France, détrôna son maître, dont il prit la place, pour régner avec autant de sagesse que de douceur. A sa mort, les suffrages de la nation s'arrêtèrent sur Chintilla qui bannit les Juifs, et régna peu d'années. Tulca, son fils et son successeur, étoit un prince pusillanime, sans

expérience, et dont la foiblesse excita des troubles dans toute l'étendue de la monarchie : chaque seigneur voulut être maître, et la confusion naquit de ces prétentions dangereuses.

PAPES. Les quatre dernières années du pontificat de Boniface IV. *St. Deus dedit*, Honoré I^er, Sévérien et Jean IV. Ils eurent sans cesse à combattre les erreurs des Monothélites qui ne reconnoissoient qu'une seule volonté dans Jésus-Christ, et luttèrent, avec un courage vraiment apostolique, contre ces hérétiques appuyés de toute la protection de l'empereur Héraclius. Honoré se rendit pourtant coupable d'une condescendance peu orthodoxe, dans cette fameuse dispute qui attaquoit les bases de la religion même.

Vingt et un conciles : trois dans Constantinople par les Monothélites; mais celui de Rome cassa les canons de ces faux conciles, et condamna solennellement l'*ecthèse*, ou l'édit donné par Héraclius en faveur des Monothélites.

L'événement le plus mémorable, la naissance du mahométisme. Une fausse religion élevée contre une religion divine, se baigne dans le sang des peuples qui refusent de l'embrasser ; l'Orient s'ébranle contre l'Orient, la barbarie contre le reste de la civilisation, l'ignorance contre les sciences et les lettres ; les étincelles

du fanatisme tombées sur les Arabes, se communiquent de proche en proche, et enflamment les nations vaincues. La guerre, la famine et la peste qui désolent l'Orient, laissent respirer l'Occident, et les Musulmans appelèrent l'année 658, l'*année de la mortalité*; la peste leur fit périr plus de monde que l'épée des chrétiens. Une persécution générale frappe la nation dispersée des Juifs; les Musulmans exterminent un grand nombre de ces malheureux établis dans l'Hyémen; on les tourmente à Constantinople, en Espagne, en Italie, en France; on les dépouille de leurs biens, et chez les Romains, l'empereur veut les forcer à recevoir le bâptême.

L'homme, sans contredit, le plus extraordinaire, Mahomet; le plus inexplicable, le plus versatile dans sa conduite, Héraclius; le plus bizarre dans les grandeurs, Omar; les plus dignes de notre hommage, Rotaris et Suintila; l'aventurier le plus heureux après Mahomet, Samon, négociant français, auquel les Sclavons donnèrent le sceptre; la nation la plus malheureuse, celle des Perses qui, dans l'espace de quatre années, eut huit princes qui ne firent que monter et descendre du trône: il n'y a de généraux distingués que parmi les Musulmans.

Partout les muses sont en deuil; les efforts

mêmes tentés par l'esprit humain lui deviennent funestes. S. Jean Damascène, ou de Damas, éloquent défenseur de la foi, et Théophylade, historien, furent les deux littérateurs les plus distingués de leur temps. L'esprit humain s'affoiblit de plus en plus, et les ténèbres de l'ignorance s'épaississent; le feu sacré des sciences brûle toujours dans Constantinople, mais cette chaleur ne se répand point au dehors. Cependant l'Occident nous montre, à cette époque, Isidore, évêque de Séville, auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire des Goths et des Vandales.

---

## QUARANTIÈME SYNCHRONISME.

*De 641 à 666 après J. C.*

Constantin III, fils d'Héraclius, régna cinq mois environ. A sa mort, les révolutions recommencent dans Constantinople, par l'ambition et le despotisme de Martine, veuve d'Héraclius. Héracléonas, second fils d'Héraclius, fut obligé, par la révolte de ses sujets, de prendre pour collégue à l'empire Constant II, fils de Constantin, et de nommer César, Valentin, chef des rebelles. Ce double acte de complaisance ou plutôt de foiblesse, ne sauva point l'infortuné

Héracléonas que le sénat de Constantinople déposa peu de jours après, pour lui faire couper le nez, ainsi qu'à Martine. Constant II, resté seul empereur à l'âge de onze ans, par la perfidie, la cruauté des sénateurs, flatta les meurtriers de son oncle, et leur promit de se laisser conduire par leurs conseils ; les premières années de son règne furent assez tranquilles. Les Musulmans et les Romains se battoient avec fureur, et ceux-ci essuyoient chaque jour de nouvelles
648. pertes. Au lieu de marcher contre ces formidables ennemis, Constant s'engage dans des querelles religieuses, et dans un nouvel édit, nommé *le Type de Constant*, favorise le monothélisme, persécute les orthodoxes, fait enlever le pape Martin, l'accable d'outrages, et l'envoie en exil dans la Chersonèse taurique où ce saint pon-
655. tife mourut de misère.

Durant le cours de cette déplorable persécution, les progrès des Musulmans effrayèrent enfin Constant, et le firent résoudre à faire une guerre plus honorable aux ennemis de l'empire ; résolution que la fortune ne seconda nullement : Moavias, général des infidèles, le battit sur mer, et faillit prendre l'empereur lui-même. La guerre
656. civile heureusement s'éleva chez les Musulmans, et Constant, plus redoutable à ses sujets qu'à l'en-

nemi, plus habile à piller ses peuples qu'à les défendre, tout entier concentré dans sa tyrannie, n'entreprit pas même d'attaquer les infidèles dont il auroit pu anéantir la puissance ; mais ce monstre eut assez de courage pour faire tuer son frère Théodose. Odieux à ses sujets, à sa famille, 660.
odieux à lui-même, ayant l'imagination troublée par le souvenir de son fratricide, il passa en 662.
Italie avec ses remords et toutes ses fureurs. Ne pouvant vaincre les Lombards, il déchargea sa vengeance sur les peuples soumis à l'empire, dévasta Rome, profana les églises, et se retira en Sicile où, durant six années, il vécut dans la débauche ; des conspirateurs l'étouffèrent dans un bain. Constant fut un oppresseur, un brigand, plutôt qu'un souverain. 668.

Les Perses étourdis, mais non intimidés de leurs défaites, tentèrent de nouveaux efforts pour relever leur monarchie ; mais ils furent encore vaincus dans l'Irac persique, à la sanglante journée de Gialoula, nommée par les Arabes *la victoire des victoires*. Nooman, général des Musulmans, tomba percé de coups sur le champ de bataille. Le malheureux Isdergeld III, fugitif, errant de contrées en contrées, implorant l'assistance des nations les plus lointaines, ne put recouvrer ses Etats, et périt lui-même dans un

moulin (651). Avec ce prince, finissent la la célèbre dynastie des Sassanides et le troisième empire des Perses : un grand nombre d'habitans embrassèrent l'Ismaslime ; les conquérans tolérèrent néanmoins la religion de Zoroastre.

Nous avons vu la puissance des Arabes s'accroître, avec une effrayante rapidité, sous le califat d'Omar : ce fanatique chef des Musulmans fut poignardé par un fanatique comme lui (643). Son successeur Osman, en butte à la haine de ses sujets, fut aussi assassiné, et Ali choisi pour calife; mais des partis se formèrent, et Moavias, gouverneur de Syrie, refusa de le reconnoître. Des torrens de sang se répandirent, des Musulmans eux-mêmes saccagèrent les villes de la Mecque et de Médine, et l'ambition fit taire le fanatisme. Aiësha, veuve du faux prophète Mahomet, se déclara contre Ali, fut vaincue, prise, et traitée avec les plus grands égards par le vainqueur qui expira, comme ses deux prédécesseurs, sous le fer d'un assassin (660). Un schisme s'opéra entre les infidèles, et sépare encore aujourd'hui des Turcs, les Persans attachés à la doctrine d'Ali. Moavias, échappé aux horreurs de la guerre civile, rendit le califat héréditaire dans sa famille, et fixa sa résidence

à

à Damas ; il dut ses succès à la ruse, à la perfidie, plus qu'à la force des armes.

Nous nous sommes un peu étendus sur les progrès des Musulmans, afin de préparer l'esprit des lecteurs à toutes les révolutions qui vont suivre, et faire apprécier les circonstances, les hommes et les événemens.

Trois peuples menacent l'Occident des plus grandes calamités ; les Esclavons du côté de l'Est ; au nord, les Danois qui descendent en Angleterre, et les Musulmans qui déja infestent les côtes maritimes de l'Espagne. Cependant la prospérité de l'Europe ne fut point interrompue dans la plupart des contrées, excepté dans l'Italie sur laquelle se jetèrent les infidèles, et d'où ils furent repoussés.

Chez les Lombards, les douze dernières années du règne de Rotharis ne démentirent point la haute réputation de cet excellent prince qui donna à sa nation un code de loix nommé *le Code Lombard*. Rodoaldus son fils ne marcha point sur les traces d'un si bon père ; le nouveau roi ne mit aucun frein à ses passions qui le perdirent : un de ses sujets, dont il avoit déshonoré la femme, le tua en 652, l'année même qu'il avoit succédé à Rotharis. Quelques troubles s'élevèrent ; ils furent bientôt apaisés, et le choix d'Aripert que les

suffrages de la nation portèrent sur le trône, rétablit l'ordre dans l'Italie : durant sept années, ce pays demeura paisible. A la mort d'Aripert, (661), la guerre civile éclata entre ses deux fils, Pertharit et Gondebert. Celui-ci eut l'imprudence d'appeler à son secours le barbare Grimoald, duc de Bénévent, qui s'empressa de répondre à cet appel; mais au lieu de défendre son prince, il le tua, s'empara lui-même d'une couronne qu'il souilla de crimes, et chassa Pertharit qui, après mille aventures bizarres, alla se réfugier en France. L'usurpateur avoit de grandes qualités, et parvint à se maintenir; il écrasa une armée française qui vouloit rétablir Pertharit, réprima l'insolence des seigneurs lombards, battit les troupes de l'empereur Constant, et se fit craindre, respecter et admirer en même temps de tous ses ennemis.

En Espagne, les maux causés par l'anarchie augmentoient chaque jour, et Tulca n'y apportoit aucun remède; Chindalswinde, fils de Suintilla, renversa le foible roi qui fut rasé et renfermé dans un monastère (642). L'auteur de cette révolution, doué de toutes les vertus, gouverna les Visigoths avec autant de fermeté que de gloire, abaissa l'orgueil insupportable des grands, mais avec une sévérité barbare, et réta-

blit l'ordre dans ses États que la peste et la famine désolèrent quelque temps. Il mourut (652) au bout de huit années, léguant le sceptre à son fils Receswinde : l'Espagne continua à jouir d'une tranquillité inaltérable. Receswinde se rendit agréable au peuple, en devint le père, et achevant d'essuyer les pleurs de ses sujets, leur fit oublier, par ses vertus, les malheurs du règne précédent.

L'histoire de France, sous Clovis II, est aussi obscure que peu intéressante; ce pays nous offre seulement le spectacle d'une douce barbarie; la superstition dégradoit les peuples. Clovis II, prince humain, vient au secours des malheureux auxquels il fait distribuer le prix de la riche couverture enlevée à l'abbaye de Saint-Denis; mais foible, il se laisse conduire par le maire du palais, Grimoald.

Durant la minorité de Clotaire III son successeur (656), Bathilde, mère du prince enfant, tient les rênes du gouvernement avec beaucoup de sagesse; malheureusement elle les abandonne pour se retirer dans un couvent. La France retombe dans l'anarchie; le maire Ebroin dispose, à son gré, de l'autorité royale; la France commence à devenir l'asile des rois malheureux. Clotaire III accueille Pertharit fugitif, et tente

les plus grands efforts pour le replacer sur le trône ; mais l'usurpateur Grimoald bat les Français, et les contraint de renoncer à leur entreprise.

D'obscures querelles mettent en feu l'heptarchie anglaise ; des rois périssent sur le champ de bataille, ou par trahison ; les Danois font des descentes dans cette île, en enlèvent un butin immense, et ces barbares idolâtres déchargent leur fureur sur les moines et sur les religieuses, qu'ils égorgent sans pitié.

Les neuf dernières années du pontificat de Théodore I[er] ; les six de celui de Martin I[er] qui condamna l'ecthèse d'Héraclius, ainsi que le type de Constant : cet empereur le fit enlever dans Rome (654), et l'envoya mourir en exil. Les deux années du pontificat d'Eugène I[er], et les douze premières de celui de Vitalien qui, le premier, dans les églises de Rome, joignit le son harmonieux de l'orgue au chant des fidèles : ces papes occupèrent dignement la chaire de S. Pierre. Vingt et un conciles, presque tous contre les Monothélites ; le plus célèbre est celui de Rome, en 649.

En Orient, le plus cruel des souverains, Constant II ; et le plus habile, Moavias : en Occident, le plus scélérat, Grimoald ; le plus ferme,

le plus vertueux et le plus digne de notre admiration, Chindalswinde.

Deux femmes extraordinaires brillent, en même temps, sur le théâtre du monde; la veuve du faux prophète Mahomet, Aïesha, aussi courageuse, mais plus éclairée et plus dissimulée que ses compatriotes; Bathilde, mère de Clovis III, qui, durant sa régence, rendit les Français heureux, et déploya une sagesse supérieure à celle de son siècle. L'ambitieuse Aïesha vouloit retenir, les armes à la main, le pouvoir suprême; il fallut faire une sorte de violence à Bathilde pour le lui faire accepter, et cette pieuse princesse, s'empressant de fuir les grandeurs humaines, alla ensevelir dans le monastère de Chelles (665), des talens et des vertus dont la France éprouvoit un extrême besoin.

---

## QUARANTE ET UNIÈME SYNCHRONISME.

### *De* 668 *à* 685 *après J. C.*

Constantin IV, Pogonat, ou le barbu, fils de Constantin III, débarque en Sicile, y détruit le parti de Mizizi, Arménien, nommé empereur par les meurtriers de Constant II, et tire une 669.

vengeance exemplaire de leur crime. Empressé de réparer les maux causés par son prédécesseur, il apaise les troubles de l'Église, et se dispose à résister courageusement aux Sarrasins qui vinrent assiéger, par mer, Constantinople. Pendant sept années consécutives, les infidèles renouvelèrent leurs attaques, et, malgré leurs efforts opiniâtres, furent toujours repoussés : il est vrai que le ciel ménagea un secours imprévu à Constantin. La capitale étoit perdue, ainsi que tout l'empire, sans le génie du Syrien Callinicus, inventeur du feu grégeois (1) : les assiégés firent tomber sur les galères musulmanes une pluie de feu qui les consumoit dans l'eau même. La perte des Sarrasins fut aussi grande que leur opiniâtreté; leur calife Moavias, obligé de demander

(1) Antérieurement à l'époque de cette découverte, on connoissoit quelques effets de ce feu artificiel. On remarque dans Ammien-Marcellin le passage suivant : « *Ac quisquis conspersa, acrior excitat æstus, nec remedio ullo quam superjecto pulvere consopitur* ». L'eau répandue sur ces feux les rend plus actifs, et on ne peut les éteindre qu'avec de la poussière. Quelle étoit la nature de ces feux dont Genseric fit tomber une pluie sur la flotte romaine? l'histoire garde le plus profond silence sur ce moyen si terrible.

la paix, se soumit à un honteux tribut. Les Bulgares, quelque temps après, par leurs ravages, leurs victoires, contraignirent l'empereur romain de se soumettre lui-même à la même honte. 673.

Constantin, fidèle à la foi des traités, demeura dans l'inaction, lorsqu'il auroit pu accabler les Musulmans affoiblis par de nouvelles guerres civiles. Zélé pour le bonheur de ses peuples, il se contenta de rétablir la paix des consciences, de protéger la religion, et de faire administrer sagement la justice. Sur la fin d'un règne si glorieux, Constantin démentant sa vie passée, renonçant tout à coup à la douceur de son caractère, fit, sous le prétexte le plus frivole, couper le nez à ses deux frères, et même, dit-on, les fit mourir. Il descendit dans le tombeau avec le 681.
remords d'avoir commis un double fratricide, au sujet duquel plusieurs historiens élèvent néanmoins quelques doutes assez fondés. 682.

Durant les douze dernières années du califat de Moavias, l'union règne parmi les Arabes. Les délices de la ville de Damas, devenue la capitale de l'empire des Arabes, corrompirent le cœur de son fils Yésid qu'ils ne virent point, sans crainte, nommé par son père à la dignité souveraine. Moavias connoissoit bien les hommes, et l'ennui qu'ils éprouvent de voir sur le trône un

prince avancé en âge : « *Je suis*, disoit-il, *comme le blé que l'on va moissonner; mon règne a été long; peut-être sommes-nous las les uns des autres, et bien aises de nous séparer. Je surpasse tous ceux qui me suivront, comme j'ai été surpassé par tous ceux qui m'ont précédé* ». Sa mort (679) est le signal d'une nouvelle guerre civile, plus atroce que les premières; les enfans d'Ali périssent, la ville de Médine est livrée au fer des soldats, et cette ville sainte est profanée par des Musulmans eux-mêmes. Une foule d'exploits barbares se perdent heureusement dans les déserts de l'Arabie, principal théâtre de la guerre civile occasionnée par les vices du successeur, son fils Yésid : ce prince voluptueux et impie, avoit cependant quelques bonnes qualités. Il conserva les jours du fils d'Hossein son ennemi, malgré les conseils de ses courtisans, et le combla même de faveur : du reste, sa conduite le fit mépriser d'une grande partie des Musulmans qui ne pouvoient lui pardonner le pillage de Médine. Yésid mourut en 682. Moavias II et Mervan, ses successeurs, ne firent qu'essayer, pour ainsi dire, le diadème : le premier abdiqua volontairement le califat au bout de six semaines, pour se livrer aux charmes de la vie contemplative, ce qui le fit surnommer le *père de la nuit* : Mervan, prince

humain et sensible, préféroit le bonheur de ses compatriotes au désir même de régner. Il gagna, dans les plaines de Damas, une grande bataille contre les ennemis des Ommiades : « *Pourquoi*, s'écria le nouveau calife, *faut-il qu'on m'ait mis dans la malheureuse nécessité de participer à une effusion de sang aussi affreuse* ». Abdallah et Soliman s'étoient aussi fait nommer califes, chacun de leur côté, de sorte que les Arabes avoient trois souverains en même-temps; mais Mervan comptoit, sous sa domination, les plus riches provinces de l'empire. A sa mort (684), l'ardeur de l'ambition se ralentit; son fils Abdolmélic n'accepta le califat qu'avec la plus grande répugnance, les plaisirs tranquilles de la méditation religieuse, lui paroissant mille fois préférables aux plaisirs du trône : « *Livre divin, il faut donc maintenant que je te quitte* »! en parlant de l'alcoran; tels furent les regrets que le jeune prince exprima, lorsqu'on vint lui annoncer son élévation. Abdolmélic releva, par ses grandes qualités, la vaste monarchie qui alloit tomber de son propre poids, et la raffermit sur ses bases, d'une main ferme et vigoureuse.

Les Maronites, ainsi appelés du nom de Maron leur compatriote, devenus la terreur des infidèles, du haut de la montagne du Liban se ré-

pandirent dans la Syrie, et auroient formé une barrière invincible entre les Sarrasins et les Romains, si les empereurs eussent voulu seconder ces intrépides montagnards.

Oucba, général musulman, traversa toute la partie de l'Afrique, soumise aux Romains, battit les troupes qui osèrent se défendre, franchit les sommets de l'Atlas, mais, à son retour, se laissa envelopper par l'armée romaine, et périt avec cinq mille de ses soldats qui, si nous en croyons les historiens arabes, avoient en tête cent mille hommes.

La prospérité de l'Occident touche à son déclin; le torrent qui vient d'entraîner la ruine des plus riches contrées de l'Asie et de l'Afrique, menace déjà l'Europe entière. Les destinées de l'Espagne n'en sont pas moins dignes encore d'envie, pendant les trois dernières années du règne de Réceswinde, sous le règne de Vamba que la nation reconnut pour souverain (672), et qui porta avec beaucoup de gloire la couronne décernée uniquement à son mérite. Il soumit, par la force des armes, la Gaule gothique, ou narbonnaise, qui s'étoit révoltée, battit la flotte des Sarrasins qui vouloient tenter un débarquement en Espagne (679), et contint les factions qui s'agitèrent auprès du trône. Ervige aliéna,

par un breuvage, les sens de ce sage et vaillant monarque que, dans une maladie, les factieux revêtirent d'un habit de pénitent.

Sous Ervige, à qui les Visigoths remirent le sceptre de Vamba, les Espagnols se confondent avec les Visigoths eux-mêmes; mais au moment que s'opère ce mélange, de sinistres nuages se forment sur l'Espagne entière.

En Italie, Grimoald, tyran heureux et habile, mourut l'an 671. Ses crimes furent punis dans Garibald son fils, qui périt assassiné à un âge où l'on est encore incapable d'apprécier les charmes du pouvoir suprême. Pertharit, jusqu'alors fugitif et malheureux, remonta sur le trône, trois mois après la mort de Grimoald, et remplit avec autant de modération que de douceur, les augustes fonctions de la royauté.

La paresse engourdit les rois de France, Thierry, Childéric II et Thierry III. Childéric, fatigué des sages conseils de S. Léger, évêque d'Autun, éloigne ce prélat de sa personne, pour le confiner dans une prison. Se laissant aller à l'ivresse de ses passions fougueuses, le roi est assassiné, ainsi que la reine et son fils, par un seigneur français, Bodillon, que Childéric avoit outragé (673). Thierry est tiré du monastère où on l'avoit renfermé, remonte sur le trône dont les factieux

l'avoient fait descendre. Le maire du palais, Ebroin, qui, pour ses crimes, avoit aussi été rasé, sorti du cloître de Luxeu, enlève au foible monarque la réalité du pouvoir, fait assassiner S. Léger, et meurt lui-même assassiné quelque temps après. Avec la meilleure volonté possible, avec toute la patience, toute la sagacité imaginable, il est impossible, à cette époque si obscure, de démêler les traits de l'histoire de France. On doit distinguer Pépin d'Héristel, que les Austrasiens élurent pour leur duc ou souverain, et qui déploya quelques talens d'administration au milieu de la confusion générale.

Papes. Vitalien reste encore, pendant douze années, le chef de l'Église. Après ce pontife, viennent Donus, Agathon, Léon II, Benoît II et Jean V.

Dix-neuf conciles : le plus célèbre, celui de Constantinople, sixième concile général, tenu l'an 680, sous le pontificat d'Agathon. Les pères des deux Églises grecque et latine, admirent deux volontés en Jésus-Christ, et anathématisèrent le monothélisme.

Le christianisme regagne dans l'Occident ce qu'il perd en Orient ; cette religion fait quelque progrès parmi les Frisons, et commence à dissiper les ténèbres étendues sur tous les peuples

de la Germanie. C'est la lumière de l'Évangile qui dirige les premiers pas de l'historien dans cette contrée, dont il n'étoit presque plus question depuis la chute de l'empire romain d'Occident. Aucun spectacle intéressant ne frappe encore nos yeux, si nous en exceptons le zèle, la charité, l'ardeur des missionnaires qui se hasardent à porter le flambeau de la foi chez des nations idolâtres, et aussi grossières que barbares.

La guerre, la peste et la famine désolent toujours l'Orient; le premier de ces fléaux afflige aussi les Italiens, ainsi que les Saxons, dans l'heptarchie anglaise.

En Orient, Constant II, le plus grand prince; en Occident, Vamba : les deux hommes les plus cruels, et qui tous les deux avoient du talent, Hégiage chez les Arabes, Ebroin, maire du palais, chez les Français.

Naguères toute l'Europe étoit en mouvement, des nations barbares la parcouroient, le fer et la flamme à la main, tandis que l'Asie demeuroit dans la plus parfaite tranquillité; depuis deux siècles environ, la nature seule s'étoit armée contre cette belle partie du monde. Quand l'Europe recouvre quelques années de calme, l'Asie tombe dans l'agitation : le fanatisme transporte

le cœur des califes arabes, au moment que la mollesse engourdit celui des monarques français. La barbarie religieuse naît en Asie, tandis que la barbarie sauvage diminue en Europe.

---

QUARANTE-DEUXIÈME SYNCHRONISME.

*De* 685 *à* 711 *après J. C.*

Justinien II, fils de Constantin Pogonat, à l'âge de seize ans, commença son règne par des crimes : du moins les plus grands monstres débutèrent par des actions vertueuses; il n'en fit aucune. Afin de plaire au calife Abdolmélic, tributaire de l'empire, un général de Justinien fit périr le chef des Maronites, attaché aux intérêts des Grecs, et dispersa douze mille de ces braves gens dont la valeur servoit de bou-
688. levard contre les Sarrasins. L'empereur attaqua, à l'improviste, et sans aucune nécessité, les Bulgares ainsi que les Sclavons qui se tenoient tranquilles, envoya un grand nombre de ceux-ci en Asie, et les incorpora dans les troupes romaines. A son retour de cette injuste expédition, les Bulgares le surprirent, taillèrent en

pièces son armée, et lui-même eut beaucoup de peine à se dérober, par la fuite, au sort de ses soldats.

Justinien, que cette leçon n'avoit point corrigé, rompit le traité de paix conclu sous le règne précédent avec les Sarrasins, se transporta en Asie, défit dans un grande bataille les Musulmans qui ensuite eurent l'adresse de lui 692.
débaucher vingt mille Sclavons, le battirent à leur tour, se jetèrent sur l'Asie mineure, et la dévastèrent impunément. L'adversité rendit encore plus cruel Justinien II. Les Sclavons restés fidèles, ainsi que leurs femmes, furent tous massacrés; dès ce moment, il ne connut plus aucun frein; la tyrannie du prince excita une horreur universelle. Léonce, un de ses généraux, le détrôna, lui fit couper le nez, le relégua à Cherson, et punit du supplice du feu, les 695.
ministres Etienne et Théodote qui avoient encouragé les fureurs de leur maître.

Léonce, jaloux de rétablir l'honneur du nom romain flétri par les derniers revers, envoya 696.
une armée pour reconquérir l'Afrique sur les Sarrasins. Le début de cette expédition fut assez heureux, et la prise de Carthage par les Romains sembloit présager de plus grands succès; mais de nouveaux renforts arrivèrent aux

Sarrasins qui défirent la flotte romaine, et l'obligèrent de se rembarquer. Les soldats, honteux de leur défaite, tuèrent leur général, le patrice
698. Jean, proclamèrent empereur un de leurs chefs, Absimare, qui prit le nom de Tibère III, et vinrent assiéger Constantinople. La trahison ouvrit les portes de la capitale aux rebelles qui renversèrent du trône Léonce, et le traitèrent comme celui-ci avoit traité Justinien II.

Tibère III avoit pour frère un héros appelé Héraclius, qui se distingua contre les infidèles, les battit à diverses reprises, leur enleva d'immenses richesses, mais qui souilla ses exploits par des cruautés inouies. Une révolution imprévue, favorisée par les Bulgares, précipita Tibère-Absimare du trône impérial, pour y reporter
705. Justinien II. Le malheur n'avoit fait qu'aigrir davantage le cœur de ce prince revenu de l'exil; ce ne fut plus qu'un bourreau. Léonce et Tibère, enveloppés dans la même infortune, objets de la même vengeance, de la même pitié, furent foulés aux pieds du vainqueur, en présence de tout le peuple de Constantinople qui, dans une sacrilége joie, faisoit retentir de ce verset l'Hippodrome où se passoit la scène : « *Super aspidem et basiliscum ambulabis, et conculcabis leonem et draconem* ». Il les fit ensuite égorger

égorger. Les annales des nations n'offrent pas deux exemples d'une pareille barbarie, ni deux leçons plus effroyablement instructives, car le bourreau, aussi défiguré que ses victimes, formoit un spectacle non moins hideux qu'elles-mêmes.

Ni la prospérité, ni l'adversité ne purent adoucir le caractère du féroce Justinien, qui prit les armes contre son bienfaicteur, le roi des Bulgares; mais ayant été battu, il se sauva avec peine à Constantinople. Agité par la vengeance, aigri par sa défaite, le tigre voulut exterminer les habitans de la Chersonèse taurique, qui l'avoient insulté durant son exil. Les malheureux, échappés au fer des satellites, invoquèrent le secours des Chazares : Justinien envoie de nouveaux bourreaux que les Chazares taillent en pièces; il fait partir une flotte sous le commandement de Filépique, et lui-même s'embarque dans le dessein de passer tous ses ennemis au fil de l'épée, sans même épargner les femmes, les vieillards et les enfans. Les soldats de la première flotte, abhorrant un tel barbare, s'étoient déjà révoltés; ils gagnèrent les soldats mêmes de Justinien II, et l'un des généraux de Filépique lui trancha la tête, au moment que l'empereur cherchoit à s'enfuir.

Abdolmélic, calife des Arabes, triompha de toutes les factions, mais ce ne fut point sans se déshonorer par de noires perfidies, et même par un horrible assassinat contre la personne d'Amrou, gouverneur de l'Égypte. Durant les premières années de son règne, la guerre civile et la famine réduisirent la Syrie aux dernières extrémités de la misère; le bras d'Hégiage le tira de tous les dangers de la guerre. La prise de la Mecque par ce général, et la mort du brave Abdalhah terminèrent la guerre civile (693). La tranquillité, le bonheur et la vertu reparurent au fond de l'Orient; Hassan, un des généraux du calife, mit fin à la domination romaine en Afrique. Abdolmélic, mort en 705, eut pour successeur son fils Valid, surnommé le Victorieux, parce que le règne de ce prince fut effectivement un enchaînement de victoires. Les Musulmans pénétrèrent en Espagne, dans l'intérieur de l'Afrique, et dans la grande Tartarie.

L'Espagne, dans les dernières années du règne d'Ervige, et sous le règne d'Egiza, se maintient encore dans une sorte de calme : on prétend néanmoins que celui-ci eut à punir les chefs d'une grande conspiration tramée par les Juifs d'Afrique et d'Espagne; mais les factions et les troubles dont le cours étoit interrompu de-

puis long-temps, recommencent sous Vitiza qui lâche la bride à toutes ses passions (700), et ne rougit point d'afficher les mœurs les plus infâmes. Rodrigue le détrône (709) : le nouveau roi lui-même, encore plus débauché, soulève la nation entière par sa tyrannie, et d'horribles séditions présagent assez les maux qui sont près de fondre sur l'Espagne.

En Italie, Pertharit (691) termina son règne marqué par des bienfaits et par des vertus. Cunibert son fils et son successeur, prince doux et juste, se fit chérir des Lombards : à la paix dont ils jouirent constamment jusqu'à cette époque, succéda la guerre quand Cunibert fut mort (704). Ragunbert détrôna Luitpert, fils de cet excellent monarque ; l'usurpateur descendit, au bout de quelques mois, dans le tombeau. Aripert son fils, homme d'ailleurs recommandable par ses talens, mais plus cruel que son père, fit mourir Luitpert dont les jours avoient été respectés par Ragunbert, et ce régicide mit fin aux désordres qui bouleversoient le royaume des Lombards.

La France demeure dans une profonde obscurité sous les rois fainéans, Thierri II, Clovis III, Childebrand, surnommé le Juste, et dans les commencemens du règne de Dagobert II. Le gain d'une seule bataille, celle de

Testri en Picardie (690), rend Pépin maître de la monarchie entière qui n'eut point à se plaindre d'être gouvernée par un homme de ce mérite, assez sage pour se contenter du titre de maire. Ces pages, mortes pour l'histoire, annoncent assez que la nation fut heureuse, car la renommée des peuples ne s'achète souvent qu'aux dépens de leur félicité. Pépin sut en imposer aux ennemis du dehors, repoussa leurs attaques, et porta, jusque dans leur pays, le théâtre de la guerre, qui fut en même temps celui de ses exploits.

En Angleterre, on se disputoit pour les images : les impitoyables Pictes, jusqu'alors indomptables, sont enfin domptés par le christianisme (698) ; on voit des rois se dégoûter du sceptre, et embrasser la vie monastique.

Dans Venise (697), est élu le premier doge, Paul Anafesto : le gouvernement aristocratique remplace le gouvernement populaire qui, jusqu'à cette époque, avoit rempli de factions cette république, laquelle croissoit en force dans ses îles à demi-sauvages, et sans cesse infestées par les pirates.

Papes. Jean V et Conan ne font que passer sur le trône pontifical, qu'ils méritoient d'occuper plus long-temps par leurs vertus. Sergius

(687) s'assied dans la chaire de S. Pierre. Jean VI, Jean VII, Sisinnius et Constantin ont la même réputation de douceur et de piété; mais Jean VII se rendit coupable d'une fatale condescendance, en approuvant le concile *in trullo* (1), condamné par ses prédécesseurs.

Vingt et un conciles : le plus célèbre, celui de Constantinople, *in trullo* ( dans le palais ) 692. Le flambeau de l'Évangile est porté, sur la fin de cette période, dans les contrées les plus septentrionales de l'Europe.

En Orient, Abdolmélic, le plus estimable des souverains, Justinien, le plus scélérat; en Occident, Vitiza, le plus débauché, Pépin d'Héristel, le plus habile.

Tandis que les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie sont étendues sur toute la surface de l'Europe, l'arbre des sciences commence à croître parmi les Arabes, et ces fanatiques, devenus sensibles aux charmes de l'esprit, se distinguent par leurs progrès dans les arts ainsi que dans les lettres. Cette culture contribua, peu à peu, à émousser la pointe de ce courage féroce qui menaçoit du joug l'Univers entier : ces heureuses

(1) Ce concile est ainsi nommé, parce qu'il se tint sous le dôme du palais impérial de Constantinople.

semences transplantées en Afrique, s'y développèrent, et produisirent les mêmes fruits qu'en Asie.

On ne trouve plus de lumières en Occident, ou du moins elles sont cachées dans les cloîtres : le bonheur semble aussi abandonner la plupart des nations.

---

QUARANTE-TROISIÈME SYNCHRONISME.

*De 711 à 717 après J. C.*

Bardane-Filépique, auteur de la dernière révolution, n'étoit pas digne du rang suprême; les Romains ne firent que changer de tyran. Protecteur des Monothélites, il persécuta les orthodoxes, violenta les consciences, tandis que les
712. Bulgares et les Sarrasins ravageoient les provinces de l'empire, et que les premiers osoient même venir insulter Constantinople. Filépique vécut comme un sardanapale; un scélérat, le patrice George, enleva, durant la nuit, ce méprisable empereur, à la suite d'un splendide festin où le vin lui avoit fait perdre l'usage de la raison. Les gardes qui, le lendemain, cherchoient de tous les côtés Filépique, le trouvèrent dans une des salles du palais voisin du cirque, ayant les yeux crevés, maudissant ses

meurtriers, et ne pouvant plus tenir le sceptre. 713.

Artémius revêtu de la pourpre, sous le nom d'Anastase II, vengea son prédécesseur, et s'empressa de cicatriser les plaies faites à la religion : il étoit trop vertueux pour le siècle corrompu dans lequel il vivoit, et ses sujets méconnurent son mérite. Aussi actif que prévoyant, Anastase faisoit dans Constantinople de formidables préparatifs de défense, envoyoit des troupes pour troubler les opérations des Sarrasins qui se disposoient au siége de la capitale de l'empire grec, lorsque les soldats, après avoir massacré leur général, se révoltèrent, et forcèrent le Syrien Théodose, homme obscur, d'accepter les ornemens impériaux. Artémius s'en dépouilla 716.
pour se renfermer dans un monastère d'où une aveugle ambition le fit sortir, quelques années après, pour ressaisir l'autorité; mais il ne trouva que la mort.

Léon l'Isaurien, général estimé de toute l'armée par ses talens militaires, au bout de quelques mois, contraignit le foible Théodose de renoncer au trône, et d'embrasser le même parti qu'Ar- 717.
témius.

Les Arabes, durant les dernières années du califat de Valid, fils d'Abdolmélic, portèrent, sous le commandement de Moslem, leurs armes vic-

torieuses jusque dans l'Inde où ces missionnaires guerriers prêchèrent avec succès l'islamisme. Leur prince, de son côté, s'appliquoit à rendre la justice, à bâtir de magnifiques mosquées, à protéger le commerce ainsi que les lettres, et cependant, par une inconséquence bizarre, proscrivoit la langue grecque dans ses États. Soliman surnommé le Clément, se montra l'héritier des vertus de Valid son frère auquel il succéda (715); les Musulmans contribuèrent eux-mêmes à l'élévation de Léon l'Isaurien.

L'Occident est le théâtre des plus mémorables événemens.

Le libertinage de Roderic attira les Musulmans d'Afrique en Espagne où les appela le comte Julien. Tarick, général de Musa, extermina l'armée des Visigoths dans les plaines de Xérès en Andalousie : Roderic disparut après cette sanglante journée (714). Pélage, issu du sang royal, se réfugia, à la tête d'une poignée de braves, sur les montagnes escarpées des Asturies, et se contenta d'une caverne pour palais. Les vainqueurs formèrent presque autant de royaumes qu'il y avoit de grandes villes.

Les Maures, au lieu de concentrer leurs forces, les disséminèrent : les Musulmans réunis, eussent infailliblement anéanti les foibles débris

de la nation des Visigoths ; ils les méprisèrent, et ne tardèrent pas à s'en repentir. On vit, durant cette révolution, un évêque, le traître Oppas, apostasier sa religion, professer l'islamisme, et se mettre lui-même à la tête des ennemis de sa patrie. Les Espagnols soumis furent appelés *Musarabes*, du nom de Musa, général en chef des Maures, qui fit proclamer Valid calife d'Espagne. Musa, payé d'ingratitude par son souverain, mourut en prison ; son fils Abdaliz vint gouverner l'Espagne, en 715. Cette même année, les braves Visigoths, commandés par Pélage, vainquirent les conquérans à la journée de Déva ; le traître Oppas, pris les armes à la main, subit la juste peine de son horrible trahison. Le ciel s'arma visiblement en faveur des Asturiens, puisqu'une montagne s'écroula sur les infidèles, et les écrasa au moment où leurs troupes prenoient la fuite.

En Italie, la guerre civile affoiblit la monarchie des Lombards ; leur roi Aripert, en butte à la haine d'une partie de ses sujets, est vaincu par eux dans une bataille (712), et se noie en traversant le Tésin. Anspraud, après avoir soumis les rebelles, ne survit à cette victoire que l'espace de cinq mois, et Luitprand son fils hérite du sceptre.

Au milieu de la commotion universelle, la France, à la fin du règne de Dagobert II, conserve son obscurité et son bonheur. A la mort de Pepin d'Héristel (714), des troubles éclatent. Charles Martel, son fils naturel, que la fortune doit élever un jour au plus haut degré de gloire, succombe dans ses premières tentatives d'ambition, et une femme, Plectrude, veuve de Pépin, exerce l'autorité royale. Chilpéric II, roi fainéant, n'étoit qu'un fantôme de souverain. Cependant les Maures menaçoient déjà les provinces méridionales de la France; l'Europe alarmée, tremblant pour sa religion, pour son indépendance, n'apercevoit encore aucun homme extraordinaire capable de la défendre, et de la rassurer contre un nouveau changement de mœurs et de religion.

En Angleterre, le clergé défendoit avec zèle, la saine doctrine, terminoit à l'amiable, les différends des princes, et s'efforçoit d'apaiser les guerres civiles.

Dans Rome, les quatre dernières années du pontificat de Constantin, et les deux premières de celui de Grégoire II. Le premier rejeta, avec indignation, le concile tenu par les hérétiques monothélites, dans Constantinople, en 712. Le plus célèbre des conciles se tint en 714,

sous le règne d'Anastase II, dans Constantinople même où les six conciles généraux furent reconnus.

Dans l'Occident, aucune hérésie ne trouble le repos des peuples comme en Orient; ils témoignent le plus grand respect pour la religion.

Les princes les plus vertueux, en Orient, Soliman premier et Anastase II; en Occident, le plus criminel, Roderic; les plus habiles capitaines, Tarrick et Musa; le plus admirable de tous, Pélage; Oppas, le plus exécrable des scélérats.

---

## QUARANTE-QUATRIÈME SYNCHRONISME.

*De 717 à 741 après J. C.*

L'empire avoit besoin des talens d'un aussi grand capitaine que Léon III, pour ne point être abymé par la tempête qui se préparoit; les Musulmans réunirent leurs forces, et vinrent de nouveau mettre le siége devant Constantinople, sous le commandement de Moulisma. Tous les peuples chrétiens étoient dans 717.
l'attente et dans l'effroi; l'empereur se trouvoit partout, afin d'animer les habitans et les

soldats à se comporter en gens de cœur, et lui-même leur donna l'exemple par sa bravoure. Le feu grégeois, un hiver rigoureux et la
718. peste, obligèrent les assiégeans de s'éloigner, après avoir essuyé d'immenses pertes. Les Bulgares, et un naufrage causé par la violence des vents, achevèrent l'entière destruction de la flotte musulmane.

En présence des infidèles, Léon l'Isaurien fut un héros; son héroïsme s'évanouit avec le danger. Vainqueur de tous les rivaux qui parurent, redouté au dehors, Léon, après avoir été le vengeur de son peuple, en devint le fléau : les feux de la persécution contre les catholiques, se rallumèrent
721. avec plus d'activité que jamais; sa haine contre les images opéra un changement si subit : il voulut en proscrire le culte, et toute son énergie se dirigea vers ce but sacrilége. D'affreuses cruautés effacèrent le souvenir de ses exploits militaires; ce ne fut plus un vaillant capitaine, mais un bourreau; il éteignit dans le sang de ses sujets, les séditions occasionnées par sa tyrannie, et fit périr, dans les tourmens, ceux
722. qui refusèrent d'obéir à ses ordonnances. Léon, toujours guerrier, toujours heureux, triompha d'un tyran que son impiété suscita contre sa
727. personne, et le condamna à mort. Une telle

victoire l'enfla d'un nouvel orgueil, et augmenta son zèle persécuteur dont les Sarrasins seuls tirèrent un parti avantageux. Les habitans de Constantinople résistèrent à leur prince, et tuèrent les exécuteurs de ses ordres. Léon n'ayant pu gagner les savans, ni par caresses, ni par menaces, prit le parti de les renfermer dans la bibliothèque publique, les fit brûler avec plus de 730.
trente mille volumes, déclara une guerre opiniâtre au pape Grégoire II que les Lombards défendirent heureusement contre l'exarque de Ravenne. Il se disposoit à débarquer en Italie, lorsque la flotte destinée au transport des troupes, périt ensevelie dans les flots. Rien ne put 732.
diminuer l'acharnement de Léon, ni les ravages des Sarrasins, ni les malheurs de ses peuples, ni les tremblemens de terre qui renversèrent un grand nombre de villes, ni la peste et la famine qui dépeuplèrent des provinces entières; enfin, Léon, maudit de Dieu, maudit des hommes, s'éteignit dans les flots de sang que sa tyrannie 741.
fit couler dans toute l'étendue de l'empire.

La levée du siége de Constantinople, affecta douloureusement Soliman I^er qui en mourut de douleur (718). Son cousin germain, Omar II, étoit actif, doux, pieux, modeste. Un de ses sujets s'étant révolté, sous le prétexte de réformer

la religion et l'Etat, ce calife pacifique, et qui respiroit uniquement le bonheur de ses peuples, lui écrivit ces mots : « *Si vous ne voulez que la réforme de la religion et de l'Etat, venez me trouver, et nous concerterons ensemble nos vue et nos desseins, sans scandales et sans troubles* ». Cette rare modération désarma la fierté du rebelle qui vouloit exclure du califat Yésid, fils d'Abdolmélic, mais causa la mort d'Omar que ses parens empoisonnèrent (720). Cet excellent prince ne voulut faire aucun remède contre le poison, en disant : « *Je ne voudrois pas même frotter mon oreille avec mon doigt, si ma guérison en dépendoit* ». Sous Yésid II, son successeur, les Arabes vainquirent les Turcs qui avoient envahi la Perse ; quant au calife, il oublia, dans les bras de la mollesse, les soins du gouvernement, et mourut de chagrin d'avoir perdu une de ses femmes chéries (723). Son frère Hescam lui succéda, et ne s'occupa que de plaisirs frivoles ; son amour pour la justice ressembloit à la cruauté ; une avarice sordide ternit toutes ses qualités. De nouveaux troubles éclatèrent dans l'empire : « O Dieu ! dit-il, avant d'expirer, *nous n'avons donc été que les gardiens du trésor pour Valid* ». Valid II, fils d'Yésid II qui lui succéda (741), déshonora le califat par de plus

grands vices encore. Les Musulmans se soutinrent par la force de leur fanatisme, et non par la grandeur personnelle de leurs souverains qui demeurèrent simples spectateurs des conquêtes de leurs sujets ; mais Léon l'Isaurien en arrêta le cours, et les vainquit à son tour.

L'histoire de l'Occident est encore plus intéressante que celle de l'Orient ; l'intrépide Pélage et Favila luttent avec avantage contre les Maures, et mettent à l'abri de l'attaque des infidèles, le berceau de la nouvelle monarchie espagnole. Le sage et non moins intrépide Alphonse le catholique, successeur de Favila, orne ce berceau des palmes de la victoire, et enlève aux Africains, la Galice, les royaumes de Léon et de Navarre.

Luitprand, chez les Lombards, continue à régner avec sagesse, fait céder son ambition particulière à la religion, et protège l'Eglise romaine qu'il avoit d'abord voulu combattre. Les cruautés de Léon l'Isaurien, détachent les Romains de l'obéissance, et préparent la domination temporelle des papes.

En France, les règnes de Chilpéric II, de Clotaire IV et de Thierry III forment, à proprement parler, le règne de Charles Martel, maire du palais : il lève l'étendard de la révolte

contre son souverain, le brave et infortuné Chilpéric II, le défait, le met en fuite, et le dépouille de la couronne, dans le même temps que Léon l'Isaurien battoit sur mer les Musulmans, devant Constantinople.

Ainsi l'empereur grec étoit un héros, et Charles Martel un rebelle; l'un cessa d'être un grand homme, lorsque l'autre le devint effectivement : Léon persécutoit l'Eglise, dans le même temps que Charles la sauvoit, les armes à la main, dans les plaines de Tours. La dynastie mourante des Mérovingiens donna quelques signes de vigueur, et ne disparut point sans quelque gloire. Charles Martel substitua au roi vaincu de vains fantômes. De nouveaux ennemis, survenus des extrêmités de l'Asie et de l'Afrique, fondirent sur la France : un seul peuple de l'Occident repoussa l'Orient rallié sous les étendards des Mahométans (732). La valeur des Français triompha, pour la première fois, d'une manière éclatante, du fanatisme des infidèles; l'énergique surnom de Martel échappé à l'admiration naïve des Français, éternisa la gloire du libérateur de la France ainsi que du monde chrétien; un pareil service acheva de faire oublier les Mérovingiens. A la mort de Thierry, Charles dédaigna de nommer un roi, et régna lui-même

six

six ans sous le nom de duc ; sa vie se termina la même année que celle de Léon.

Le christianisme fleurit en Angleterre, et avec lui la tranquillité publique. Deux rois abdiquent le trône, pour se renfermer dans un cloître. Ethelwof établit, l'an 740, le *denier de S. Pierre*.

Les Vénitiens divisés en deux factions, se firent, pendant une année, une guerre opiniâtre terminée par l'assassinat de leur doge Urse III qui aspiroit à régner sur ses concitoyens; les partisans de la liberté l'emportèrent, et Venise resta en république.

Dans Rome, les treize dernières années du pontificat de Grégoire II, et le pontificat tout entier de Grégoire III ; c'est l'une des plus glorieuses époques pour l'Eglise romaine. Ces deux papes, grands hommes et imperturbables défenseurs de la foi, se montrèrent les bienfaicteurs de la chrétienté ; le ciel récompensa leur courage par les nombreuses conversions qui s'opérèrent de toutes parts. Le christianisme fit d'étonnans progrès dans toute la Germanie, grâce au zèle, au dévouement de S. Boniface, premier apôtre de cette contrée, premier archevêque de Mayence, et premier martyr.

Six conciles : deux à Rome contre les Icono-

clastes, et les quatre autres, concernant la discipline ecclésiastique.

Le plus savant homme de cet âge, George le Syncelle, composa une précieuse chronologie, depuis l'origine du monde jusqu'à Dioclétien. S. Jean Damascène, écrivain d'un mérite distingué, défendit intrépidement le culte des images.

En Orient, Léon l'Isaurien, le plus habile capitaine : en Occident, Luitprand, le meilleur monarque; le pape Grégoire II, l'homme le plus habile; Charles Martel, le plus admirable des guerriers; Alphonse premier, le plus heureux, le plus vaillant dans les combats, après le héros français.

En Orient, peste, famine, froid excessif, tremblemens de terre, durant une année entière, qui détruisent un grand nombre de cités. En Occident, grandes inondations, et maux effroyables causés par les Sarrasins. Une île nouvelle se forma dans l'Archipel grec, auprès de celle de Santorin.

FIN DU SECOND VOLUME.

# TABLE

## DES MATIÈRES

Contenues dans ce volume.

Fin de la Table du Tome second.



